This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vct. Fr. T.L.B. 1460

ŒUVRES
DE
THEATRE
DE M. DE MARIVAUX,
DE L'ACADE'MIE FRANÇOISE.
NOUVELLE ÉDITION.
TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue St Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD

TABLE

Des *Pieces contenues dans ce troiſiéme Volume.*

Du Théâtre François.

LE PRE'JUGE' VAINCU, *Comédie en un Acte, & en Proſe.*

LA DISPUTE, *Comédie en un Acte, & en Proſe.*

Du Théâtre Italien.

LE TRIOMPHE DE PLUTUS, *Comédie en un Acte, & en Proſe.*

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR *Comédie en trois Actes, & en Proſe.*

LE PRÉJUGÉ *VAINCU*, COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. DE MARIVAUX, de l'Académie Françoiſe:

Repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 6 Août 1746.

Nouvelle Edition.

ACTEURS.

LE MARQUIS.

ANGÉLIQUE, Fille du Marquis.

DORANTE, Amant d'Angélique.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

L'ÉPINE, Valet de Dorante.

La Scene eſt chez le Marquis.

LE PRÉJUGÉ VAINCU, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'ÉPINE, LISETTE.

L'ÉPINE, *tirant Liſette par le bras.*

VIens, j'ai à te parler; entrons un moment dans cette ſalle.

LISETTE.

Eh! bien, que me voulez-vous donc, Monſieur de l'Épaine, en me tirant comme ça à l'écart?

L'ÉPINE.

Premierement, mon Maître te prie de l'attendre ici.

LISETTE.

J'en ſis d'accord; après?

L'ÉPINE.

Regarde-moi, Liſette, & devine le reſte.

LISETTE.

Moi, je ne ſçaurois; je ne devine jamais le reſte à moins qu'on ne me le diſe.

L'ÉPINE.

Je vais donc t'aider : voici ce que c'eſt. J'ai beſoin de ton cœur, ma fille.

LISETTE.

Tout de bon !

L'ÉPINE.

Et un ſi grand beſoin que je ne puis pas m'en paſſer; il n'y a pas à répliquer, il me le faut.

LISETTE.

Dame ! comme vous demandez ça ! J'ai quaſiment envie de crier au voleur.

L'ÉPINE.

Il me le faut, te dis-je, & bien complet avec toutes ſes circonſtances; je veux dire avec ta main & toute ta perſonne : je veux que tu m'épouſes.

LISETTE.

Quoi ! tout-à-l'heure ?

L'ÉPINE.

A la rigueur, il le faudroit : mais j'entends raiſon; &, pour à préſent, je me contenterai de ta parole.

LISETTE.

Vraiment ! grand marci de la patience :

mais vous avez là de furieuſes volontés, Monſieur de L'Épaine !

L É P I N E.

Je te conſeille de te plaindre, comment donc ! Il n'y a que ſix jours que nous ſommes ici, mon Maître & moi, que ſix jours que je te connois, & la tête me tourne, & tu demandes quartier ! Ce que j'ai perdu de raiſon depuis ce tems-là, eſt incroyable ; &, ſi je continue, il ne m'en reſtera pas pour me conduire juſqu'à demain. Allons vîte, qu'on m'aime.

L I S E T T E.

Ça ne ſe peut pas, Monſieur de l'Épaine; ce n'eſt pas qu'ous ne ſoyais agriable, mais mon rang me le défend, je vous en informe: tout ce qui eſt comme vous, n'eſt pas mon pareil, à ce que m'a toujours dit ma Maitreſſe.

L' É P I N E.

Ah ! ah ! Me conſeilles-tu d'ôter mon chapeau.

L I S E T T E.

Le chapeau & la familiarité itou.

L' É P I N E.

Voilà pourtant un itou qui n'eſt pas de trop bonne maiſon : mais une Princeſſe peut avoir été mal élevée.

L I S E T T E.

Bonne maiſon ! la nôtre étoit la meil-

leure de tout le Village, & que trop bonne; c'eſt ce qui nous a ruinés. En un mot, comme en cent, je ſuis la fille d'un homme qui étoit, en ſon vivant, Procureur Fiſcal du lieu, & qui mourut l'an paſſé : ce qui a fait que notre jeune Dame, faute de fille de chambre, m'a priſe depuis trois mois chez elle, en guiſe de compagnie.

L'ÉPINE.

Avec votre permiſſion & la ſienne, je remets mon chapeau.

LISETTE.

A cauſe de quoi?

L'ÉPINE.

Je ſçais bien ce que je fais, fiez-vous à moi. Je ne manque de reſpect ni au pere, ni aux enfans. Procureur Fiſcal, dites-vous?

LISETTE.

Oui; qui jugeoit le monde, qui étoit honoré d'un chacun, qui avoit un grand renom.

L'ÉPINE.

Bagatelle! Ce renom-là n'eſt pas comparable au bruit que mon pere a fait dans ſa vie. Je ſuis le fils d'un Timballier des Armées du Roi.

LISETTE.

Diantre!

L'ÉPINE.

Oui, ma fille; neveu d'un Trompette,

& frere aîné d'un Tambour: il y a même du hautbois dans ma famille. Tout cela, ſans vanité, eſt aſſez éclatant.

LISETTE.

Sans doute, & je me reprends. Je trouve ça biau. Stapendant vous ne ſarvez qu'un Bourgeois.

L'ÉPINE.

Oui : mais il eſt riche.

LISETTE.

En lieu que moi, je ſuis à la fille d'un Marquis.

L'ÉPINE.

D'accord : mais elle eſt pauvre.

LISETTE.

Il m'apparoît que t'as raiſon, l'Épaine: je *vois* que ma Maitreſſe m'a trop hauſſé le cœur, & je me dédis; je penſe que je ne nous devons rian.

L'ÉPINE.

Excuſez-moi, ma fille; je penſe que je me méſallie un peu : mais je n'y regarde pas de ſi près. La beauté eſt une ſi grande Dame! Concluons, m'aimes-tu?

LISETTE.

J'en ſerois conſentante, ſi vous ne vous en retourniais pas bian-tôt à Paris, vous autres.

L'ÉPINE.

Et ſi, dès aujourd'hui, on m'élevoit à la dignité de concierge du Château que nous

avons à une lieue d'ici, votre ambition ſeroit-elle ſatisfaite avec un mari de ce rang-là ?

LISETTE.

Tout-à-fait. Un mari comme toi, un Châtiau, & note amour, me vela bian, pourvu que ça ſe ſoutienne.

L'ÉPINE.

A te voir ſi gaillarde, je vais croire que je te plais.

LISETTE.

Biaucoup, l'Épaine : tians, je ſis franche ; t'avois beſoin de mon cœur : moi, j'avois faute du tian, & ça m'a prins drès que je t'ai vu, ſans faire ſemblant ; & quand il n'y auroit ni châtiau, ni timballe dans ton affaire, je ſerois encore contente d'être ta femme.

L'ÉPINE.

Incomparable fille de Fiſcal ! tes paſoles ont de grandes douceurs !

LISETTE.

Je les prends comme elles viennent.

LÉPINE.

Donne-moi une main, que je l'adore. La premiere venue.

LISETTE.

Tiens ; prends, la voilà.

SCENE II.

DORANTE, L'ÉPINE, LISETTE.

DORANTE, *voyant l'Épine baiſer la main de Liſette.*

COurage, mes enfans; vous ne vous haïſſez pas, ce me ſemble?

L'ÉPINE.

Non, Monſieur. C'eſt une concierge que j'arrête pour votre Château; je concluois le marché, & je lui donnois des arrhes.

DORANTE.

Eſt-il vrai, Liſette? L'aimes-tu? A-t-il raiſon de s'en vanter? Je ſerois bien aiſe de le ſçavoir.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à prendre qu'ous le ſçavez, Monſieur.

DORANTE.

Je t'entends.

LISETTE.

Que voulez-vous? Il m'a tant parlé de ſa raiſon pardue, d'épouſailles, & des circonſtances de ma parſonne: il a ſi bian ajancé ça avec vote Châtiau, que me vela concierge; autant vaut.

DORANTE.

Tant mieux, Liſette. J'aurai ſoin de vous

deux. L'Épine eſt un garçon à qui je veux du bien, & tu me parois une bonne fille.

L'ÉPINE.

Allons, la petite, ripoſtons par deux révérences, & partons enſemble. (*Ils ſaluent.*)

DORANTE.

Ah! çà, Liſette, puiſqu'à préſent je puis me fier à toi, je ne ferai point difficulté de te confier un ſecret; c'eſt que j'aime paſſionnément ta Maitreſſe qui ne le ſçait pas encore; & j'ai eu mes raiſons pour le lui cacher. Malgré les grands biens que ma laiſſé mon pere, je ſuis d'une famille de ſimple bourgeoiſie. Il eſt vrai que j'ai acquis quelque conſidération dans le monde; on m'a même déja offert de très-grands partis.

L'ÉPINE.

Vraiment! tout Paris veut nous épouſer.

DORANTE.

Je vais d'ailleurs être revêtu d'une charge qui donne un rang conſidérable; d'un autre côté, je ſuis étroitement lié d'amitié avec le Marquis, qui me verroit volontiers devenir ſon gendre; & malgré tout ce que je dis là pourtant, je me ſuis tû. Angélique eſt d'une naiſſance très-diſtinguée. J'ai obſervé qu'elle eſt plus touchée qu'un autre de cet avantage-là; & la fierté que je lui crois là-deſſus, m'a retenu juſqu'ici. J'ai

eu peur, ſi je me déclarois ſans précaution, qu'il ne lui échapât quelque trait de dédain, que je ne me ſens pas capable de ſupporter, que mon cœur ne lui pardonneroit pas, & je ne veux point la perdre, s'il eſt poſſible. Toi, qui la connois, & qui as ſa confiance, dis-moi ce qu'il faut que j'eſpere. Que penſe-t-elle de moi? Quel eſt ſon caractère? Ta réponſe décidera de la maniere dont je dois m'y prendre.

L'ÉPINÉ.

Bon! c'eſt autant de marié: il n'y a qu'à aller franchement, c'eſt la maniere.

LISETTE.

Pas tout-à-fait. Faut cheminer doucement; il y a à prenre garde.

DORANTE.

Explique-toi.

LISETTE.

Acoutez, Monſieur. Je commence par le meilleur. C'eſt que c'eſt une fille comme il n'y en a point, d'abord. C'eſt folie que d'en chercher une autre; il n'y a de ça que cheux nous; ça ſe voit ici & vela tout. C'eſt la pus belle himeur, le cœur le pus charmant, le pus benin..... Fâchez-la, ça vous pardonne; aimez-la, ça vous chérit: il n'y a point de bonté qu'alle ne poſſede: c'eſt une marveille, une admiration du monde, une raiſon, une libéralité, une douceur..... Tout le pays en raſſote

L'ÉPINE.

Et moi auſſi, ta merveille m'attendrit.

DORANTE.

Tu ne me ſurprends point, Liſette; j'avois cette opinion-là d'elle.

LISETTE.

Ah! çà; vous l'aimez, dites-vous? Je vous aviſe qu'alle s'en doute.

DORANTE.

Tout de bon!

LISETTE.

Oui, Monſieur; alle en a pris la doutance dans votre œil, dans vos révérences, dans le reſpect de vos paroles.

DORANTE.

Elle t'en a donc dit quelque choſe?

LISETTE.

Oui, Monſieur; j'en diſcourons par fois.

„ Liſette, ce me fait-elle; je crois que „ ce garçon de Paris m'en veut; ſa civilité „ me le montre.

„ C'eſt votre biauté qui li oblige, ce „ li fais-je. Alle répart; ce n'eſt pas qu'il „ m'en ſonne mot, car il n'oſeroit; ma „ qualité l'empêche.

„ Ça vienra, ce li dis-je; oh! que nenni, „ ce me dit-elle; il m'appriande trop: je „ ſerois pourtant bian aiſe d'être çartaine, „ à celle fin de n'en plus douter.

„ Mais il vous fâchera, s'il s'enhardit, „ ce li dis-je.

„ Vraiment oui, ce dit-elle; mais faut „ ſçavoir à qui je parle; j'aime encore „ mieux être fâchée que douteuſe.

L'ÉPINE.

Ah! que cela eſt bon, Monſieur! comme l'Amour nous la mitonne!

LISETTE.

Eh! oui; c'eſt mon opinion itou: hier encore, je li diſois toujours à vote endroit:

„ Madame, queu dommage qu'il ſoit „ Bourgeois de nativité! Que c'eſt une „ belle preſtance d'homme! Je n'avons „ point de Nobleſſe qui ait cette phiſolo- „ mie-là. Alle eſt magnifique. Pardi! „ quand ce ſeroit pour la face d'un Prince.

„ T'as raiſon, Liſette, me répart-elle; „ oui, ma fille, c'eſt dommage; cette nati- „ vité eſt fâcheuſe; car le parſonnage eſt „ agriable; il fait plaiſir à conſidérer; je „ n'en vas pas à l'encontre.

DORANTE.

Mais, Liſette; ſuivant ce que tu me rapportes-là, je pourrois donc riſquer l'aveu de mes ſentimens.

LISETTE.

Ah! Monſieur, qui eſt-ce qui ſçait ça? Parſonne. Alle a de la raiſon en tout & par-tout, hors dans cette affaire de nobleſſe. Faut pas vous tromper. Il n'y a que les Gentils-hommes qui ſoyont ſon pro-

chain. Le reſte eſt quaſiment de la formi pour elle. Ce n'eſt pas que vous ne li plaiſiais : s'il n'y avoit que ſon cœur, je vous dirois: il vous attend, il n'y a qu'à le prenre; mais cette gloire eſt là qui le garde, ce ſera elle qui gouvarnera ça, & faudroit trouver queuque manigance.

L'ÉPINE.

Attaquons, Monſieur; qu'eſt-ce que c'eſt que la gloire? Elle n'a vaillant que des cérémonies.

DORANTE.

Mon intention, Liſette, étoit d'abord de t'engager à me ſervir auprès d'Angélique; mais cela ſeroit inutile, à ce que je vois; & il me vient une autre idée. Je ſors d'avec le Marquis, à qui, ſans me nommer, j'ai parlé d'un très-riche parti qui ſe préſentoit pour ſa fille; & ſur tout ce que je lui en ai dit, il m'a permis de le propoſer à Angélique; mais je juge à propos que tu la préviennes avant que je lui parle.

LISETTE.

Eh! que li dirais-je?

DORANTE.

Que je t'ai interrogée ſur l'état de ſon cœur, & que j'ai un mari à lui offrir. Comme elle croit que je l'aime, elle ſoupçonnera que c'eſt moi; & tu lui diras, qu'à la vérité, je n'ai pas dit qui c'étoit; mais

qu'il t'a semblé que je parlois pour un autre, pour quelqu'un d'une condition égale à la mienne.

LISETTE, *étonnée.*

D'un autre Bourgeois ainsi que vous?

L'ÉPINE.

Oui-dà; pourquoi non? Cette finesse-là a je ne sçais quoi de mystérieux & d'obscur, où j'apperçois quelque chose.... qui n'est pas clair.

LISETTE.

Moi j'apperçois qu'alle sera furieuse, qu'alle va cheoir en indignation, par dépit. Peut-être qu'alle vous excuseroit, vous, maugré la Bourgeoisie; mais n'y aura pas de marci pour un pareil à vous; alle dégrignera votre homme, alle dira que c'est du fretin.

DORANTE.

Oui; je m'attends bien à des mépris; mais je ne les éviterois peut-être pas, si je me déclarois sans détour, & ils ne me laisseroient plus de ressource, au lieu qu'alors, ils ne s'adresseront pas à moi.

L'ÉPINE.

Fort bien!

LISETTE.

Oui, je comprends; ce ne sera pas vous qui aurez eu les injures; ce sera l'autre; & pis quand alle sçaura que c'est vous....

DORANTE.

Alors l'aveu de mon amour ſera tout fait ; je lui aurai appris que je l'aime, & n'aurai point été perſonnellement rejetté : de ſorte qu'il ne tiendra encore qu'à elle de me traiter avec bonté.

LISETTE.

Et de dire : C'eſt une autre hiſtoire. Je ne parlois pas de vous.

L'ÉPINE.

Et voilà préciſément ce que j'ai tout d'un coup deviné, ſans avoir eu l'eſprit de le dire.

LISETTE.

Ce tornant-là me plaît ; & même, faut d'abord que je vous en procure des injures, à celle fin que ça vous profite après. Mais je la vois qui ſe promene ſur la terraſſe. Allez-vous-en, Monſieur, pour me bailler le tems de la dépiter envars vous.

(*Dorante & l'Epine s'en vont, Liſette les rappelle.*)

A propos, Monſieur ; faut itou que vous li touchiais une petite parole ſur ce que l'Épaine me recharche ; j'ai ma fineſſe à ça, que je vous conterai.

DORANTE.

Oui-dà.

L'ÉPINE.

Je te donne mes pleins pouvoirs.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

IL me ſembloit de loin avoir vu Dorante avec toi ?

LISETTE.

Vous n'avez pas la barlue, Madame, & il y a bian des nouvelles. C'eſt Monſieur Dorante li-même, qui s'inquierre comment vous va le cœur, & ſi parſonne ne l'a prins ; c'eſt mon galand l'Épaine qui demande après le mien. Eſt-ce que ça n'eſt pas bian ?

ANGÉLIQUE.

L'intérêt que Dorante prend à mon cœur, ne m'eſt point nouveau : tu ſçais les ſoupçons que j'avois déja là-deſſus, & Dorante eſt aimable ; mais malheureuſement il lui manque de la naiſſance, & je ſouhaiterois qu'il en eût ; j'ai même eu beſoin quelquefois de me reſſouvenir qu'il n'en a point.

LISETTE.

Oh ! bian ; ce n'eſt pus la peine de vous reſſouvenir de ça ; vous voilà exempte de mémoire.

ANGÉLIQUE.

Comment! l'aurois-tu rebuté? & renonce-t-il à moi, dans la peur d'être mal reçu? Quel discours lui as-tu donc tenu?

LISETTE.

Aucun; il n'a peur de rian; il n'a que faire de renoncer; il ne vous veut pas; c'est seulement qu'il est le commis d'un autre.

ANGÉLIQUE.

Que me contes-tu-là? Qu'est-ce que c'est que le commis d'un autre?

LISETTE.

Oui, d'un je ne sçais qui, d'un mari tout prêt qu'il a en main, & qu'il desire de vous présenter par-devant Notaire; un homme jeune, opulent, un Bourgeois de sa sorte.

ANGÉLIQUE.

Dorante est bien hardi!

LISETTE.

Oh! pour ça oui; bian téméraire envars une Damoiselle de votre étoffe, & de la conséquence de vos peres & meres; ça m'a donné un scandale....

ANGÉLIQUE.

Pars tout à l'heure; vas lui dire que je me sens offensée de la proposition qu'il a dessein de me faire, & que je n'en veux point entendre parler.

LISETTE.

Et que cet acabit de mari n'est pas ca-

pable d'être toute homme ; allons.

ANGÉLIQUE.

Attends ; laiſſe-le venir ; dans le fond, il eſt au-deſſous de moi d'être ſi ſérieuſement piquée.

LISETTE.

Oui ; la moquerie ſuffit ; il n'y a qu'à lever l'épaule avec du petit monde.

ANGÉLIQUE.

Je ne reviens pas de mon étonnement, je l'avoue.

LISETTE.

Je ſis toute ébahie ; car j'ons veu des mines d'amoureux, & il en avoit une pareille ; je vous prends à témoin.

ANGÉLIQUE.

Juſques-là que j'ai craint qu'à la fin il ne *m'obligeât* à le refuſer lui-même. Je m'imaginois qu'il m'aimoit ; je ne le ſoupçonnois pas, je le croyois.

LISETTE.

Avoir un viſage qui ment, eſt-il parmis?

ANGÉLIQUE.

Non, Liſette ; il n'a été que ridicule, & c'eſt nous qui nous trompions ; ce ſont ſes petites façons doucereuſes & ſoumiſes que nous avons priſes pour de l'amour ; c'eſt manque de monde. Ces petits Meſſieurs-là, pour avoir bonne grace, croyent qu'il n'y a qu'à ſe proſterner & à dire des fadeurs ; ils n'en ſçavent pas davantage.

LISETTE.

Encore, s'il parloit pour ſon compte, je li pardonnois quaſiment, car je le trouvois joli, comme vous le trouviais itou, à ce qu'ous m'avez dit.

ANGÉLIQUE.

Joli! Je ne parlois pas de ſa figure; je ne l'ai jamais trop remarquée: non qu'il ne ſoit aſſez bien fait; ce n'eſt pas-là ce que j'attaque.

LISETTE.

Pardi non; n'y a pas de rancune à ça; c'eſt un mal-appris qui eſt bian torné, & pis c'eſt tout.

ANGÉLIQUE.

Qui a l'air aſſez commun pourtant, l'air de ces gens-là; mais ce qu'il avoit d'aimable pour moi, c'eſt ſon attachement pour mon pere, à qui même il a rendu quelque ſervice; voilà ce qui le diſtinguoit à mes yeux, comme de raiſon.

LISETTE.

La belle magniere de penſer! Ce que c'eſt que d'aimer ſon pere!

ANGÉLIQUE.

La reconnoiſſance va loin dans les bons cœurs; elle a quelquefois tenu lieu d'amour.

LISETTE.

Cette reconnoiſſance-là, alle vous auroit

auroit menée à la nôce, ni plus ni moins.

ANGÉLIQUE.

Enfin, heureuſement, m'en voilà débarraſſée: car quelquefois, à dire vrai, l'amour que je lui croyois ne laiſſoit pas de m'inquietter.

LISETTE.

Oui: mais, de l'Épaine, que ferai-je, moi, qui ſis participante de votre rang?

ANGÉLIQUE.

Ce qu'une fille raiſonnable, qui m'appartient, & qui eſt née quelque choſe, doit faire d'un Valet qui ne lui convient pas, & du Valet d'un homme qui manque aux égards qu'il me doit.

LISETTE.

Ça ſuffit. S'il retourne à moi, je vous li garde ſon petit fait..... & je vous recommande le Maître. Le voilà qui rôde à l'entour d'ici, & je m'échappe afin qu'il arrive. Je repaſſerons pour ſçavoir les nouvelles.

SCENE IV.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

DORANTE.

OSerois-je, ſans être importun, Madame, vous demander un inſtant d'entretien?

ANGÉLIQUE.

Importun ! Dorante ! pouvez-vous l'être avec nous ? Voilà un début bien sérieux. De quoi s'agit-il ?

DORANTE.

D'une proposition que M. le Marquis m'a permis de vous faire : qu'il vous rend la Maîtresse d'accepter ou non, mais dont j'hésite à vous parler, & que je vous conjure de me pardonner, si elle ne vous plaît pas.

ANGÉLIQUE.

C'est donc quelque chose de bien étrange ? Attendez ; ne seroit-il pas question d'un certain mariage, dont Lisette m'a déja parlé ?

DORANTE.

Je ne l'avois pas priée de vous prévenir ; mais c'est de cela même, Madame.

ANGÉLIQUE.

En ce cas-là, tout est dit, Dorante ; Lisette m'a tout conté. Vos intentions sont louables, & votre projet ne vaut rien. Je vous promets de l'oublier. Parlons d'autre chose.

DORANTE.

Mais, Madame, permettez-moi d'insister ; le récit de Lisette peut n'être pas exact.

ANGÉLIQUE.

Dorante, si c'est de bonne foi que vous avez craint de me fâcher, la maniere dont je m'explique doit vous arrêter, ce me semble, & je vous le répete encore, parlons d'autre chose.

DORANTE.

Je me tais, Madame, pénétré de douleur de vous avoir déplu.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Pénétré de douleur! C'en eſt trop. Il ne faut point être ſi affligé, Dorante. Vos expreſſions ſont trop fortes. Vous parlez de cela comme du plus grand des malheurs.

DORANTE.

C'en eſt un très-grand pour moi, Madame, que de vous avoir déplu. Vous ne connoiſſez ni mon attachement ni mon reſpect.

ANGÉLIQUE.

Encore? Je vous déclare, moi, que vous me déſeſpérez ſi vous ne vous conſolez pas. Conſolez-vous donc par politeſſe, & changeons de matiere. Aurons-nous le plaiſir de vous avoir encore ici quelque tems? Comptez-vous y faire un peu de ſéjour?

DORANTE.

Je ſerois trop heureux de pouvoir y demeurer toute ma vie, Madame.....

ANGÉLIQUE.

Tout de bon! Et moi, trop enchantée de vous y voir pendant toute la mienne. Continuez.

DORANTE.

Je n'oſe plus vous répondre, Madame.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi! Je parle votre langage; je répons à vos exagérations par les miennes.

On diroit que votre ſouverain bonheur conſiſte à ne me pas perdre de vue, & j'en ſerois fâchée. Vous avez une douleur profonde pour avoir penſé à un mariage dont je me contente de rire. Vous montrez une triſteſſe mortelle, parce que je vous empêche de répeter ce que Liſette m'a déja dit! Eh! mais, vous ſuccomberez ſous tant de chagrins; il n'y va pas moins que de votre vie, s'il faut vous en croire!

DORANTE.

Souffrirez-vous que je parle, Madame? Il n'y a rien de moins incroyable que le plaiſir infini que j'aurois à vous voir toujours; rien de plus croyable que l'extrême confuſion que j'ai de vous avoir indiſpoſé contre moi; rien de plus naturel que d'être touché autant que je le ſuis de ne pouvoir du moins me juſtifier auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Eh! mais, je les ſçais vos juſtifications; vous les mettriez en pluſieurs articles, & je vais les réduire en un ſeul; c'eſt que celui que vous me propoſez, eſt extrêmement riche. N'eſt-ce pas-là tout?

DORANTE.

Ajoutez-y, Madame, que c'eſt un honnête homme.

ANGÉLIQUE.

Eh! ſans doute! Je vous dis qu'il eſt riche; c'eſt la même choſe.

DORANTE.

Ah! Madame! Ne fût-ce qu'en ma faveur, ne confondons pas la probité avec les richeſſes. Daignez vous reſſouvenir que je ſuis riche auſſi, & que je mérite qu'on les diſtingue.

ANGÉLIQUE.

Cela ne vous regarde pas, Dorante, & je vous excepte; mais que vous me diſiez qu'il eſt honnête homme, il ne lui manqueroit plus que de ne pas l'être.

DORANTE.

Il eſt d'ailleurs eſtimé, connu, deſtiné à un poſte important.

ANGÉLIQUE.

Sans doute; on a des places & des dignités *avec de l'argent*; elles ne ſont pas glorieuſes : venons au fait. Quel eſt-il votre homme?

DORANTE.

Simplement un homme de bonne famille; mais à qui, malgré cela, Madame, on offre actuellement de très-grands partis.

ANGÉLIQUE.

Je vous crois; on voit de tout dans la vie.

DORANTE.

Je me tais, Madame, votre opinion eſt que j'ai tort, & je me condamne.

ANGÉLIQUE.

Croyez-moi, Dorante; vous eſtimez trop les biens, & le bon uſage que vous

faites des vôtres, vous excuſe; mais, entre nous, que ferois-je avec un homme de cette eſpece-là? car la plûpart de ces gens-là ſont des eſpeces, vous le ſçavez. L'honnête homme d'un certain état n'eſt pas l'honnête homme du mien. Ce ſont d'autres façons, d'autres ſentimens, d'autres mœurs, preſqu'un autre honneur, c'eſt un autre monde; votre ami me rebuteroit, & je le gênerois.

DORANTE.

Ah! Madame! épargnez-moi, je vous prie; vous m'avez promis d'oublier mon tort, & je compte ſur cette bonté-là dans ce moment même.

ANGÉLIQUE.

Pour vous prouver que je n'y ſonge plus, j'ai envie de vous prier de reſter encore avec nous quelque tems; vous me verrez peut-être inceſſamment mariée.

DORANTE.

Comment, Madame?

ANGÉLIQUE.

J'ai un de mes parens qui m'aime, & que je ne hais pas, qui eſt actuellement à Paris, où il ſuit un Procès important, qui eſt preſque sûr, & qui n'en attend que le gain pour venir demander ma main.

DORANTE.

Et vous l'aimez, Madame?

ANGÉLIQUE.

Nous nous connoiſſons dès l'enfance.

DORANTE.

J'ai abuſé trop long-tems de votre patience, & je me retire toujours pénétré de douleur.

ANGÉLIQUE, *en le voyant partir.*

Toujours cette douleur! il faut qu'il ait une manie pour ces grands mots-là.

DORANTE, *revenant.*

J'oubliois de vous prévenir ſur une choſe, Madame. L'Épine, à qui je deſtine une récompenſe de ſes ſervices, voudroit épouſer Liſette, & je lui défendrai d'y penſer, ſi vous me l'ordonnez.

ANGÉLIQUE.

Liſette eſt une fille de famille qui peut trouver mieux, Monſieur, & je ne vois pas que votre l'Épine lui convienne.

(*Dorante prend encore congé d'elle.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, ANGÉLIQUE, DORANTE.

LE MARQUIS, *arrêtant Dorante.*

AH! vous voilà, Dorante? Vous avez ſans doute propoſé à ma fille le mariage dont vous m'avez parlez? L'acceptez-vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere; vous m'avez laiſſé la liberté d'en décider, à ce que m'a dit Monſieur, & vous avez bien prévu, je penſe, que je ne l'accepterois pas.

LE MARQUIS.

Point du tout, ma fille; j'eſperois tout le contraire. Dès que c'eſt Dorante qui le propoſe, ce ne peut être qu'un de ſes amis, &, par conſéquent, un homme très-eſtimable, qui doit d'ailleurs avoir un rang, & que vous auriez pu épouſer avec l'approbation de tout le monde. Cependant ce ſont-là de ces choſes ſur leſquelles il eſt juſte que vous reſtiez la Maîtreſſe.

ANGÉLIQUE.

Je ſçais vos bontés pour moi, mon pere; mais je ne croyois pas m'être éloignée de vos intentions.

DORANTE.

Pour moi, Monſieur, la répugnance de Madame ne me ſurprend point; j'aurois aſſurément ſouhaité qu'elle ne l'eût point eue. Son refus me mortifie plus que je ne puis l'exprimer; mais j'avoue en même tems que je ne le blâme point. Née ce qu'elle eſt, c'eſt une noble fierté qui lui ſied, & qui eſt à ſa place; auſſi le mari que je propoſois, & dont je ſçais les ſentimens comme les miens, n'oſoit-il ſe flat-

ter qu'on lui feroit grace, & ne voyoit que ſon amour & que ſon reſpect qui fuſſent dignes de Madame.

ANGÉLIQUE.

La vérité eſt que je n'aurois pas cru avoir beſoin d'excuſe auprès de vous, mon pere, & je m'imaginois que vous aimeriez mieux me voir au Baron, qu'il ne tient qu'à moi d'épouſer, s'il gagne ſon Procès.

LE MARQUIS.

Il l'a gagné, ma fille, le voilà en état de ſe marier, & vous ſerez contente.

ANGÉLIQUE.

Il l'a gagné, mon pere? Quoi! ſitôt!

LE MARQUIS.

Oui, ma fille. Voici une Lettre que je viens de recevoir de lui, & qu'il a écrite la veille de ſon départ. Il me mande qu'il vient vous offrir ſa fortune, & nous le verrons peut-être ce ſoir. Vous m'aviez paru juſqu'ici très-médiocrement prévenue en ſa faveur, vous avez changé. Puiſſe-t-il mériter la préférence que vous lui donnez! Si vous voulez lire ſa Lettre, la voilà.

DORANTE.

Je pourrois être de trop dans ce moment-ci, Monſieur, & je vous laiſſe ſeul.

LE MARQUIS.

Non, Dorante; je n'ai rien à dire, & je n'aurois d'ailleurs aucun ſecret pour vous.

Mais, de grace, ſatisfaites ma juſte curioſité. Quel eſt cet honnête-homme de vos amis qui ſongeoit à ma fille, & qui ſe ſeroit cru ſi heureux de partager ſes grands biens avec elle? En vérité, nous lui devons du moins de la reconnoiſſance. Il aime tendrement Angélique, dites-vous? Où l'a-t-il vue, depuis ſix ans qu'elle eſt ſortie de Paris?

DORANTE.

C'eſt ici, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ici, dites-vous?

DORANTE.

Oui, Monſieur, & il y a même une terre.

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle perſonne que cela puiſſe regarder. Son nom, s'il vous plaît? Vous ne riſquez rien à nous le dire.

DORANTE.

C'eſt moi, Monſieur.

LE MARQUIS.

C'eſt vous?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'entends-je!

LE MARQUIS.

Ah! Dorante! que je vous regrette!

DORANTE.

Oui, Monſieur; c'eſt moi à qui l'amour le plus tendre avoit imprudemment ſuggeré un projet, dont il ne me reſte plus qu'à demander pardon à Madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous en veux point, Dorante, j'en ſuis bien éloignée, je vous aſſure.

DORANTE.

Vous voyez à préſent, Madame, que ma douleur, tantôt, n'étoit point exagerée, & qu'il n'y avoit rien de trop dans mes expreſſions.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raiſon, je me trompois.

LE MARQUIS.

Sans ſon inclination pour le Baron, je ſuis perſuadé qu'Angélique vous rendroit juſtice dans cette occurrence-ci; mais il ne me reſte plus que l'autorité de pere, & vous n'êtes pas homme à vouloir que je l'employe.

DORANTE.

Ah! Monſieur, de quoi parlez-vous? Votre autorité de pere! Suis-je digne que Madame vous entende ſeulement prononcer ces mots-là pour moi?

ANGÉLIQUE.

Je ne vous accuſe de rien, & je me retire.

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORANTE.

LE MARQUIS.

QUe j'aurois été content de vous voir mon gendre!

DORANTE.

C'eſt une qualité qui, de toutes façons, auroit fait le bonheur de ma vie, mais qui n'auroit pu rien ajouter à l'attachement que j'ai pour vous.

LE MARQUIS.

Je vous crois, Dorante, & je ne ſçaurois douter de votre amitié; j'en ai trop de preuves; mais je vous en demande encore une.

DORANTE.

Dites, Monſieur: que faut-il faire?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ici le moment de m'expliquer; je ſuis d'ailleurs preſſé d'aller donner quelques ordres pour une affaire qui regarde le Baron. Je n'ai, au reſte, qu'une ſimple complaiſance à vous demander, puis-je me flatter de l'obtenir?

DORANTE.

De quoi n'êtes-vous pas le maître avec moi?

LE MARQUIS.

Adieu: je vous reverrai tantôt.

SCENE VII.

L'ÉPINE, LISETTE, DORANTE.

DORANTE.

JE la perds ſans reſſource! Il n'y a plus d'eſpérance pour moi.

LISETTE.

Je vous guétons, Monſieur. Or ſus, qu'y a-t-il de nouviau?

L'ÉPINE.

Comment vont nos affaires de votre côté?

DORANTE.

On ne peut pas plus mal. Je pars demain. Elle a une inclination, Liſette; tu ne m'avois pas parlé d'un Baron qui eſt ſon parent, & qu'elle attend pour l'épouſer.

LISETTE.

N'eſt-ce que ça? Moquez-vous de ſon Baron, je ſçais le fond & le tréfond. Faut qu'alle ſoit bian dépitée pour avoir parlé de la maniere. Tant mieux, que le Baron vienne, il la hâteta d'aller. Gageons qu'alle a été bian rudaniere envars vous, bian ridicule & malhonnête.

DORANTE.

J'ai été fort maltraité.

L'ÉPINE.

Voilà notre compte.

LISETTE.

Ça va comme un charme. Sçait-alle qu'ous êtes l'homme?

DORANTE.

Eh! ſans doute: mais cela n'a produit qu'un peu plus de douceur & de politeſſe.

LISETTE.

C'eſt qu'alle fait déja la chatte-mitte; velà le repanti qui l'amande.

L'ÉPINE.

Oui, cette fille-là eſt dans un état violent.

DORANTE.

Je vous dis que je me ſuis nommé, & que ſon refus ſubſiſte.

LISETTE.

Eh! c'eſt cette gloire: mais ça s'en ira; velà que ça meurit, faut que ça tombe; j'en avons la marque; à telles enſeignes que tantôt.....

L'ÉPINE.

Peſez ce qu'elle va dire.

DORANTE.

Liſette ſe trompe à force de zèle.

LISETTE.

Paix; ſortez d'ici. Je la vois qui vient en rêvant. Allez-vous-en, de peur qu'alle ne vous rencontre. N'oublie pas de venir pour la beſogne que tu ſçais, & que tu diras à Monſieur; entends-tu l'Épaine? Je nous varrons pour le conſeil.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, *rêve*, LISETTE.

LISETTE.

QU'eſt-ce donc, Madame, vous velà bian panſive? J'ons rencontré ce petit Bourgeois, qui avoit l'air pus ſot, pus benêt; ſa phiſolomie étoit pus longue, alle ne finiſſoit point; c'étoit un plaiſir. C'eſt que vous avez bian rabroué le freluquet, n'eſt-ce pas? Contez-moi ça, Madame.

ANGÉLIQUE.

Freluquet ! Je n'ai jamais dit que ç'eût fût un ; ce n'eſt pas-là ſon défaut.

LISETTE.

Dame ! Vous l'avez appellé petit Monſieur ; & un petit Monſieur, c'eſt juſtement & à point un freluquet : il n'y a pas pus à pardre ou à gagner ſur l'un que ſur l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, j'ai eu tort, je n'ai point à me plaindre de lui.

LISETTE.

Ouais ! Point à vous plaindre de li ? Comment ? marci de ma vie ! Dorante n'eſt pas un mal apprins, après l'impartinance qu'il a commiſe envars la révérence due à votre qualité ?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle eſt groſſiere ! Cries ; cries encore plus fort, afin qu'on t'entende.

LISETTE.

Eh ! bian, il n'y a qu'à crier pus bas.

ANGÉLIQUE.

C'eſt toi qui n'eſt qu'une étourdie, qui n'a pas eu le moindre jugement avec lui.

LISETTE.

Ça m'étonne. J'ons pourtant cotume d'avoir toujours mon jugement.

ANGÉLIQUE.

Tu as tout entendu de travers, te dis-je ; tu n'as pas eu l'eſprit de voir qu'il m'aimoit.

Tu viens me dire qu'il a disposé de ma main pour un autre, & c'étoit pour lui qu'il la demandoit. Tu me le peins comme un homme qui me manque de respect, & point du tout; c'est qu'on en eût jamais tant pour personne, c'est qu'il en est pénétré.

LISETTE.

Où est-ce qu'elle est donc cette pénétration, puisqu'il a prins la licence d'aller vous déclarer je vous aime, maugré vote importance?

ANGÉLIQUE.

Eh! non, brouillonne, non; tu ne sçais encore ce que tu dis. Je ne le sçaurois pas son amour; je ne ferois que le soupçonner, sans le détour qu'il a pris pour me l'apprendre: il lui a fallu un détour! N'est-ce pas là un homme bien hardi, bien digne de l'accueil que tu lui as attiré de ma part? En vérité, il y a des momens où je suis tentée de lui en faire mes excuses, & je le devrois peut-être.

LISETTE.

Prenez garde à vote grandeur, alle est bian douillette en cette occurrence.

ANGÉLIQUE.

Ecoute: je ne te querelle point; mais ta bévue me met dans une situation bien fâcheuse.

LISETTE.

Eh! d'où viant? Est-ce qu'ous êtes obligée d'honorer cet homme, à cause qu'il

vous aime? Eſt-ce que ſon inclination vous commande? Il vous l'adéclaré par un tour: Eh! bian, qu'il torne. Ne tiant-il qu'à torner pour avoir la main du monde? Où eſt l'embarras? Quand vous auriez ſçu d'abord que c'étoit li; c'étoit vote intention d'être ſuparbe, vous l'auriez rabroué pas moins.

ANGÉLIQUE.

Eh! qu'en ſçais-je? De la maniere dont je vois mon pere mortifié de mon refus, je ne ſçaurois répondre de ce que j'aurois fait! tu ſçais de quoi je ſuis capable pour lui plaire; je n'entends point raiſon là-deſſus.

LISETTE.

Ça eſt bien, & mêmement vénérable; mais vote pere eſt bon-homme; il ne voudroit pas vous bailler de petites gens en mariage. Faut donc qu'il ne s'y connoiſſe pas, pis qu'il deſire que vous épouſiais un homme comme ça.

ANGÉLIQUE.

Mais, c'eſt que Dorante n'eſt pas un homme comme ça. Tu le confonds toujours avec ce je ne ſçais qui dont tu m'as parlé; & ce n'eſt pas-là Dorante.

LISETTE.

C'eſt que ma mémoire ſe brouille, rapport à cet autre.

ANGÉLIQUE.

Dorante n'a pas fait ſa fortune; il la trou-

vée toute faite. Dorante eſt de très-bonne famille, & très-diſtinguée, quoique ſans nobleſſe ; de ces familles qui vont à tout, qui s'allient à tout. Dorante épouſera qui il voudra : c'eſt d'ailleurs un fort honnête homme.

LISETTE.

Oh ! Pour ça oui, un gentil caractère, un bravecœur, qui ſe trouvoit là de rencontre.

ANGÉLIQUE.

Et, en vérité, Liſette, beaucoup plus aimable que je ne penſois. Cette avanture-ci m'a appris à le connoître, & mon pere a raiſon. Je ne ſuis point ſurpriſe qu'il le regrette, & qu'il ſoit mortifié de me donner au Baron.

LISETTE.

Au Baron ! Eſt-ce que vous allez être ſa Baronne ;

ANGÉLIQUE.

Eh ! Vraiment, mon pere l'attend pour nous marier ; car il croit que je l'aime, & il n'en eſt rien.

LISETTE.

Eh ! pardy ! n'y a qu'à li dire qu'il s'abuſe.

ANGÉLIQUE.

Il n'y a donc qu'à lui dire auſſi que je ſuis folle : car, c'eſt moi qui l'ai perſuadé que je l'aimois.

LISETTE.

Eh ! pourquoi avoir jetté cette bourde-là en avant ?

ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi? Ce n'eſt pas-là tout; je l'ai fait accroire à Dorante lui-même.

LISETTE.

Eh! la cauſe?

ANGÉLIQUE.

Sçait-on ce qu'on dit quand on eſt fâchée. C'étoit pour le braver, & dans la peur qu'il ne ſe fût flatté que je ne le haïſſois pas.

LISETTE.

C'eſt par trop finaſſer auſſi. Mais pour à l'égard du Baron, il y aura du répi, car il *eſt* à Paris qui plaide; les Procureurs & les Avocats ne le lâcheront pas ſi-tôt, & j'avons de la marge.

ANGÉLIQUE.

Eh! point du tout. Il arrive, ce malheureux Baron; il a gagné ſon maudit Procès que l'on croyoit immortel, qui ne devoit jamais finir que dans cent ans: il l'a gagné par je ne ſçais quelle protection qu'on lui a procurée; car il y a toujours des gens qui ſe mêlent de ce dont ils n'ont que faire. Enfin, il arrive ce ſoir; il entre peut-être actuellement dans la Cour du Château.

LISETTE.

Faut vous tirer de-là, coûte qui coûte.

ANGÉLIQUE.

A quelque prix que ce ſoit, tu penſes fort bien.

LISETTE.

Faut demander du tems d'abord.

ANGÉLIQUE.

Du tems? Cela ne me raccomodera pas avec mon pere.

LISETTE.

Oh! dame! Vote pere, il ne ſonge qu'à ſon Dorante.

ANGÉLIQUE.

Eh! bien, ſon Dorante! que t'a-t-il fait? Car il me ſemble que ta fureur eſt que je le haïſſe.

LISETTE.

Moi?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui; tu as de l'antipathie pour lui; je l'ai remarqué.

LISETTE.

C'eſt que je ſçais que vous ne l'aimez pas.

ANGÉLIQUE.

Ce ſeroit mon affaire. Je n'ai pas d'averſion pour lui; & ç'en eſt aſſez pour une fille raiſonnable.

LISETTE.

Le plus principal, c'eſt ce Baron qui arrive.

ANGÉLIQUE.

Eh! Laiſſe-là ce Baron éternel.

LISETTE.

Eh! bian, Madame, prenez donc l'autre.

ANGÉLIQUE.

Ma difficulté eſt que je l'ai refuſé; qu'il s'eſt nommé, & que je n'ai rien dit.

LISETTE.

N'y a qu'à le rappeller.

ANGÉLIQUE.

Ah! Voilà ce que je ne ſçaurois faire; je ne me réſoudrai jamais à cette humiliation-là.

LISETTE.

Allons, c'eſt bien fait; & vive la grandeur! Putôt mourir que d'avoir l'affront d'être honnête!

ANGÉLIQUE.

Tout ce que tu me propoſes eſt extrême. J'imagine pourtant un moyen de renouer avec lui ſans me compromettre.

LISETTE.

Lequeul?

ANGÉLIQUE.

Un moyen qui te ſera même avantageux, & *je ſuis* d'avis que tu ailles le trouver de ma part.

LISETTE.

Tenez, je vois l'Épaine qui paſſe; baillez-li vote orde.

ANGÉLIQUE.

Appelles-le.

SENE IX.

ANGÉLIQUE, L'ÉPINE, LISETTE

LISETTE.

MOnſieur, Monſieur de l'Épaine, approchez-vous vers Madame.

L'ÉPINE.

Que lui plaît-il à Madame?

ANGÉLIQUE,

Va, je te prie, informer ton Maître que j'aurois un mot à lui dire.

L'ÉPINE.

Je l'en informerai le plus vîte que je pourrai, Madame; car je vais si lentement..... Je n'ai le cœur à rien. Ah!

ANGÉLIQUE.

Que signifie donc ce soupir? On diroit qu'il vient de pleurer.

L'ÉPINE.

Oui, Madame; j'ai pleuré, je pleure encore, & je n'y renonce pas; j'en ai peut-être pour le reste de l'année qui n'est pas bien avancée. Je suis homme à faire des cris de désespéré, sans respect de personne.

LISETTE.

Miséricorde!

ANGÉLIQUE.

Il m'allarme! Qu'est-il donc arrivé?

L'ÉPINE.

Hélas! vous le sçavez bien, Madame, vous qui nous renvoyez tous deux, mon Maître & moi, comme de trop minces personnages; ce qui fait que nous partons.

ANGÉLIQUE, *bas à Lisette.*

Entends-tu, Lisette? ils partent.

LISETTE.

Je serons boudés par M. le Marquis.

ANGÉLIQUE.

Il ne me le pardonnera pas, Liſette, & Dorante le ſçait bien.

L'ÉPINE.

Il ſe retire à demi mort, & moi auſſi.

ANGÉLIQUE, *bas à Liſette.*

Ah! le méchant homme!

LISETTE.

Oui, il y a de la malice à ça.

L'ÉPINE.

Nous n'arriverons jamais à Paris que défunts, quoique à la fleur de notre âge; car nous méritions de vivre. Mais vous nous poignardez, & c'eſt la valeur de deux meurtres que vous vous reprocherez quelque jour.

ANGÉLIQUE.

Il me fait tout le mal qu'il peut.

LISETTE.

Pour l'attraper, je l'épouſerois.

ANGÉLIQUE, *à l'Épine.*

Va le chercher, te dis-je. Où eſt-il?

L'ÉPINE.

Je n'en ſçais rien, Madame, ni lui non plus; car nous ſommes comme des égarés, ſur-tout depuis que nos balots ſont faits.

LISETTE.

Cela ſe paſſera par les chemins, vous guarirez au grand air.

ANGÉLIQUE.

Non, non; conſole-toi, l'Épine. Il fau-

dra bien du moins que Dorante retarde de quelques jours ; car, toute réflexion faite, j'allois dire à Liſette que j'approuve qu'elle t'épouſe; & ton Maître, qui t'aime, aſſiſtera ſans doute à ton mariage. Liſette ne vouloit que mon conſentement, & je le donne; va, hâte-toi de l'en inſtruire.

L'ÉPINE, *ſautant de joye.*

Je ſuis guéri.

LISETTE.

Votre conſentement, Madame? Oh! que nenni. Vous me conſidérez trop pour ça, & je m'en vais. Vôte ſarvante, Monſieur de l'Épaine.

L'ÉPINE.

Je retombe.

ANGÉLIQUE.

Reſtez, Liſette; je vous défend de ſortir; j'ai quelque choſe à vous dire. (*à l'Épine.*) Attends que je lui parle, & éloigne-toi de quelques pas.

L'ÉPINE, *s'écartant.*

Oui, Madame, mon état a beſoin de ſecours.

ANGÉLIQUE, *à l'écart, à Liſette.*

Que vous êtes haïſſable! N'eſt-on pas bien récompenſée de l'intérêt qu'on prend à vous? Etes-vous folle de ne pas prendre cet homme-là?

LISETTE.

LISETTE.

Eh! mais, je l'ai refuſé, Madame.

ANGÉLIQUE.

Plaiſante délicateſſe!

LISETTE.

C'eſt de votre avis.

ANGÉLIQUE.

Sçavois-je alors que ſon Maître devoit lui faire tant de bien?

L'ÉPINE, *de loin.*

Voyez la bonté!

ANGÉLIQUE.

Je me reprocherois toute ma vie de vous avoir fait manquer votre fortune.

LISETTE.

Soyons ruinées, Madame, & toujours *glorieuſes*; jamais d'humilité; c'eſt une penſée que je tiens de vous. Vous m'avez dit, garde ta morgue & ton rang, & je les garde; ſi c'eſt mal fait, je vous en charge.

ANGÉLIQUE.

Votre fierté eſt ſi ridicule, qu'elle me dégoûte de la mienne.

LISETTE.

Je ſuis fille de Fiſcal, une fois; qu'il me vienne un Bailli, je le prends.

L'ÉPINE, *de loin.*

Un Concierge a ſon mérite. Excuſez, Madame, c'eſt que j'entends parler de Bailli.

ANGÉLIQUE.

J'admire ma complaiſance, & je finis par un mot. M'aimez-vous, Liſette?

LISETTE.

Si je vous aime? Par de-là ma propre parſonne.

ANGÉLIQUE.

Voici un départ trop bruſque, & qui va retomber ſur moi. Il ne tient qu'à vous de le retarder en vous mariant avantageuſement. Ce n'eſt même que ſous prétexte de votre mariage, que j'envoye chercher Dorante; & ſi votre refus continue, je ne vous verrai de ma vie.

LISETTE.

Votre repreſentation m'abat, n'y aura pus de partance.

L'ÉPINE, *de loin.*

Je crois que cela s'accommode.

LISETTE.

Je me marirai, afin qu'il ſéjourne; mais j'y boute une condition. Baillez-moi l'exemple; amandez-vous, je m'amande.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une autre affaire.

L'ÉPINE.

Eſt-ce fait, Madame?

LISETTE, *ſe rapprochant.*

Oui; Monſieur de L'épaine, velà qui

eſt rangé. Acoutez les paroles que je profere. Quand on varra la nôce de Madame, on varra la nôtre. La petite avec la grande.

L'ÉPINE, *ſe jettant aux genoux d'Angélique.*

Ah! quelle joye! Je tombe à vos genoux, Madame, ſauvez la petite.

ANGÉLIQUE.

Leve-toi donc, tu n'y ſonge pas. Je vais chercher mon pére à qui j'ai à parler; va, de ton côté, avertir ton Maître que je compte de retrouver ici, où je vais revenir dans quelques momens.

SCENE X.

L'ÉPINE, LISETTE.

LISETTE, *riant.*

QU'en dis-tu, l'Épaine? Velà de bonne beſongne; cette fille-là marche toute ſeule, n'y a pus qu'à la voir aller.

L'ÉPINE.

Reſpirons.

SCENE XI.

DORANTE, L'ÉPINE, LISETTE.

DORANTE.

EH bien! Liſette, as-tu vu Angélique?

LISETTE.

Si je l'ons vue! Il vous eſt commandé de l'attendre ici.

DORANTE.

A moi?

L'ÉPINE.

Oui, Monſieur; je vous défends de partir, par un ordre de ſa part.

LISETTE.

Et, ſi vous partez, alle renonce à moi, parce que ce ſera ma faute.

L'ÉPINE.

C'eſt elle qui me marie avec Liſette, Monſieur.

LISETTE.

Et il va être mon homme, pour à celle fin que vous reſtiais.

L'ÉPINE.

Il n'y a balot qui tienne, il faut tout défaire.

LISETTE.

Et vous êtes un méchant homme de vouloir vous en aller, pour la faire bouder par ſon pere.

DORANTE.

Expliquez-moi donc ce que cela signifie, vous autres.

LISETTE.

Et je lui ai enjoint qu'alle seroit vote femme, & elle ne s'est pas rebecquée.

L'ÉPINE.

Souvenez-vous que vous languissez, n'oubliez pas que vous êtes mourant.

DORANTE.

Eclaircissez-moi, mettez-moi au fait; je ne vous entends pas.

LISETTE.

N'y a pus de tems, ce sera pour tantôt. Suis-moi, l'Épaine, velà Monsieur le Marquis qui entre.

SCENE XII.

LE MARQUIS, DORANTE.

DORANTE, *à l'Épine & à Lisette qui s'en vont.*

VOus me laissez dans une furieuse inquiétude.

LE MARQUIS.

Je vous cherchois, Dorante, & je viens vous sommer de la parole que vous m'avez donnée tantôt. Vous ne sçavez pas que j'ai encore une fille, une cadette qui vaut bien son aînée.

DORANTE.

Eh bien ! Monſieur ?

LE MARQUIS.

Cette cadette ; il faut que vous la connoiſſiez. Tout ce que je vous demande, c'eſt de la voir ; je n'en exige pas davantage ; voilà la complaiſance à laquelle vous vous êtes engagé : vous ne pouvez pas vous en dédire.

DORANTE.

Mais qu'en arrivera-t il ?

LE MARQUIS.

Rien ; nous verrons.

SCENE XIII.

ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, DORANTE.

ANGÉLIQUE.

JE venois vous parler, mon pere, & je ne ſuis point fâchée que Dorante ſoit préſent à ce que j'ai à vous dire. Il a tantôt propoſé un mariage qui ma d'abord repugné, j'en conviens.

DORANTE.

Votre refus m'afflige, Madame ; mais je le reſpecte, & n'en murmure point.

ANGÉLIQUE.

Un moment, Monſieur ; je ſçais juſqu'où

va l'amitié que mon pere a pour vous, &, ſi vous vous étiez nommé, les choſes ſe ſeroient paſſées différemment; il n'auroit pas été queſtion de mes répugnances; ma tendreſſe pour lui les auroit fait taire, ou me les auroit ôtées, Monſieur; il n'a tenu qu'à vous de lui épargner la douleur où je l'ai vu de mon refus; je n'aurois pas eu celle de lui avoir déplu, & je ne l'ai chagriné que par votre faute.

LE MARQUIS.

Eh! non, ma fille; vous ne m'avez point déplu; ôtez-vous cela de l'eſprit: il eſt vrai que Dorante m'eſt cher; mais je ne ſçaurois vous ſçavoir mauvais gré d'avoir fait un autre choix.

ANGÉLIQUE.

Vous m'excuſerez, mon pere; vous ne voulez pas me le dire, & vous me ménagez; mais vous étiez très-mécontent de moi.

LE MARQUIS.

Je vous répete que c'eſt une chimere.

ANGÉLIQUE.

Très-mécontent, vous dis-je; je ſçais à quoi m'en tenir là-deſſus, & mon parti eſt pris.

DORANTE.

Votre parti, Madame? Ah! de grace, achevez! A quoi vous déterminez-vous?

LE MARQUIS

Laiſſons cela, Angélique; il n'eſt pas queſtion ici de conſulter mon goût; vous êtes deſtinée à un autre, c'eſt au Baron; vous l'aimez, & voilà qui eſt fini.

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere; je ne l'épouſerai pas non plus, puiſque je ſçais qu'il ne vous plaît point.

LE MARQUIS.

Vous l'épouſerez, & je vous l'ordonne. Sçavez-vous à quoi j'ai penſé? Dorante ſe diſpoſoit à partir, je l'ai retenu. Vous avez une ſœur; j'ai exigé qu'il la vît; j'ai eu de la peine à l'y réſoudre; il a fallu abuſer un peu du pouvoir que j'ai ſur lui; mais enfin, j'ai obtenu que nous irions la voir demain, & peut-être l'arrêtera-t-elle.

DORANTE.

Eh! Monſieur, cela n'eſt pas poſſible.

LE MARQUIS.

Demandez à ſa ſœur. Dites, Angélique? N'eſt-il pas vrai qu'elle a de la beauté?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui, mon pere.

LE MARQUIS.

Venez; j'ai dans mon cabinet un portrait d'elle que je veux vous montrer, & qui, de l'aveu de tout le monde, ne la flatte pas.

SCENE XIV.

LISETTE, LE MARQUIS, ANGÉLIQUE, DORANTE.

LISETTE.

MOnsieur, il vient de venir un homme que vous avez, dit-il, envoyé chercher pour le Baron, & qui attend dans la Salle.

LE MARQUIS.

Je vais lui parler; je n'ai qu'un mot à lui dire; attendez-moi, Dorante, je reviens dans le moment.

SCENE XV.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

DORANTE, *à part.*

JE ne ſçais où je ſuis.

ANGÉLIQUE.

Vous reſtez donc, Monſieur?

DORANTE.

Oui, Madame; l'Épine m'a averti que vous aviez à me parler, & j'allois me rendre à vos ordres, ſi Monſieur le Marquis ne m'avoit pas arrêté.

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai, Monſieur, j'avois à vous apprendre que je conſentois à ſon mariage avec Liſette.

DORANTE.

Je ſerai donc le ſeul qui m'en retournerai le plus malheureux de tous les hommes.

ANGÉLIQUE.

Il faut avouer que vous vous êtes bien mal conduit dans tout ceci.

DORANTE.

Moi, Madame?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur; vous me propoſez un inconnu que je refuſe, ſans ſçavoir que c'eſt vous; quand vous vous nommez, il n'eſt plus tems. J'ai dit que j'avois de l'inclination pour un autre, &, là-deſſus, vous allez voir ma Sœur.

DORANTE.

Ah! Madame, j'y vais malgré-moi, vous le ſçavez; Monſieur le Marquis veut que je le ſuive. Daignez me défendre de lui tenir parole, je vous le demande en grace. J'ai beſoin du plaiſir de vous obéir, pour avoir la force de lui réſiſter.

ANGÉLIQUE.

Je le veux bien, à condition pourtant qu'il ne ſçaura pas que je vous le défends.

DORANTE.

Non, Madame; je prends tout ſur moi, & je pars ce ſoir.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas que vous partiez non plus; du moins je ne le voudrois pas; car mon pere m'imputeroit votre départ.

DORANTE.

Eh! Madame; épargnez-moi, de grace, le déſeſpoir d'être témoin de votre mariage avec le Baron.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je ne l'épouſerai point, je vous le promets.

DORANTE.

Vous me le promettez?

ANGÉLIQUE.

Eh! mais, je ne vous retiendrois pas, ſi je voulois l'épouſer.

DORANTE.

C'eſt du moins une grande conſolation pour moi. Je n'ai pas l'audace d'en demander davantage.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez parler.

(*Dorante & Angélique ſe regardant tous deux.*)

DORANTE, *ſe jettant à genoux.*

Ah! Madame; qu'entends-je? Oſerai-je croire qu'en ma faveur.....

ANGÉLIQUE.

Levez-vous, Dorante. Vous avez triom-

phé d'une fierté que je désavoue, & mon cœur vous en venge.

DORANTE.

L'excès de mon bonheur me coupe la parole.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LISETTE, L'ÉPINE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

LE MARQUIS.

QUe signifie ce que je vois ? Dorante à vos genoux, ma fille !

ANGÉLIQUE.

Oui, mon pere; je suis charmée de l'y voir, & je crois que vous n'en serez pas fâché. Dispensez-moi d'en dire davantage.

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, Dorante, je suis content. Sortons, je me charge de faire entendre raison au Baron.

LISETTE, *à l'Épine.*

Tiens; prends ma main, je te la donne.

L'ÉPINE.

Je ne reçois point de présent que je n'en donne. Prends la mienne.

FIN.

LA DISPUTE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.

OU allons-nous, Seigneur, voici *le lieu* du monde le plus ſauvage & le plus ſolitaire, & rien n'y annonce la fête que vous m'avez promiſe.

LE PRINCE, *en riant.*

Tout y eſt prêt.

HERMIANNE.

Je n'y comprends rien ; qu'eſt-ce que c'eſt que cette maiſon où vous me faites entrer, & qui forme un édifice ſi ſingulier ? que ſignifie la hauteur prodigieuſe des différens murs qui l'environnent ? où me menez-vous ?

LE PRINCE.

A un ſpectacle très-curieux. Vous ſçavez la queſtion que nous agitâmes hier au ſoir. Vous ſouteniez contre toute ma Cour, que ce n'etoit pas votre ſexe, mais le nôtre, qui avoit le premier donné l'exemple de l'inconſtance & de l'infidélité en amour.

HERMIANNE.

Oui, Seigneur, je le ſoutiens encore. La premiére inconſtance, ou la premiére infidélité n'a pu commencer que par quelqu'un d'aſſez hardi pour ne rougir de rien. Oh! comment veut-on que les femmes avec la pudeur, & la timidité naturelle qu'elles avoient, & qu'elles ont encore depuis que le monde & ſa corruption durent, comment veut-on qu'elles ſoient tombées les premiéres dans des vices de cœur qui demandent autant d'audace, autant de libertinage de ſentiment, autant d'effronterie que ceux dont nous parlons? cela n'eſt pas croyable.

LE PRINCE.

Eh ſans doute, Hermianne, je n'y trouve pas plus d'apparence que vous; ce n'eſt pas moi qu'il faut combattre là-deſſus, je ſuis de votre ſentiment contre tout le monde, vous le ſçavez.

HERMIANNE.

Oui, vous en êtes par pure galanterie, je l'ai bien remarqué.

LE PRINCE.

Si c'eſt par galanterie, je ne m'en doute pas. Il eſt vrai que je vous aime, & que mon extrême envie de vous plaire, peut fort bien me perſuader que vous avez raiſon; mais ce qui eſt de certain, c'eſt qu'elle me le perſuade ſi finement que je ne m'en apperçois pas. Je n'eſtime point le cœur des hommes, & je vous l'abandonne, je le crois ſans comparaiſon plus ſujet à l'inconſtance & à l'infidélité que celui des femmes; je n'en excepte que le mien, à qui même je ne ferois pas cet honneur-là ſi j'en aimois une autre que vous.

HERMIANNE.

Ce diſcours-là ſent bien l'ironie.

LE PRINCE.

J'en ſerai donc bientôt puni, car je vais vous donner dequoi me confondre, ſi je ne penſe pas comme vous.

HEMIANNE.

Que voulez-vous dire?

LE PRINCE.

Oui, c'eſt la nature elle-même que nous allons interroger, il n'y a qu'elle qui puiſſe décider la queſtion ſans replique,

& ſûrement elle prononcera en votre faveur.

HERMIANNE.

Expliquez-vous, je ne vous entends point.

LE PRINCE.

Pour bien ſçavoir ſi la premiére inconſtance ou la premiére infidélité eſt venue d'un homme, comme vous le prétendez, & moi auſſi, il faudroit avoir aſſiſté au commencement du monde & de la ſociété.

HERMIANNE.

Sans doute, mais nous n'y étions pas.

LE PRINCE.

Nous allons y être; oui, les hommes & les femmes de ce tems-là, le monde & ſes premieres amours vont reparoître à nos yeux tels qu'ils étoient, ou du moins tels qu'ils ont dû être; ce ne ſeront peut-être pas les mêmes avantures, mais ce ſeront les mêmes caractéres; vous allez voir le même état de cœur, des ames toutes auſſi neuves que les premiéres, encore plus neuves s'il eſt poſſible. *A Cariſe & à Meſrou.* Cariſe, & vous Meſrou, partez, & quand il ſera tems que nous nous retirions, faites le ſignal dont nous ſommes convenus. *A ſa ſuite.* Et vous, qu'on nous laiſſe.

SCENE II.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.

VOus excitez ma curioſité, je l'avoue.

LE PRINCE.

Voici le fait : il y a dix-huit ou dix-neuf ans que la diſpute d'aujourd'hui s'éleva à la Cour de mon pere, s'échauffa beaucoup & dura très-long-tems. Mon pere, naturellement aſſez Philoſophe, & qui n'étoit pas de votre ſentiment, réſolut de ſçavoir à quoi s'en tenir, par une épreuve qui ne laiſſa rien à deſirer. Quatre enfans au berceau, deux de votre ſexe & deux du nôtre furent portés dans la Forêt où il avoit fait bâtir cette maiſon exprès pour eux, où chacun d'eux fut logé à part, & où actuellement même il occupe un terrein dont il n'eſt jamais ſorti, de ſorte qu'ils ne ſe ſont jamais vûs. Ils ne connoiſſent encore que Meſrou & ſa ſœur qui les ont élevés, qui ont toujours eu ſoin d'eux, & qui furent choiſis de la couleur dont ils ſont, afin que leurs éleves en fuſſent plus éton-

nés quand ils verroient d'autres hommes; on va donc pour la premiére fois leur laisser la liberté de sortir de leur enceinte & de se connoître; on leur a appris la langue que nous parlons; on peut regarder le commerce qu'ils vont avoir ensemble, comme le premier âge du monde; les premieres amours vont recommencer, nous verrons ce qui en arrivera.

Ici on entend un bruit de trompettes.

Mais hâtons nous de nous retirer, j'entends le signal qui nous en avertit, nos jeunes gens vont paroître; voici une Gallerie qui régne tout le long de l'édifice, & d'où nous pourrons les voir & les écouter, de quelque côté qu'ils sortent de chez eux. Partons.

SCENE III.

CARISE, EGLÉ.

CARISE.

Venez, Eglé, suivez-moi; voici de nouvelles terres que vous n'avez jamais vues, & que vous pouvez parcourir en sûreté

EGLÉ.

Que vois-je, quelle quantité de nouveaux monde!

CARISE.

C'eſt toujours le même, mais vous n'en connoiſſez pas toute l'étendue.

EGLÉ.

Que de pays, que d'habitations, il me ſemble que je ne ſuis plus rien dans un ſi grand eſpace, cela me fait plaiſir & peur.

Elle regarde & s'arrête à un ruiſſeau.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette eau que je vois & qui roule à terre ? Je n'ai rien vû de ſemblable à cela dans le monde d'où je ſors.

CARISE.

Vous avez raiſon, & c'eſt ce qu'on appelle un ruiſſeau.

EGLÉ *regardant.*

Ah ! Cariſe, approchez, venez voir, il y a quelque choſe qui habite dans le ruiſſeau qui eſt fait comme une perſonne, & elle paroît auſſi étonnée de moi, que je le ſuis d'elle.

CARISE *riant.*

Eh non, c'eſt vous que vous y voyez, tous les ruiſſeaux font cet effet-là.

EGLÉ.

Quoi ! c'eſt-là moi, c'eſt mon viſage

CARISE.

Sans doute.

EGLÉ.

Mais ſçavez-vous bien que cela eſt

très-beau, que cela fait un objet charmant. Quel dommage de ne l'avoir pas ſçu plutôt !

CARISE.

Il eſt vrai que vous êtes belle.

EGLÉ.

Comment belle ! admirable ! cette découverte-là m'enchante. *Elle ſe regarde encore.* Le ruiſſeau fait toutes mes mines & toutes me plaiſent. Vous devez avoir eu bien du plaiſir à me regarder Meſrou & vous. Je paſſerois ma vie à me contempler ; que je vais m'aimer à préſent.

CARISE.

Promenez-vous à votre aiſe, je vous laiſſe pour rentrer dans votre habitation où j'ai quelque choſe à faire.

EGLÉ.

Allez, allez, je ne m'ennuirai pas avec le ruiſſeau.

SCENE IV.

EGLÉ *un inſtant ſeule*, AZOR *paroît vis-à-vis d'elle.*

EGLÉ *continuant, & ſe tâtant le viſage.*

JE ne me laſſe point de moi. *Et puis appercevant Azor avec frayeur.* Qu'eſt-ce

que c'eſt que cela, une perſonne comme moi ?... N'approchez point.

AZOR, *étendant les bras d'admiration & ſouriant.*

EGLÉ *continue.*

La perſonne rit, on diroit qu'elle m'admire.

AZOR, *fait un pas.*

EGLÉ.

Attendez... Ses regards ſont pourtant bien doux... Sçavez-vous parler ?

AZOR.

Le plaiſir de vous voir m'a d'abord ôté la parole.

EGLÉ, *gaiement.*

La perſonne m'entend, me répond, & ſi agréablement.

AZOR.

Vous me raviſſez.

EGLÉ.

Tant mieux.

AZOR.

Vous m'enchantez.

EGLÉ.

Vous me plaiſez auſſi.

AZOR.

Pourquoi donc me défendez-vous d'avancer ?

EGLÉ.

Je ne vous le défends plus de bon cœur.

AZOR.

Je vais donc approcher.

EGLÉ.

J'en ai bien envie. *Il avance.* Arrêtez un peu... que je suis émue.

AZOR.

J'obéis, car je suis à vous.

EGLÉ.

Elle obéit, venez donc tout-à-fait, afin d'être à moi de plus près. *Il vient.* Ah! la voilà, c'est vous; qu'elle est bien faite! en vérité vous êtes aussi belle que moi.

AZOR.

Je meurs de joie d'être auprès de vous, je me donne à vous, je ne sçais pas ce que je sens, je ne sçaurois le dire.

EGLÉ.

Eh! c'est tout comme moi.

AZOR.

Je suis heureux, je suis agité.

EGLÉ.

Je soupire.

AZOR.

J'ai beau être auprès de vous, je ne vous vois pas encore assez.

EGLÉ.

C'est ma pensée, mais on ne peut pas se voir davantage, car nous sommes-là.

AZOR.

Mon cœur desire vos mains.

EGLÉ.

Tenez, le mien vous les donne, êtes vous plus contente?

AZOR.

Oui, mais non pas plus tranquille.

EGLE'

C'eſt ce qui m'arrive, nons nous reſſemblons en tout.

AZOR.

Oh quelle différence! tout ce que je fuis ne vaut pas vos yeux; ils ſont ſi tendres.

EGLE'.

Les votres ſi vifs.

AZOR.

Vous êtes ſi mignone, ſi délicate.

EGLE'.

Oui, mais je vous aſſure qu'il vous ſied fort bien de ne l'être pas tant que moi, je ne voudrois pas que vous fuſſiez autrement, c'eſt une autre perfection; je ne nie pas la mienne, gardez-moi la vôtre.

AZOR.

Je n'en changerai point, je l'aurai toujours.

EGLE'.

Ah ça, dites-moi, où étiez-vous, quand je ne vous connoiſſois pas?

AZOR.

Dans un monde à moi, où je ne retournerai plus, puiſque vous n'en êtes pas, & que je veux toujours avoir vos mains; ni moi ni ma bouche ne ſçaurions plus nous paſſer d'elles.

EGLE'.

Ni mes mains ſe paſſer de votre bouche; mais j'entends du bruit, ce ſont des perſonnes de mon monde : de peur de les effrayer cachez-vous derriére les arbres, je vais vous rappeller.

AZOR.

Oui, mais je vous perdrai de vue.

EGLE'.

Non, vous n'avez qu'à regarder dans cette eau qui coule, mon viſage y eſt, vous l'y verrez.

SCENE V.

MESROU, CARISE, ÉGLÉ.

EGLE', *ſoupirant*

AH! je m'ennuie déja de ſon abſence.

CARISE.

Eglé, je vous retrouve inquiéte, ce me ſemble, qu'avez-vous?

MESROU.

MESROU.

Elle a même les yeux plus attendris qu'à l'ordinaire.

EGLE'.

C'eſt qu'il y a une grande nouvelle; vous croyez que nous ne ſommes que trois, je vous avertis que nous ſommes quatre; j'ai fait l'acquiſition d'un objet qui me tenoit la main tout à l'heure.

CARISE.

Qui vous tenoit la main, Eglé! eh que n'avez-vous appellé à votre ſecours!

EGLE'.

Du ſecours contre quoi, contre le plaiſir qu'il me faiſoit; j'étois bien aiſe qu'il me la tînt, il me la tenoit par ma permiſſion: il la baiſoit tant qu'il pouvoit, & je ne l'aurai pas plutôt rappellé qu'il la baiſera encore pour mon plaiſir & pour le ſien.

MESROU.

Je ſçai qui c'eſt, je crois même l'avoir entrevu qui ſe retiroit; cet objet s'appelle un homme, c'eſt Azor, nous le connoiſſons.

EGLE'.

C'eſt Azor: le joli nom! le cher Azor! le cher homme! il va venir.

CARISE.

Je ne m'étonne point qu'il vous aime

& que vous l'aimiez, vous êtes faits l'un pour l'autre.

EGLE'.

Juſtement, nous l'avons deviné de nous-mêmes, (*elle l'appelle.*) Azor, mon Azor, venez vîtes, l'homme.

SCENE VI.

CARISE, EGLÉ, MESROU, AZOR.

AZOR.

EH! c'eſt Cariſe & Meſrou, ce ſont mes amis.

EGLE', *gaiement.*

Ils me l'on dit, vous êtes fait exprès pour moi, moi faite exprès pour vous, ils me l'apprennent: voilà pourquoi nous nous aimons tant, je ſuis votre Eglé, vous mon Azor.

MESROU.

L'un eſt l'homme & l'autre la femme.

AZOR.

Mon Eglé, mon charme, mes delices & ma femme.

EGLE'.

Tenez, voilà ma main, conſolez-vous d'avoir été caché. *A Meſrou & à Cariſe.*

Regardez, voilà comme il faiſoit tantôt, falloit-il appeller à mon ſecours ?

CARISE.

Mes enfans, je vous l'ai déja dit, votre deſtination naturelle eſt d'être charmés l'un de l'autre.

EGLE', *le tenant par la main.*

Il n'y a rien de ſi clair.

CARISE.

Mais il y a une choſe à obſerver, ſi vous voulez vous aimer toujours.

EGLE'.

Oui, je comprens, c'eſt d'être toujours enſemble.

CARISE.

Au contraire, c'eſt qu'il faut de tems en tems vous priver du plaiſir de vous voir.

EGLE', *étonnée.*

Comment !

AZOR, *étonné.*

Quoi !

CARISE.

Oui, vous dis-je, ſans quoi ce plaiſir diminueroit, & vous deviendroit indifférent.

EGLE', *riant.*

Indifférent, indifférent, mon Azor ! ha ! ha ! ha ! .... la plaiſante penſée !

AZOR, *riant.*

Comme elle s'y entend.

MESROU.

N'en riez pas, elle vous donne un très-bon conſeil, ce n'eſt qu'en pratiquant ce qu'elle vous dit-là, & qu'en nous ſéparant quelquefois, que nous continuons de nous aimer, Cariſe & moi.

EGLE'.

Vraiment je le crois bien, cela peut vous être bon à vous autres qui êtes tous deux ſi noirs, & qui avez dû vous enfuir de peur, la premiére fois que vous vous êtes vus.

AZOR.

Tout ce que vous avez pu faire, c'eſt de vous ſupporter l'un & l'autre.

EGLE'.

Et vous ſeriez bientôt rebutés de vous voir ſi vous ne vous quittiez jamais, car vous n'avez rien de beau à vous montrer; moi, qui vous aime, par exemple, quand je ne vous vois pas, je me paſſe de vous, je n'ai pas beſoin de votre préſence: pourquoi? c'eſt que vous ne me charmez pas; au lieu que nous nous charmons Azor & moi, il eſt ſi beau, moi ſi admirable, ſi attrayante, que nous nous raviſſons en nous contemplant.

AZOR, *prenant la main d'Eglé.*

La ſeule main d'Eglé, voyez-vous, ſa main ſeule, je ſouffre quand je ne la tiens pas, & quand je la tiens, je me meurs, ſi je ne la baiſe, & quand je l'ai baiſée, je me meurs encore.

EGLE'.

L'homme a raiſon, tout ce qu'il vous dit-là je le ſens; voilà pourtant où nous en ſommes, & vous qui parlez de notre plaiſir, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt, nous ne le comprenons pas nous qui le ſentons, il eſt infini.

MESROU.

Nous ne vous propoſons de vous ſéparer que deux ou trois heures ſeulement dans la journée.

EGLE'.

Pas d'une minute.

MESROU.

Tampis.

EGLE'.

Vous m'impatientez, Meſrou, eſt-ce qu'à force de nous voir nous deviendrons laids, ceſſerons-nous d'être charmans?

CARISE.

Non, mais vous ceſſerez de ſentir que vous l'êtes.

EGLE'.

Hé ! qu'eſt-ce qui nous empêchera de le ſentir ? puiſque nous le ſommes.

AZOR.

Eglé ſera toujours Eglé.

EGLE'.

Azor toujours Azor.

MESROU.

J'en conviens, mais que ſçait-on ce qui peut arriver ? Suppoſons par exemple que je devinſſe auſſi aimable qu'Azor, que Cariſe devînt auſſi belle qu'Eglé.

EGLE'.

Qu'eſt-ce que cela nous feroit ?

CARISE.

Peut-être alors que raſſaſiés de vous voir, vous ſeriez tentés de vous quitter tous deux pour nous aimer.

EGLE'.

Pourquoi tentés ? Quitte-t-on ce qu'on aime, eſt-ce-là raiſonner ? Azor & moi nous nous aimons, voilà qui eſt fini, devenez beaux tant qu'il vous plaira, que nous importe, ce ſera votre affaire, la notre eſt arrêtée.

AZOR.

Ils n'y comprendront jamais rien, il faut être nous pour ſçavoir ce qui en eſt.

MESROU.

Comme vous voudrez.

AZOR.

Mon amitié, c'eſt ma vie.

EGLE'.

Entendez-vous ce qu'il dit, ſa vie? comment me quitteroit-il? il faut bien qu'il vive & moi auſſi.

AZOR.

Oui, ma vie, comment eſt-il poſſible qu'on ſoit ſi belle, qu'on ait de ſi beaux regards, une ſi belle bouche, & tout ſi beau?

EGLE'.

J'aime tant qu'il m'admire.

MESROU.

Il eſt vrai qu'il vous adore.

AZOR.

Ah! que c'eſt bien dit, je l'adore, Meſrou me comprend, je vous adore.

EGLE', *ſoupirant.*

Adorez donc, mais donnez-moi le tems de reſpirer; ah!

CARISE.

Que de tendreſſe! j'en ſuis enchanté moi-même! Mais il n'y a qu'un moyen de la conſerver, c'eſt de nous en croire; & ſi vous avez la ſageſſe de vous y déterminer, tenez, Eglé, donnez ceci à Azor, ce ſera de quoi l'aider à ſupporter votre abſence.

EGLE', *prenant un portrait que Cariſe lui donne.*

Comment donc, je me reconnois, c'eſt encore moi, & bien mieux que dans les eaux du ruiſſeau, c'eſt toute ma beauté, c'eſt moi ; quel plaiſir de ſe trouver partout ! regardez, Azor, regardez mes charmes.

AZOR.

Ah ! c'eſt Eglé, c'eſt ma chere femme, la voilà, ſinon que la véritable eſt encore plus belle, *il baiſe le portrait.*

MESROU.

Du moins cela la repréſente.

AZOR.

Oui, cela la fait deſirer ; *il le baiſe encore.*

EGLE'.

Je n'y trouve qu'un défaut. Quand il le baiſe, ma copie a tout.

AZOR., *prenant ſa main qu'il baiſe.*

Otons ce défaut-là.

EGLE'.

Ah ça, j'en veux autant pour m'amuſer.

MESROU.

Choiſiſſez de ſon portrait ou du votre.

EGLE'.

Je les retiens tous deux.

MESROU.

Oh ! il faut opter, s'il vous plaît, je ſuis bien aiſe d'en garder un.

EGLE'.

Hé bien, en ce cas-là je n'ai que faire de vous pour avoir Azor, car j'ai déjà son portrait dans mon esprit, ainsi donnez-moi le mien, je les aurai tous deux

CARISE.

Le voilà d'une autre maniére. Cela s'appelle un Miroir, il n'y a qu'à presser cet endroit pour l'ouvrir. Adieu, nous reviendrons vous trouver dans quelque tems, mais de grace, songez aux petites absences.

SCENE VII.

AZOR, ÉGLÉ.

EGLE', *tâchant d'ouvrir la boëte.*

VOyons, je ne sçaurois l'ouvrir, essayez Azor, c'est-là qu'elle a dit de presser.

AZOR, *l'ouvre & se regarde.*

Bon! ce n'est que moi, je pense, c'est ma mine que le ruisseau d'ici près m'a montrée.

EGLE'.

Ha! ha! que je voie donc: eh point du tout, cher homme, c'est plus moi que jamais, c'est réellement votre Eglé, la véritable, tenez, approchez.

AZOR.

Eh oui, c'eſt vous, attendez donc, c'eſt nous deux, c'eſt moitié l'un & moitié l'autre; j'aimerois mieux que ce fût vous toute ſeule, car je m'empêche de vous voir toute entiére.

EGLE'.

Ah! je ſuis bien aiſe d'y voir un peu de vous auſſi, vous n'y gâtez rien, avancez encore, tenez-vous bien.

AZOR.

Nos viſages vont ſe toucher, voilà qu'ils ſe touchent: quel bonheur pour le mien! quel raviſſement!

EGLE'.

Je vous ſens bien, & je le trouve bon.

AZOR.

Si nos bouches s'approchoient. *Il lui prend un baiſer.*

EGLE', *en ſe retournant.*

Oh! vous nous dérangez, à préſent je ne vois plus que moi, l'aimable invention qu'un miroir!

AZOR, *prenant le miroir d'Eglé.*

Ah! le portrait eſt auſſi une excellente choſe. *Il le baiſe.*

EGLE'.

Cariſe & Meſrou ſont pourtant de bonnes gens.

AZOR.

Ils ne veulent que notre bien, j'allois

vous parler d'eux & de ce conſeil qu'ils nous ont donné.

EGLE'.

Sur ces abſences, n'eſt-ce pas? j'y rêvois auſſi.

AZOR.

Oui, mon Eglé, leur prédiction me fait quelque peur; je n'appréhende rien de ma part, mais n'allez pas vous ennuyer de moi au moins, je ſerois déſeſpéré.

EGLE'.

Prenez garde à vous-même, ne vous laſſez pas de m'adorer, en vérité toute belle que je ſuis, votre peur m'effraie auſſi.

AZOR.

Ah! merveille, ce n'eſt pas à vous à trembler... à quoi rêvez-vous?

EGLE'.

Allons, allons, tout bien examiné, mon parti eſt pris, donnons-nous du chagrin, ſéparons-nous pour deux heures, j'aime encore mieux votre cœur & ſon adoration, que votre préſence qui m'eſt pourtant bien douce.

AZOR.

Quoi! nous quitter!

EGLE'.

Ah! ſi vous ne me prenez pas au mot, tout à l'heure, je ne le voudrai plus.

AZOR.

Helas ! le courage me manque.

EGLE'.

Tampis, je vous déclare que le mien ſe paſſe.

AZOR *pleurant.*

Adieu Eglé, puiſqu'il le faut.

EGLE'.

Vous pleurez, eh bien reſtez donc, pourvu qu'il n'y ait point de danger.

AZOR.

Mais s'il y en avoit.

EGLE'.

Partez donc.

AZOR.

Je m'enfuis.

SCENE VIII.

EGLE' *ſeule.*

AH ! il n'y eſt plus, je ſuis ſeule, je n'entends plus ſa voix, il n'y a plus que le Miroir, *elle s'y regarde*, j'ai eu tort de renvoyer mon homme ; Cariſe & Meſrou ne ſçavent ce qu'ils diſent, *en ſe regardant*, ſi je m'étois mieux conſidérée, Azor ne ſeroit point parti, pour aimer toujours ce que je vois-là, il n'avoit pas beſoin

beſoin de l'abſence..... Allons, je vais m'aſſeoir auprès du ruiſſeau, c'eſt encore un miroir de plus.

SCENE IX.

EGLÉ, ADINE *de loin.*

EGLE'.

MAis que vois-je! encore une autre perſonne.

ADINE.

Ha! ha! qu'eſt-ce que c'eſt que ce nouvel objet-ci? *elle avance.*

EGLE'.

Elle me conſidére avec attention, mais ne m'admire point, ce n'eſt pas-là un Azor. *Elle ſe regarde dans ſon miroir.* C'eſt encore moins une Eglé... je crois pourtant qu'elle ſe compare.

ADINE.

Je ne ſçais que penſer de cette figure-là, je ne ſçais ce qui lui manque, elle a quelque choſe d'inſipide.

EGLE'.

Elle eſt d'une eſpéce qui ne me revient point.

ADINE.

A-t-elle un langage?... Voyons.... Etes-vous une perſonne?

EGLE'.

Oui assurément, & très-personne.

ADINE.

Eh bien, n'avez-vous rien à me dire ?

EGLE'.

Non, d'ordinaire on me prévient, c'est à moi qu'on parle.

ADINE.

Mais n'êtes-vous pas charmée de moi ?

EGLE'.

De vous ? c'est moi qui charme les autres.

ADINE.

Quoi ! vous n'êtes bas bien aise de me voir ?

EGLE'.

Helas ! ni bien aise ni fâchée, qu'est-ce que cela me fait.

ADINE.

Voilà qui est particulier, vous me considérez, je me montre, & vous ne sentez rien, c'est que vous regardez ailleurs ; contemplez-moi un peu attentivement, là, comment me trouvez-vous ?

EGLE'.

Mais qu'est-ce que c'est que vous ? est-il question de vous ? Je vous dis que c'est d'abord moi qu'on voit, moi qu'on informe de ce qu'on pense, voilà comme cela se pratique, & vous voulez que ce

ſoit moi qui vous contemple pendant que je ſuis préſente.

ADINE.

Sans doute, c'eſt à la plus belle à attendre qu'on la remarque, & qu'on s'étonne.

EGLE'.

Eh bien, étonnez-vous donc.

ADINE.

Vous ne m'entendez donc pas, on vous dit que c'eſt à la plus belle à attendre.

EGLE'.

On vous répond qu'elle attend.

ADINE.

Mais ſi ce n'eſt pas moi, où eſt-elle? je ſuis pourtant l'admiration des trois autres perſonnes qui habitent dans le monde.

EGLE'.

Je ne connois pas vos perſonnes, mais je ſçais qu'il y en a trois que je ravis & qui me traitent de merveille.

ADINE.

Et moi je ſçais que je ſuis ſi belle, ſi belle, que je me charme moi-même toutes les fois que je me regarde, voyez ce que c'eſt.

EGLE'.

Que me contez-vous-là? je ne me conſidére jamais que je ne ſois enchantée, moi qui vous parle.

ADINE.

Enchantée! il eſt vrai que vous êtes

passable, & même assez gentille, je vous rends justice, je ne suis pas comme vous.

EGLE' *à part.*

Je la battrois de bon cœur avec sa justice.

ADINE.

Mais de croire que vous pouvez entrer en dispute avec moi, c'est se mocquer, il n'y a qu'à voir.

EGLE'.

Mais c'est aussi en voyant que je vous trouve assez laide.

ADINE.

Bon, c'est que vous me portez envie, & que vous vous empêchez de me trouver belle.

EGLE'.

Il n'y a que votre visage qui m'en empêche.

ADINE.

Mon visage, oh ! je n'en suis pas en peine, car je l'ai vu; allez demander ce qu'il est aux eaux du ruisseau qui coulent, demandez-le à Mesrin qui m'adore.

EGLE'.

Les eaux du ruisseau qui se mocquent de vous, m'apprendront qu'il n'y a rien de si beau que moi, & elles me l'ont déja appris; je ne sçais ce que c'est qu'un Mesrin, mais il ne vous regarderoit pas s'il me voyoit; j'ai un Azor qui vaut mieux que lui, un Azor que j'aime, qui est pres-

que auſſi admirable que moi, & qui dit que je ſuis ſa vie ; vous n'êtes la vie de perſonne vous ; & puis j'ai un Miroir qui acheve de me confirmer tout ce que mon Azor & le ruiſſeau aſſurent : y a-t-il rien de plus fort ?

ADINE *en riant.*

Un Miroir ! vous avez auſſi un miroir ? eh ! à quoi vous ſert-il, à vous regarder ? ah ! ah ! ah !

EGLE'.

Ah ! ah ! ah !... n'ai-je pas deviné qu'elle me déplaîroit ?

ADINE *en riant.*

Tenez, en voilà un meilleur, venez apprendre à vous connoître & à vous taire.

CARISE *paroît dans l'éloignement.*

EGLE' *ironiquement.*

Jettez les yeux ſur celui-ci pour y ſçavoir votre médiocrité, & la modeſtie qui vous eſt convenable avec moi.

ADINE.

Paſſez votre chemin : dès que vous refuſez de prendre du plaiſir à me conſidérer, vous ne m'êtes bonne à rien, je ne vous parle plus.

Elles ne ſe regardent plus.

EGLE'.

Et moi j'ignore que vous êtes-là. *Elles s'écartent.*

ADINE *à part.*

Quelle folle !

EGLE' *à part.*

Quelle visionnaire ! de quel monde cela sort-il ?

SCENE X.

CARISE, EGLÉ, ADINE.

CARISE.

QUe faites-vous donc-là toutes deux éloignées l'une de l'autre, & sans vous parler ?

ADINE *riant.*

C'est une nouvelle figure que j'ai rencontrée & que ma beauté désespére.

EGLE'.

Que diriez-vous de ce fade objet, de cette ridicule espéce de personne qui aspire à m'étonner, qui me demande ce que je sens en la voyant, qui veut que j'aie du plaisir à la voir, qui me dit : hé ! contemplez-moi donc ? hé ! comment me trouvez-vous ? & qui prétend être aussi belle que moi ?

ADINE.

Je ne dis pas cela, je dis plus belle :

comme cela ſe voit dans le miroir.

EGLE' *montrant le ſien.*

Mais qu'elle ſe voie donc dans celui-ci, ſi elle oſe.

ADINE.

Je ne lui demande qu'un coup d'œil dans le mien, qui eſt le véritable.

CARISE.

Doucement, ne vous emportez point, profitez plutôt du hazard qui vous a fait faire connoiſſance enſemble, uniſſons-nous tous, devenez compagnes, & joignez l'agrément de vous voir à la douceur d'être toutes deux adorées, Eglé par l'aimable Azor qu'elle chérit, Adine par l'aimable Meſrin qu'elle aime, allons, racommodez-vous.

EGLE'.

Qu'elle ſe défaſſe donc de ſa viſion de beauté qui m'ennuie.

ADINE.

Tenez, je ſçais le moien de lui faire entendre raiſon, je n'ai qu'à lui ôter ſon Azor dont je ne me ſoucie pas, mais rien que pour avoir la paix.

EGLE' *fâchée.*

Où eſt ſon imbécile Meſrin, malheur à elle ſi je le rencontre. Adieu je m'écarte; car je ne ſçaurois la ſouffrir.

ADINE.

Ha ! ha ! ha !... mon mérite eſt ſon averſion.

EGLE' *ſe retournant.*

Ha ! ha ! ha ! quelle grimace !

SCENE XI.

ADINE, CARISE.

CARISE.

ALlons, laiſſez-la dire.

ADINE.

Vraiment bien entendu, elle me fait pitié.

CARISE.

Sortons d'ici, voilà l'heure de votre leçon de muſique, je ne pourrai pas vous la donner ſi vous tardez.

ADINE.

Je vous ſuis, mais j'apperçois Meſrin, je n'ai qu'un mot à lui dire.

CARISE.

Vous venez de le quitter.

ADINE.

Je ne ſerai qu'un moment en paſſant.

SCENE XII.

MESRIN, CARISE, ADINE.

ADINE *appelle.*

MEsrin.

MESRIN *accourant.*

Quoi, c'eſt vous, c'eſt mon Adine qui eſt revenue ! que j'ai de joie ! que j'étois impatient !

ADINE.

Eh non, remettez votre joie, je ne ſuis pas revenue, je m'en retourne, ce n'eſt que par hazard que je ſuis ici.

MESRIN.

Il falloit donc y être avec moi par hazard.

ADINE.

Ecoutez, écoutez, ce qui vient de m'arriver.

CARISE.

Abregez, car j'ai autre choſe à faire.

ADINE.

J'ai fait (*à Meſrin.*) Je ſuis belle, n'eſt-ce pas ?

MESRIN.

Belle, ſi vous êtes belle.

ADINE.

Il n'hésite pas lui, il dit ce qu'il voit.

MESRIN.

Si vous êtes divine, la beauté même.

ADINE.

Eh, oui, je n'en doute pas, & cependant vous, Carise & moi, nous nous trompons, je suis laide.

MESRIN.

Mon Adine.

ADINE.

Elle-même : en vous quittant, j'ai trouvé une nouvelle personne qui est d'un autre monde, & qui au lieu d'être étonnée de moi, d'être transportée comme vous l'êtes, & comme elle devroit l'être, vouloit au contraire que je fusse charmée d'elle, & sur le refus que j'en ai fait, m'a accusée d'être laide.

MESRIN.

Vous me mettez d'une colére.

ADINE.

M'a soutenu que vous me quitteriez quand vous l'auriez vue.

CARISE.

C'est qu'elle étoit fâchée.

MESRIN.

Mais, est-ce bien une personne ?

ADINE.

Elle dit que oui, & elle en paroît une, à peu près.

CARISE.

C'en eſt une auſſi.

ADINE.

Elle reviendra ſans doute, & je veux abſolument que vous la mépriſiez ; quand vous la trouverez, je veux qu'elle vous faſſe peur.

MESRIN.

Elle doit être horrible.

ADINE.

Elle s'appelle .... attendez, elle s'appelle....

CARISE.

Eglé.

ADINE.

Oui, c'eſt une Eglé : voici à préſent comme elle eſt faite : c'eſt un viſage fâché, renfrogné, qui n'eſt pas noir comme celui de Cariſe, qui n'eſt pas blanc comme le mien non plus, c'eſt une couleur qu'on ne peut pas bien dire.

MESRIN.

Et qui ne plaît pas.

ADINE.

Oh ! point du tout, couleur indifférente ; elle a des yeux ; comment vous dirai-je ? des yeux qui ne font pas plaiſir, qui regardent, voilà tout, une bouche ni grande ni petite, une bouche qui lui ſert à parler, une figure toute droite, & qui

ſeroit pourtant à peu près comme la nôtre, ſi elle étoit bien faite, qui a des mains qui vont & qui viennent, des doigts longs & maigres, je penſe avec une voix rude & aigre, oh vous la reconnoîtrez bien.

MESRIN.

Il me ſemble que je la vois, laiſſez-moi faire, il faut la renvoyer dans un autre monde, après que je l'aurai bien mortifiée.

ADINE.

Bien humiliée, bien déſolée.

MESRIN.

Et bien moquée, oh ne vous embarraſſez pas, & donnez-moi cette main.

ADINE.

Eh prenez-la, c'eſt pour vous que je l'ai.

MESRIN *baiſe ſa main.*

CARISE.

Allons, tout eſt dit, partons.

ADINE.

Quand il aura achevé de baiſer ma main.

CARISE *lui ôtant la main.*

Laiſſez-la donc Meſrin, je ſuis preſſée.

ADINE.

Adieu tout ce que j'aime, je ne ſerai pas long-tems, ſongez à ma vengeance.

MESRIN.

MESRIN.

Adieu tout mon charme, je ſuis furieux.

SCENE XIII.

MESRIN, AZOR.

MESRIN, *les premiers mots ſeul, répétant le portrait.*

UNe couleur ni noire ni blanche, une figure toute droite, une bouche qui parle.. où pourrois-je la trouver, (*voyant Azor.*) mais j'apperçois quelqu'un, c'eſt une perſonne comme moi, ſeroit-ce Eglé? non, car elle n'eſt point difforme.

AZOR *le conſidérant.*

Vous êtes pareille à moi, ce me ſemble?

MESRIN.

C'eſt ce que je penſois.

AZOR.

Vous êtes donc un homme?

MESRIN.

On m'a dit que oui.

AZOR.

On m'en a dit de moi tout autant.

MESRIN.

On vous a dit : eſt-ce que vous connoiſſez des perſonnes ?

AZOR.

Oh oui ! je les connois toutes, deux noires & une blanche.

MESRIN.

Moi, c'eſt la même choſe, d'où venez-vous ?

AZOR.

Du monde.

MESRIN.

Eſt-ce du mien ?

AZOR.

Ah ! je n'en ſçais rien, car il y en a tant.

MESRIN.

Qu'importe, votre mine me convient, mettez votre main dans la mienne, il faut nous aimer.

AZOR.

Ouida, vous me réjouiſſez, je me plais à vous voir, ſans que vous ayez des charmes.

MESRIN.

Ni vous non plus, je ne me ſoucie pas de vous, ſinon que vous êtes bon-homme.

AZOR.

Voilà ce que c'eſt, je vous trouve de

même, un bon camarade, moi un autre bon camarade, je me moque du visage.

MESRIN.

Eh, quoi donc, c'est par la bonne humeur que je vous regarde ! à propos, prenez-vous vos repas ?

AZOR.

Tous les jours.

MESRIN.

Eh bien, je les prends aussi, prenons-les ensemble pour notre divertissement, afin de nous tenir gaillards, allons, ce sera pour tantôt, nous rirons, nous sauterons, n'est-il pas vrai ? j'en saute déja. *Il saute.*

AZOR, *il saute aussi.*

Moi de même, & nous serons deux, peut-être quatre, car je le dirai à ma blanche qui a un visage : il faut voir, ah! ah! c'est elle qui en a un qui vaut mieux que nous deux.

MESRIN.

Oh! je le crois, camarade, car vous n'êtes rien du tout, ni moi non plus auprès d'une autre mine que je connois, que nous mettrons avec nous, qui me transporte, & qui a des mains si douces, si blanches, qu'elle me laisse tant baiser.

AZOR.

Des mains, camarade; est-ce que ma blanche n'en a pas aussi qui sont célestes,

& que je careſſe tant qu'il me plaît? je les attends.

MESRIN.

Tant mieux, je viens de quitter les miennes, & il faut que je vous quitte auſſi pour une petite affaire, reſtez ici juſqu'à ce que je revienne avec mon Adine, & ſautons encore pour nous réjouir de l'heureuſe rencontre: *Ils ſautent tous deux en riant*, ha! ha! ha!

SCENE XIV.

AZOR, MESRIN, EGLÉ.

EGLÉ *s'approchant.*

QU'eſt-ce que c'eſt que cela qui plaît tant?

MESRIN *la voyant.*

Ah, le bel objet qui nous écoute!

AZOR.

C'eſt ma blanche, c'eſt Eglé.

MESRIN *à part.*

Eglé, c'eſt-là ce viſage fâché?

AZOR.

Ah! que je ſuis heureux!

EGLÉ *s'approchant.*

C'eſt donc un nouvel ami qui nous a aparu tout d'un coup?

AZOR.

Oui, c'eſt un camarade que j'ai fait, qui s'appelle homme, & qui arrive d'un monde ici près.

MESRIN.

Ah, qu'on a de plaiſir dans celui-ci !

EGLE'

En avez-vous plus que dans le vôtre ?

MESRIN.

Oh je vous en aſſûre.

EGLE'.

Eh bien l'homme, il n'y a qu'à y reſter.

AZOR.

C'eſt ce que nous diſions, car il eſt tout-à-fait bon & joyeux; je l'aime, non pas comme j'aime ma raviſſante Eglé que j'adore, au lieu qu'à lui je n'y prends ſeulement pas garde, il n'y a que ſa compagnie que je cherche pour parler de vous, de votre bouche, de vos yeux, de vos mains, après qui je languiſſois : *il lui baiſe une main.*

MESRIN *lui prend l'autre main.*

Je vais donc prendre l'autre, *il baiſe cette main, Eglé rit & ne dit mot.*

AZOR *lui reprenant cette main.*

Oh doucement, ce n'eſt pas ici votre blanche, c'eſt la mienne, ces deux mains ſont à moi, vous n'y avez rien.

EGLE'.

Ah! il n'y a pas de mal; mais à propos, allez-vous-en Azor, vous sçavez bien que l'absence est nécessaire, il n'y a pas assez long-tems que la nôtre dure.

AZOR.

Comment! il y a je ne sais combien d'heures que je ne vous ai vue.

EGLE'.

Vous vous trompez, il n'y a pas assez long-tems, vous dis-je; je sais bien compter, & ce que jai résolu, je le veux tenir.

AZOR.

Mais vous allez rester seule.

EGLE'.

Eh bien, je m'en contenterai.

MESRIN.

Ne la chagrinez pas camarade.

AZOR.

Je crois que vous vous fâché contre moi.

EGLE'.

Pourquoi m'obstinez-vous, ne vous a-t-on pas dit qu'il n'y a rien de si dangereux que de nous voir?

AZOR.

Ce n'est peut-être pas la vérité.

EGLE'.

Et moi je me doute que ce n'est pas

un menſonge. *Cariſe paroît ici dans l'éloignement & écoute.*

AZOR.

Je pars donc pour vous complaire, mais je ſerai bientôt de retour; allons, camarade, qui avez affaire, venez avec moi pour m'aider à paſſer le tems.

MESRIN.

Oui, mais...

EGLE' *ſouriant.*

Quoi?

MESRIN.

C'eſt qu'il y a long-tems que je me promene.

EGLE'.

Il faut qu'il ſe repoſe.

MESRIN.

Et j'aurois empêché que la belle femme ne s'ennuie.

EGLE'.

Oui, il empêcheroit.

AZOR.

N'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit être ſeule, ſans cela je la déſennuierois encore mieux que vous. Partons.

EGLE', *à part & de dépit.*

Partons.

SCENE XV.

CARISE, EGLÉ.

CARISE *approche & regarde Eglé qui rêve.*

A Quoi rêvez-vous donc ?

EGLE'.

Je rêve que je ne ſuis pas de bonne humeur.

CARISE.

Avez-vous du chagrin ?

EGLE'.

Ce n'eſt pas du chagrin non plus, c'eſt de l'embarras d'eſprit.

CARISE.

D'où vient-il ?

EGLE'.

Vous nous diſiez tantôt qu'en fait d'amitié on ne ſçait ce qui peut arriver.

CARISE.

Il eſt vrai.

EGLE'.

Eh bien ! je ne ſçais ce qui m'arrive.

CARISE.

Mais qu'avez-vous ?

EGLE'.

Il me ſemble que je ſuis fâchée contre

moi, que je ſuis fâchée contre Azor, je ne ſçai à qui j'en ai.

CARISE.

Pourquoi fâchée contre vous ?

EGLE'.

C'eſt que j'ai deſſein d'aimer toujours Azor, & j'ai peur d'y manquer.

CARISE.

Seroit-il poſſible ?

EGLE'.

Oui, j'en veux à Azor, parce que ſes maniéres en ſont cauſe.

CARISE.

Je ſoupçonne que vous lui cherchez querelle.

EGLE'.

Vous n'avez qu'à me répondre toujours de même, je ſerai bien-tôt fâchée contre vous auſſi.

CARISE.

Vous êtes en effet de bien mauvaiſe humeur; mais que vous a fait Azor ?

EGLE'.

Ce qu'il m'a fait ? nous convenons de nous ſéparer, il part, il revient ſur le champ, il voudroit toujours être là; à la fin ce que vous lui avez prédit, lui arrivera.

CARISE.

Quoi, que vous ceſſerez de l'aimer ?

EGLE'.

Sans doute; ſi le plaiſir de ſe voir s'en va quand on le prend trop ſouvent, eſt-ce ma faute à moi?

CARISE.

Vous nous avez ſoutenu que cela ne ſe pouvoit pas.

EGLE'.

Ne me chicanez donc pas; que ſçavois-je? je l'ai ſoutenu par ignorance.

CARISE.

Eglé, ce ne peut pas être ſon trop d'empreſſement à vous voir qui lui nuit auprès de vous, il n'y a pas aſſez long-tems que vous le connoiſſez?

EGLE'.

Pas mal de tems, nous avons déja eu trois converſations enſemble, & apparemment que la longueur des entretiens eſt contraire.

CARISE.

Vous ne dites pas ſon véritable tort, encore une fois.

EGLE'.

Oh! il en a encore un & même deux, il en a je ne ſçai combien: premiérement, il m'a contrariée, car mes mains ſont à moi je penſe, elles m'appartiennent, & il défend qu'on les baiſe.

CARISE.

Et qui eſt-ce qui a voulu les baiſer?

EGLE'

Un camarade qu'il a découvert tout nouvellement, & qui s'appelle homme.

CARISE.

Et qui eſt aimable.

EGLE'

Oh! charmant, plus doux qu'Azor, & qui propoſoit auſſi de demeurer pour me tenir compagnie, & ce fantaſque d'Azor ne lui a permis ni la main ni la compagnie, l'a querellé, l'a emmené bruſquement ſans conſulter mon deſir: ha! ha! je ne ſuis donc pas ma maîtreſſe? il ne ſe fie donc pas à moi? il a donc peur qu'on ne m'aime?

CARISE.

Non, mais il a craint que ſon camade ne vous plût.

EGLE.

Eh bien, il n'a qu'à me plaire davantage, car à l'égard d'être aimée, je ſuis bien aiſe de l'être, je le déclare, & au lieu d'un camarade en eut-il cent, je voudrois qu'ils m'aimaſſent tous, c'eſt mon plaiſir; il veut que ma beauté ſoit pour lui tout ſeul, & moi je prétends qu'elle ſoit pour tout le monde.

CARISE.

Tenez, votre dégoût pour Azor ne vient pas de tout ce que vous dites-là, mais de ce que vous aimez mieux à présent ſon camarade que lui.

EGLE'.

Croyez-vous ? vous pourriez bien avoir raiſon.

CARISE.

Eh, dites-moi, ne rougiſſez-vous pas un peu de votre inconſtance ?

EGLE'.

Il me paroît que oui, mon accident me fait honte; j'ai encore cette ignorance-là.

CARISE.

Ce n'en eſt pas une, vous aviez tant promis de l'aimer conſtamment.

EGLE'.

Attendez, quand je l'ai promis, il n'y avoit que lui, il falloit donc qu'il reſtât ſeul, le camarade n'étoit pas de mon compte.

CARISE.

Avouez que ces raiſons-là ne ſont point bonnes, vous les aviez tantôt réfutées d'avance.

EGLE'.

Il eſt vrai que je ne les eſtime pas beaucoup; il y en a pourtant une excellente, c'eſt

c'eſt que le camarade vaut mieux qu'Azor.

CARISE.

Vous vous méprenez encore là-deſſus, ce n'eſt pas qu'il vaille mieux, c'eſt qu'il a l'avantage d'être nouveau venu.

EGLE'.

Mais cet avantage-là eſt conſidérable; n'eſt-ce rien que d'être nouveau venu? n'eſt-ce rien que d'être un autre? cela eſt fort joli au moins, ce ſont des perfections qu'Azor n'a pas.

CARISE.

Ajoutez que ce nouveau venu vous aimera.

EGLE'.

Juſtement, il m'aimera je l'eſpére, il a encore cette qualité-là.

CARISE.

Au lieu qu'Azor n'en eſt pas à vous aimer.

EGLE'.

Eh non! car il m'aime déja.

CARISE.

Quels étranges motifs de changement, je gagerois bien que vous n'en êtes pas contente.

EGLE'.

Je ne ſuis contente de rien: d'un côté le changement me fait peine, de l'au-

tre il me fait plaisir : je ne puis pas plus empêcher l'un que l'autre ; ils sont tous deux de conséquence ; auquel des deux suis-je le plus obligé ? faut-il me faire de la peine ? faut-il me faire du plaisir ? je vous défie de le dire.

CARISE.

Consultez votre bon cœur, vous sentirez qu'il condamne votre inconstance.

EGLE'.

Vous n'écoutez donc pas : mon bon cœur le condamne, mon bon cœur l'aprouve, il dit oui, il dit non, il est de deux avis, il n'y a donc qu'à choisir le plus commode.

CARISE.

Sçavez-vous le parti qu'il faut prendre ? c'est de fuir le camarade d'Azor : allons, venez, vous n'aurez pas la peine de combattre.

EGLE' *voyant venir Mesrin.*

Oui, mais nous fuyons bien tard, voilà le combat qui vient, le camarade arrive.

CARISE.

N'importe, efforcez-vous, courage, ne le regardez pas.

SCENE XVI.

MESROU *de loin voulant retenir Mesrin qui se dégage*, EGLÉ, CARISE.

MESROU.

IL s'échappe de moi, il veut être inconstant, empêchez-le d'approcher.

CARISE *à Mesrin.*

N'avancez pas.

MESRIN.

Pourquoi ?

CARISE.

C'est que je vous le défends ; Mesrou & moi nous devons avoir quelque autorité sur vous, nous sommes vos maîtres.

MESRIN *se révoltant.*

Mes maîtres ! qu'est-ce que c'est qu'un maître ?

CARISE.

Eh bien, je ne vous le commande plus, je vous en prie, & la belle Eglé joint sa priére à la mienne.

EGLE'.

Moi, point du tout, je ne joins point de priére.

CARISE *à Eglé à part.*

Retirons-nous, vous n'êtes pas encore sûre qu'il vous aime.

EGLE'.

Oh ! je n'espére pas le contraire, il n'y a qu'à lui demander ce qui en est. Que souhaitez-vous le joli camarade ?

MESRIN.

Vous voir, vous contempler, vous admirer, vous appeller mon ame.

EGLE'.

Vous voyez bien qu'il parle de son ame; est-ce que vous m'aimez ?

MESRIN.

Comme un perdu.

EGLE'.

Ne l'avois-je pas bien dit ?

MESRIN.

M'aimez-vous aussi ?

EGLE'.

Je voudrois bien m'en dispenser si je le pouvois à cause d'Azor qui compte sur moi.

MESROU.

Mesrin imitez Eglé, ne soyez point infidéle.

EGLE'.

Mesrin, l'homme s'appelle Mesrin ?

MESRIN.

Eh, oui.

EGLE'.

L'ami d'Adine ?

MESRIN.

C'eſt moi qui l'étois, & qui n'ai plus beſoin de ſon portrait.

EGLE' *le prend.*

Son portrait & l'ami d'Adine! il a encore ce mérite-là ; ah! ah ! Cariſe, voilà trop de qualités, il n'y a pas moyen de réſiſter, Meſrin, venez que je vous aime.

MESRIN.

Ah, délicieuſe main que je poſſéde!

EGLE'.

L'incomparable ami que je gagne!

MESROU.

Pourquoi quitter Adine ? avez-vous à vous plaindre d'elle ?

MESRIN.

Non, c'eſt ce beau viſage-là qui veut que je la laiſſe.

EGLE'.

C'eſt qu'il a des yeux, voilà tout.

MESRIN.

Oh ! pour infidéle je le ſuis, mais je n'y ſçaurois que faire.

EGLE'.

Oui, je l'y contrains, nous nous contraignons tous deux.

CARISE.

Azor & elle vont être au déſeſpoir.

MESRIN.

Tant pis.

EGLE'.

Quel reméde ?

CARISE.

Si vous voulez, je ſçais le moyen de faire ceſſer leur affliction avec leur tendreſſe.

MESRIN.

Eh bien, faites.

EGLE'.

Eh non, je ſerai bien aiſe qu'Azor me regrette moi ! ma beauté le mérite, il n'y a pas de mal auſſi qu'Adine ſoupire un peu, pour lui apprendre à ſe méconnoître.

SCENE XVII.

MESRIN, EGLÉ, CARISE, AZOR, MESROU.

MESROU.

VOici Azor.

MESRIN.

Le camarade m'embraſſe, il ya être bien étonné.

CARISE.

A ſa contenance, on diroit qu'il devine le tort que vous lui faites.

EGLE'.

Oui, il eſt triſte : ah ! il y a bien de quoi.

(*Azor s'avance honteux, elle continue.*)

Etes-vous bien fâché, Azor ?

AZOR.

Oui, Eglé.

EGLE'.

Beaucoup ?

AZOR.

Aſſûrément.

EGLE'.

Il y paroît ; eh comment ſçavez-vous que j'aime Meſrin ?

AZOR *étonné.*

Comment ?

MESRIN.

Oui, camarade.

AZOR.

Eglé vous aime, elle ne ſe ſoucie plus de moi ?

EGLE'.

Il eſt vrai.

AZOR *gai.*

Eh ! tant mieux, continuez, je ne me ſoucie plus de vous non plus, attendez-moi, je reviens.

EGLE'.

Arrêtez donc, que voulez-vous dire ? vous ne m'aimez plus, qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

AZOR *en s'en allant.*

Tout à l'heure vous ſçaurez le reſte.

SCENE XVIII.

MESROU, EGLÉ, CARISE, MESRIN.

MESRIN.

VOus le rappellez, je penſe : eh d'où vient ? qu'avez-vous affaire à lui ? puiſque vous m'aimez.

EGLE'.

Eh, laiſſez-moi faire, je ne vous en aimerai que mieux, ſi je puis le ravoir, c'eſt ſeulement que je ne veux rien perdre.

CARISE & MESROU *riant.*

Hé ! hé ! hé ! hé !

EGLE'.

Le beau ſujet de rire !

SCENE XIX.

MESROU, CARISE, EGLÉ, MESRIN, ADINE.

ADINE *riant.*

BOn jour la belle Eglé, quand vous voudrez vous voir, adreſſez-vous à moi, j'ai votre portrait, on me l'a cédé.

EGLE', *lui jettant le ſien.*

Tenez, je vous rends le vôtre qui ne vaut pas la peine que je le garde.

ADINE.

Comment, Meſrin, mon portrait! & comment l'a-t-elle?

MESRIN.

C'eſt que je l'ai donné.

EGLE'.

Allons, Azor, venez que je vous parle.

MESRIN.

Que vous lui parliez! Et moi?

ADINE.

Paſſez ici, Meſrin, que faites-vous-là? vous extravaguez je penſe.

SCENE DERNIERE.

MESROU, CARISE, EGLÉ, MESRIN, LE PRINCE, HERMIANNE, ADINE, MESLIS, DINA.

HERMIANNE *entrant avec vivacité.*

NOn, laiſſez-moi, Prince, je n'en veux pas voir davantage; cette Adine & cette Eglé me ſont inſupportables, il faut que le ſort ſoit tombé ſur ce qu'il y aura jamais de plus haïſſable parmi mon ſexe.

EGLÉ.

Qu'eſt-ce que c'eſt que toutes ces figures-là, qui arrivent en grondant? je me ſauve. *Ils veulent tous fuir.*

CARISE.

Demeurez tous, n'ayez point de peur, voici de nouveaux camarades qui viennent, ne les épouvantez point, & voyons ce qu'ils penſent.

MESLIS *s'arrêtant au milieu du Théâtre.*

Ah chére Dina, que de perſonnes!

DINA.

Oui, mais nous n'avons que faire d'elles.

MESLIS.

Sans doute, il n'y en a pas une qui vous reſſemble. Ah! c'eſt vous Cariſe & Meſrou; tout cela eſt-il hommes ou femmes?

CARISE.

Il y a autant de femmes que d'hommes, voilà les unes & voici les autres; voyez Meſlis, ſi parmi les femmes vous n'en verriez pas quelqu'une qui vous plaîroit encore plus que Dina, on vous la donneroit.

EGLE'.

J'aimerois bien ſon amitié.

MESLIS.

Ne l'aimez point, car vous ne l'aurez pas.

CARISE.

Choiſiſſez-en une autre.

MESLIS.

Je vous remercie, elles ne me déplaiſent point; mais je ne me ſoucie pas d'elles, il n'y a qu'une Dina dans le monde.

DINA *jettant ſon bras ſur le ſien.*

Que c'eſt bien dit!

CARISE.

Et vous, Dina, examinez.

DINA *le prenant par-deſſous le bras.*

Tout eſt vu, allons-nous-en.

HERMIANNE.

L'aimable enfant! je me charge de ſa fortune.

LE PRINCE.

Et moi de celle de Meſſis.

DINA.

Nous avons aſſez de nous deux.

LE PRINCE.

On ne nous ſéparera pas : allez Cariſe, qu'on les mette à part, & qu'on place les autres ſuivant mes ordres. (*Et à Hermianne.*) Les deux ſexes n'ont rien à ſe reprocher, Madame, vices & vertus, tout eſt égal entr'eux.

HERMIANNE.

Ah! je vous prie, mettez-y quelque différence, votre ſexe eſt d'une perfidie horrible, il change à propos de rien, ſans chercher même de prétexte.

LE PRINCE.

Je l'avoue, le procédé du vôtre eſt du moins plus hypocrite, & par-là plus décent; il fait plus de façon avec ſa conſcience que le nôtre.

HERMIANNE.

Croyez-moi, nous n'avons pas lieu de plaiſanter. Partons.

FIN.

LE
TRIOMPHE
DE PLUTUS,

COMÉDIE EN PROSE;

Par Monsieur de MARIVAUX,
de l'Académie Françoise;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi le 22. *Avril* 1728.

NOUVELLE ÉDITION.

ACTEURS.

APOLLON, ſous le nom d'Ergaſte.
PLUTUS, ſous le nom de Richard.
ARMIDAS, Oncle d'Aminte.
AMINTE, Maîtreſſe d'Apollon & de Plutus.
ARLEQUIN, Valet d'Ergaſte.
SPINETTE, Suivante d'Aminte.
UN MUSICIEN, & ſa ſuite.

La Scene eſt dans la Maiſon d'Armidas.

LE TRIOMPHE DE PLUTUS, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

PLUTUS *seul.*

J'Apperçois Apollon ; il eſt deſcendu dans ces lieux pour y faire ſa cour à ſa nouvelle Maîtreſſe. Je m'aviſai l'autre jour de lui dire que je voulois en avoir une; Monſieur le blondin me railla fort, il me défia d'en être aimé, me traita comme un imbécille, & je viens ici exprès pour lui ſouffler la ſienne. Il ne ſe doute de

rien : nous allons voir beau jeu. Cet Aigrefin de Dieu qui veut tenir contre Plutus! contre le Dieu des tréſors! Chut.... le voici ; ne faiſons ſemblant de rien.

SCENE II.

PLUTUS, APOLLON.

APOLLON.

QUe vois-je! Je crois que c'eſt Plutus déguiſé en Financier. Venez donc que je vous embraſſe.

PLUTUS.

Bon jour, bon jour, Seigneur Apollon.

APOLLON,

Peut-on vous demander ce que vous venez faire ici ?

PLUTUS.

J'y viens faire l'amour à une fille.

APOLLON.

C'eſt-à-dire, pour parler d'une façon plus convenable, que vous y avez une inclination ?

PLUTUS.

Une fille ou une inclination, n'eſt-ce pas la même choſe ?

APOLLON.

Apparemment que la petite conteſtation que nous avons eue l'autre jour vous a piqué; vous n'en voulez pas avoir le démenti, c'eſt fort bien fait. Eh! dites-moi, votre Maîtreſſe eſt-elle aimable?

PLUTUS.

C'eſt un morceau à croquer; je l'ai vûë l'autre jour en traverſant les airs, & je veux lui en dire deux mots.

APOLLON.

Ecoutez, Seigneur Plutus, ſi elle a l'eſprit délicat, je ne vous conſeille pas de vous ſervir avec elle d'expreſſions ſi maſſives; *un morceau à croquer, lui en dire deux mots*: ce ſtyle de Doüairiere la rebuteroit.

PLUTUS.

Bon! bon! vous voilà toujours avec votre eſprit pindariſé; je parle net & clair, & outre cela mes ducats ont un ſtyle qui vaut bien celui de l'Académie. Entendez-vous?

APOLLON.

Ah! je ne ſongeois pas à vos ducats: ce ſont effectivement de grands Orateurs.

PLUTUS.

Et qui épargnent bien des fleurs de Rhétorique.

APOLLON.

Je connois pourtant des femmes qu'ils

ne perſuaderont pas, & je viens, comme vous, voir ici une jolie perſonne auprès de qui je ſoupçonne que je ne ferois rien, ſi je n'avois que cette reſſource; votre Maîtreſſe ſera peut-être de même.

PLUTUS.

Qu'elle ſoit comme elle voudra, je ne m'en embarraſſe point; avec de l'argent j'ai tout ce qu'il me faut; mais qu'eſt-ce que votre Maîtreſſe à vous? Eſt-elle veuve, fille, & cætera?

APOLLON.

C'eſt une fille.

PLUTUS.

La mienne auſſi.

APOLLON.

La mienne eſt ſous la direction d'un oncle qui cherche à la marier: elle eſt aſſez riche, & il lui veut un bon parti.

PLUTUS.

Oh! oh! c'eſt-là l'hiſtoire de ma petite Brune; elle eſt auſſi chez un oncle qui s'appelle Armidas.

APOLLON.

C'eſt cela même. Nous aimons donc en même lieu, Seigneur Plutus?

PLUTUS.

Ma foi, j'en ſuis fâché pour vous.

APOLLON.

Ah! ah! ah!

PLUTUS.

Vous riez, Monsieur le faiseur de Madrigaux! Déguisé en Muguet, vous vous moquez de moi à cause de votre bel esprit & de vos cheveux blonds.

APOLLON.

Franchement vous n'êtes pas fait pour me disputer un cœur.

PLUTUS.

Parce que je suis fait pour l'emporter d'emblée.

APOLLON.

Nous verrons, nous verrons; j'ai une petite chose à vous dire: c'est que votre Belle... je la connois, je lui ai déjà parlé, & sans vanité elle est dans d'assez bonnes *dispositions* pour nous.

PLUTUS.

Qu'est-ce que cela me fait à moi? J'ai un écrin plein de bijoux qui se moque de toutes ces dispositions-là; laissez-moi faire.

APOLLON.

Je ne vous crains point, mon cher Rival; mais vous sçavez que voici où loge la Belle: j'en vois sortir sa femme de chambre, je vais l'aborder; je ne me suis déguisé que pour cela. Vous pouvez ici rester si vous voulez, & lui parler à votre tour: vous voyez bien que je suis de bonne composition, quand je ne vois point de danger.

PLUTUS.

Bon ; je le veux bien, abordez : j'irai mon train, & vous le vôtre.

SCENE III.

SPINETTE, PLUTUS, APOLLON.

APOLLON.

Bon jour, ma chere Spinette: comment ſe porte ta Maîtreſſe ?

SPINETTE.

Je ſuis charmée de vous voir de retour, Monſieur Ergaſte ; pendant votre abſence je vous ai rendu auprès de ma Maîtreſſe tous les petits ſervices qui dépendoient de moi.

APOLLON.

Je n'en ſerai point ingrat, & je t'en témoignerai ma reconnoiſſance.

SPINETTE.

J'ai crû que vous diſiez que vous alliez me la témoigner.

PLUTUS.

Eh ! donnez-lui quelque Madrigal.

APOLLON.

Tu ne perdras rien pour attendre, Spinette ; je ſuis né généreux.

SPINETTE.

Vous me l'avez toujours dit: mais, Monsieur, est-ce que vous allez voir Mademoiselle Aminte avec Monsieur que voilà?

APOLLON.

C'est un de mes amis qui m'a suivi, & dont je veux donner la connoissance à Armidas, l'oncle d'Aminte.

PLUTUS.

Oui, on m'a dit que c'étoit un si honnête homme... & j'aime tous les honnêtes gens, moi.

SPINETTE.

C'est fort bien fait, Monsieur. (*A Apollon.*) Votre ami a l'air bien épais.

APOLLON.

Cela passe l'air; mais je te quitte, Spinette, mon impatience ne me permet pas de différer davantage d'entrer. Venez, Monsieur.

PLUTUS.

Allez toujours m'annoncer; je serois bien-aise de causer un moment avec ce joli enfant-ci, vous viendrez me reprendre.

APOLLON.

Soit, vous êtes le Maître.

SCENE IV.

SPINETTE, PLUTUS.

SPINETTE.

PEut-on vous demander, Monsieur, ce que vous me voulez ?

PLUTUS.

Je ne te veux que du bien.

SPINETTE.

Tout le monde m'en veut, mais personne ne m'en fait.

PLUTUS.

Oh ! ce n'est pas de même : je ne m'appelle pas Egaste, moi ; j'ai nom Richard, & je suis bien nommé : en voilà la preuve. (*Il lui donne une bourse.*)

SPINETTE.

Ah ! que cette preuve-là est claire ! Elle est d'une force qui m'étourdit.

PLUTUS.

Prends, prends ; si ce n'est pas assez d'une preuve, je ne suis pas en peine d'en donner deux, & même trois.

SPINETTE.

Vous êtes bien le Maître de prouver tant qu'il vous plaira ; & s'il ne s'agit que de douter du fait, je douterai de reste.

PLUTUS.

Voilà pour le doute qui te prend. (*Il lui donne une bague.*)

SPINETTE.

Monsieur, munissez-vous encore pour le doute qui me prendra.

PLUTUS.

Tu n'as qu'à parler; mais c'est à condition que tu seras de mes amies.

SPINETTE, *à part.*

Quel homme est-ce donc que cela? (*Haut.*) Monsieur, vous demandez à être de mes amis, comment l'entendez-vous? Est-ce amourette que vous voulez dire? La proposition ne seroit point de mon goût, & je suis fille d'honneur.

PLUTUS.

Oh! garde ton honneur: ce n'est pas-là ma fantaisie.

SPINETTE.

Ah! .... Votre fantaisie seroit un assez bon goût. Mais qu'exigez vous donc?

PLUTUS.

C'est que j'aime ta maîtresse; je suis un riche, un richissime Négociant, à qui l'or & l'argent ne coutent rien, & je voudrois bien n'aimer pas tout seul.

SPINETTE.

Effectivement, ce seroit dommage, &

vous méritez bien compagnie : mais la chose eſt un peu difficile, voyez-vous! Ma Maîtreſſe a auſſi un honneur à garder.

PLUTUS.

Mais cela n'empêche pas qu'on ne s'aime.

SPINETTE.

Cela eſt vrai, quand c'eſt dans de bonnes vûes ; mais les vôtres n'ont pas l'air d'être bien régulieres. Si vous demandiez à vous en faire aimer pour l'épouſer, riche comme vous êtes, & de la meilleure pâte d'homme qu'il y ait, à ce qu'il me paroît, je ne doute pas que vous ne vinſſiez à bout de votre projet, avec mes ſoins ; à condition que les preuves iront leur chemin, quand j'en aurai beſoin.

PLUTUS.

Tant que tu voudras.

SPINETTE, *à part.*

Oh ! quel homme! (*Haut*) Oh! çà ; eſt-ce que vous voudriez épouſer ma Maîtreſſe?

PLUTUS.

Oui dà, je ferai tout ce qu'on voudra, moi.

SPINETTE.

Fort bien, je vous ſers de bon cœur à ce prix-là : mais Monſieur Ergaſte, votre ami, avec qui vous êtes venu, eſt amoureux d'Aminte, & je crois même qu'il ne lui déplaît pas ; il parle de mariage auſſi ; il

eſt d'une figure aſſez aimable ; beaucoup d'eſprit : il faudra lutter contre tout cela.

PLUTUS.

Et moi je ſuis riche : cela vaut mieux que tout ce qu'il a ; car je t'avertis qu'il n'a pour tout vaillant que ſa figure.

SPINETTE.

Je le crois comme vous ; car il ne m'a jamais rien prouvé que le talent qu'il a de Promettre. Armidas a pourtant de l'amitié pour lui ; mais Armidas eſt intéreſſé, & vos richeſſes pourront l'éblouir. Ergaſte, au reſte, ſe dit un Gentilhomme à ſon aiſe & ſous ce titre, il fait ſon chemin tant qu'il peut dans le cœur de ma Maîtreſſe, qui eſt un peu précieuſe, & qui l'écoute à cauſe de ſon eſprit.

PLUTUS.

Aime-t-elle la dépenſe, ta Maîtreſſe ?

SPINETTE.

Beaucoup.

PLUTUS.

Nous la tenons, Spinette : ne t'embarraſſe pas ; vante-moi ſeulement auprès d'elle, je lui donnerai tout ce qu'elle voudra, elle n'aura qu'à ſouhaiter ; d'ailleurs je ne me trouve pas ſi mal fait, moi : on peut paſſer avec mon air ; & pour mon viſage, il y en a de pires. J'ai l'humeur franche

& sans façon. Dis-lui tout cela ; dis-lui encore que mon or & mon argent sont toujours beaux : cela ne prend point de rides, un louis d'or de quatre-vingts ans est tout aussi beau qu'un louis d'or d'un jour, & cela est considérable d'être toujours jeune du côté du coffre fort.

SPINETTE.

Malpeste, la belle riante jeunesse ! Allez, allez, je ferai votre cour. Tenez, moi, d'abord, en vous voyant, je vous trouvois la physionomie assez commune, & l'esprit à l'avenant ; mais depuis que je vous connois, vous êtes tout un autre homme, vous me paroissez presqu'aimable, & dès demain je vous trouverai charmant : du moins il ne tiendra qu'à vous.

PLUTUS.

Oh ! j'aurai des charmes, je t'en assûre; je te ferai ta fortune, mais une fortune qui sera bien nourrie; tu verras, tu verras.

SPINETTE.

Mais si cela continue, vous allez devenir un Narcisse.

PLUTUS.

Quelqu'un vient à nous, qui est-ce ?

SPINETTE.

Ah ! c'est Arlequin, valet de Monsieur Ergaste.

SCENE V.

ARLEQUIN, SPINETTE, PLUTUS.

ARLEQUIN.

BOn jour, Spinette; comment te portes-tu? Je ſuis bien aiſe de te revoir.. Mon Maître eſt-il arrivé?

SPINETTE.

Oui, il eſt au logis.

PLUTUS.

Bon jour, mon garçon.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous le rende. Voilà un galant homme qui me ſalue ſans me connoître.

SPINETTE.

Oh! le plus galant homme qu'on puiſſe trouver, je t'en aſſûre.

PLUTUS.

Eh! bien! mon fils, tu ſers donc Ergaſte?

ARLEQUIN.

Hélas! oui, Monſieur; je le ſers par amitié, faut dire: car ce n'eſt pas pour ma fortune.

PLUTUS,

Eſt-ce que tu n'es pas graſſement chez lui?

ARLEQUIN.

Non, je ſuis auſſi maigre qu'il l'étoit, quand il m'a pris.

PLUTUS.

Et tes gages ſont-ils bons?

ARLEQUIN.

Bons ou mauvais, je ne les ai pas encore vûs. Cependant tous les jours je demande à en voir un petit échantillon: mais à vous parler franchement, je crois que mon Maître n'a ni l'échantillon, ni la piéce.

SPINETTE.

Je ſuis de ſon avis.

PLUTUS.

As-tu beſoin d'argent?

ARLEQUIN.

Oh! beſoin! depuis que je ſuis au monde, je n'ai que ce beſoin-là.

PLUTUS.

Tu me touches, tu as la phyſionomie d'un bon enfant. Tiens, voilà de quoi boire à ma ſanté.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, cela me confond; ſuis-je bien réveillé? Dix louis d'or pour boire à votre ſanté! Spinette, fait-il jour? N'eſt-ce pas un rêve?

SPINETTE.

Non, Monſieur m'a déjà fait rêver de même.

ARLEQUIN.

Voilà un rêve qui me menera réellement au cabaret.

PLUTUS.

Je veux que tu ſois de mes amis auſſi.

ARLEQUIN.

Pardi, quand vous ne le voudriez pas, je ne ſçaurois m'en empêcher.

PLUTUS.

J'aime la Maîtreſſe d'Ergaſte.

ARLEQUIN.

Mademoiſelle Aminte ?

PLUTUS.

Oui ; Spinette m'a promis de me ſervir auprès d'elle, & je ſerai bien aiſe que tu en ſois de moitié.

ARLEQUIN.

Ne vous embarraſſez pas.

PLUTUS.

Si Ergaſte ne te paye pas tes gages, je te les payerai, moi.

ARLEQUIN.

Vous pouvez en toute ſûreté m'en avancer le premier quartier ; auſſi bien y a-t-il long-temps qu'il me l'a promis.

SPINETTE.

Tu n'es pas honteux, à ce que je vois.

ARLEQUIN.

Ce ſeroit bien dommage, Monſieur eſt ſi bon !

PLUTUS.

Tiens, je ne compte pas avec toi, je te paye à mon taux.

ARLEQUIN.

Et moi, je ne regarde pas après vous, je suis sûr d'avoir mon compte. Que voilà un honnête Gentilhomme! Oh! Monsieur, vos manieres sont inimitables.

SPINETTE.

Doucement, voici l'oncle de Mademoiselle Aminte qui va nous aborder. Monsieur, faites-lui votre compliment.

SCENE VI.

ARMIDAS, PLUTUS, SPINETTE, ARLEQUIN.

ARMIDAS.

AH! te voilà, Arlequin, est-ce que ton Maître est arrivé?

ARLEQUIN.

On dit que oui, Monsieur; car je ne fais que d'arriver moi-même: je m'étois arrêté dans un Village pour m'y rafraîchir, & comme il fait extrêmement chaud, vous me permettrez d'en aller faire autant dans l'Office.

ARMIDAS.

Tu es le maître.

PLUTUS.

Monsieur, Spinette m'a dit que vous vous appellez Monsieur Armidas.

ARMIDAS.

Oui, Monsieur ; que vous plaît-il de moi ?

PLUTUS.

C'est que si mon amitié pouvoit vous accommoder, la vôtre me conviendroit on ne peut pas mieux.

ARMIDAS.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur ; le compliment est singulier.

PLUTUS.

J'y vais rondement, comme vous voyez : mais franchise vaut mieux que politesse, n'est-ce pas ?

ARMIDAS.

Monsieur, mon amitié est dûë à tous les honnêtes gens, & quand j'aurai l'honneur de vous connoître ....

SPINETTE.

Tenez ; dans les complimens on s'embrouille, & il y a mille honnêtes gens qui n'en sçavent point faire. Monsieur me paroît de ce nombre. Voyez de quoi il s'agit ; Monsieur est ami du Seigneur Ergaste, ils viennent d'arriver ensemble. Monsieur

Ergaſte eſt au logis, je vous laiſſe. (*Elle s'en va.* (

PLUTUS.

Et je m'amuſois, en attendant, à demander de vos nouvelles à cet enfant.

ARMIDAS.

Monſieur, vous ne pouviez manquer d'être bien venu ſous les auſpices de Monſieur Ergaſte, que j'eſtime beaucoup. Je ſuis fâché de n'être pas venu plûtôt; mais j'ai été occupé d'une affaire que je voulois finir.

PLUTUS.

Ah! pour une affaire; voulez-vous bien me la dire? C'eſt que j'ai des expédiens pour les affaires, moi.

ARMIDAS.

Eh! bien! Monſieur, c'eſt une terre que j'ai, aſſez éloignée d'ici, qui n'eſt pas à ma bienſéance, & que je voudrois vendre. J'ai deſſein de marier ma Niéce près de moi, & je lui donnerai en mariage le provenu de la vente. Elle eſt de vingt mille écus; mais la perſonne qui la marchande ne veut m'en donner que quinze, & nous ne ſçaurions nous accommoder.

PLUTUS.

Touchez-là, Monſieur Armidas.

ARMIDAS.

Comment!

PLUTUS.

Touchez-là.

ARMIDAS.

Que voulez-vous dire?

PLUTUS.

La terre eſt à moi, & l'argent à vous, je vais vous la payer.

ARMIDAS.

Mais, Monſieur, j'ai peine à vous la vendre de cette maniere : vous ne l'avez pas vûë, & vous n'aimeriez peut-être pas le Pays où elle eſt.

PLUTUS.

Point du tout : j'aime tous les Pays, moi : n'eſt-ce pas des arbres & des campagnes par-tout?

ARMIDAS.

Je vous en donnerai le plan ſi vous voulez.

PLUTUS.

Je ne m'y connois pas; il ſuffit, c'eſt une terre : je ne l'ai point vûë, mais je vous vois; vous avez la phyſionomie d'un honnête homme, & votre terre vous reſſemble.

ARMIDAS.

Puiſque vous le voulez, Monſieur, j'y conſens.

PLUTUS.

Tenez; y connoiſſez-vous ce billet-là, & la ſignature?

ARMIDAS.

Oh ! Monsieur, cela est excellent ; je vous suis entierement obligé.

PLUTUS.

Ah ! çà, si le marché ne vous plaît pas demain, je vous la revendrai, moi ; & je vous ferai crédit, afin que cela ne vous incommode point.

ARMIDAS.

Vous me comblez d'honnêtetés, Monsieur ; je ne sçais comment les reconnoître.

PLUTUS.

Oh ! que si ; vous les reconnoîtriez, si vous vouliez.

ARMIDAS.

Dites-m'en les moyens.

PLUTUS.

Votre Niéce est bien jolie, Monsieur Armidas.

ARMIDAS.

Eh ! bien, Monsieur.

PLUTUS.

Eh ! bien, troquons ; reprenez la terre gratis, & je prends la Niéce sur le même pied.

ARMIDAS.

Vous l'avez donc vûe, ma Niéce, Monsieur ?

PLUTUS.

Oui : il y a quelques mois que passant par ici, j'apperçus une moitié de visage.

qui me fit grand plaiſir. Je m'en ſuis toujours reſſouvenu. J'ai demandé qui c'étoit. On me dit que c'étoit Mademoiſelle Aminte, Niéce d'un homme de bien, nommé Monſieur Armidas. Parbleu, dis-je en moi-même, ce viſage-là tout entier doit être bien aimable. Je fis deſſein de l'avoir à moi. Ergaſte, mon ami, me dit quelques jours après qu'il venoit ici: je l'ai ſuivi pour le ſupplanter; car il aime auſſi votre Niéce, & je ne m'en ſoucie guéres ſi nous ſommes d'accord; c'eſt mon ami: mais je n'y ſçaurois que faire; l'amour ſe moque de l'amitié, & moi auſſi; je ſuis trop franc, pour être ſcrupuleux.

ARMIDAS.

Il eſt vrai, Monſieur, qu'Ergaſte me paroît rechercher ma Niéce.

PLUTUS.

Bon! bon! la voilà bien lottie, la pauvre fille!

ARMIDAS.

Il ſe dit Gentilhomme aſſez commode, & il parle de s'établir ici. Il eſt d'ailleurs homme de mérite.

PLUTUS.

Homme de mérite, lui! Il n'a pas le ſol.

ARMIDAS.

Si cela eſt, c'eſt un grand défaut, & je

fuis bien aise que vous m'avertissiez. Mais, Monsieur, peut-on vous demander de quelle profession vous êtes ?

PLUTUS.

Moi, j'ai des millions de pere en fils : voilà mon principal métier ; & par amusement je fais un gros commerce, qui me rapporte des sommes considérables, & tout cela pour me divertir, comme je vous dis. Ce gain-là sera pour les menus plaisirs de ma femme. Au reste, je prouverai sur table, au moins. Voilà ce qu'on appelle avoir du mérite, de l'esprit & de la taille, qui ne me manquent pourtant pas, ni l'un, ni l'autre. Est-ce que si vous êtiez fille à marier, ma figure romproit le marché ? On voit bien que je fais bonne chere ; mon embonpoint fait l'éloge de ma table. Vraiment, si j'épouse Mademoiselle Aminte, je prétends bien que dans six mois vous soyez plus en chair que vous n'êtes. Voilà un menton qui triplera, sur ma parole, & puis du ventre !...

ARMIDAS,

Votre humeur me convient à merveille.

PLUTUS.

Elle est aussi commode que ma fortune.

ARMIDAS.

Et je parlerai à ma Niéce, je vous assûre : je

je ſuis ſûr qu'elle ſe conformera à mes volontés

PLUTUS.

Pardi ! un homme comme moi, c'eſt un tréſor.

ARMIDAS.

La voilà qui vient : ſi vous le voulez bien, après le premier compliment, vous nous laiſſerez un moment enſemble, & vous irez vous rafraîchir chez moi en attendant.

SCENE VII.

ARMIDAS, PLUTUS, AMINTE, SPINETTE.

ARMIDAS.

MA Niéce, où eſt donc le Seigneur Ergaſte ?

AMINTE.

Il s'eſt enfermé dans une chambre pour compoſer un divertiſſement qu'il veut me donner en muſique.

PLUTUS.

Oh ! pour de la muſique, Mademoiſelle, il vous en apprendra tant, que vous pourrez la montrer vous-même.

AMINTE.

Ce n'eſt pas l'uſage que j'en veux faire. Mais, Monſieur n'eſt-il pas la perſonne

qu'Ergaſte a amenée avec lui? Il reſſemble au portrait qu'il m'en a fait.

ARMIDAS.

Oui, ma Niéce, Monſieur eſt un galant homme, qui depuis le peu de tems que je le connois, m'a déjà donné pour lui une eſtime toute particuliere.

PLUTUS.

Oh! point du tout, je ne ſuis qu'un bon homme; mais j'ai de bons yeux; je me connois en beauté, & je déclare tout net que Mademoiſelle en eſt une. Voilà mes galanteries, à moi: je ne ſçais point chercher mes phraſes, Mademoiſelle: vous êtes belle comme un aſtre, & le tout ſans compliment.

AMINTE.

La comparaiſon eſt forte, quoiqu'ordinaire.

PLUTUS.

Ma foi, je vous la donne comme elle m'eſt venuë.

ARMIDAS.

Paſſons, paſſons. Ma Niéce, je vous prie de regarder Monſieur comme mon ami, & comme le meilleur que j'aye encore trouvé.

AMINTE.

Je vous obéïrai, mon cher oncle.

SPINETTE.

Allez, allez, quand Mademoiſelle connoîtra bien Monſieur, on n'aura que faire de le lui recommander.

PLUTUS.

Oh! cela eſt vrai : on m'aime toujours, quand on me connoît bien. Elle n'a pas goûté ma comparaiſon; une autre fois je l'attraperai mieux. Il ne tient qu'à moi, par exemple, de vous comparer à Venus; aimez-vous mieux celle-la ? Vous n'avez qu'à choiſir. Je ne ſerois pas pourtant bien aiſe que vous lui reſſemblaſſiez tout-à-fait ; la bonne Dame a un mari dont je ne voudrois pas être la copie.

ARMIDAS.

Monſieur, ma Niéce....

PLUTUS.

Ce que j'en dis n'eſt que pour plaiſanter. Mais à propos, Ergaſte fait des vers à votre louange, & moi il faut bien auſſi que je vous imagine quelque choſe : je vous quitte pour y rêver. Notre oncle, je me recommande à vous : allez droit en beſogne.

SCENE VIII.

ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE.

AMINTE.

VOudriez-vous bien, Monſieur, me dire pourquoi cet homme-là vous plaît tant; ce qui a pû vous le rendre ſi eſtimable en un quart-d'heure? Pour moi, je le trouve ſi ridicule, qu'il m'en paroît original.

SPINETTE.

Pour original, vous avez raiſon; je ne crois pas même qu'il ait de copie.

ARMIDAS.

Ma Niéce, cet homme que vous trouvez ſi ridicule, encore une fois, je ne puis l'eſtimer aſſez.

SPINETTE.

Faut-il vous dire tout? Il vous a déjà vûë en paſſant par ici, il vous aime; il n'eſt revenu que pour vous revoir. Sçavez-vous bien par où il a débuté avec moi afin de m'intéreſſer à ſon amour? Tenez, que dites-vous de cette bague-là?

AMINTE.

Comment! elle eſt fort jolie. D'où cela te vient-il?

ARMIDAS.

Gageons qu'il te l'a donnée?

SPINETTE.

De la meilleure grace du monde.

AMINTE.

Sur ce pied-là je l'avoue, on ne ſçauroit lui diſputer le titre d'homme généreux & magnifique.

ARMIDAS.

Sçais-tu bien ma Niéce, que Monſieur Richard fait un commerce étonnant qui lui procure des biens immenſes? Devine à quoi il deſtine ce gain?

AMINTE.

Quoi! à bâtir?

ARMIDAS.

A tes menus plaiſirs.

AMINTE.

Il faut tomber d'accord que vous me contez-là des eſpéces de fables.

ARMIDAS.

Tu ne ſçais pas? j'ai vendu cette terre dont je deſtinois l'argent pour te marier.

AMINTE.

Eſt-ce que vous ne le voulez plus, mon cher oncle?

ARMIDAS.

Bon! il eſt bien queſtion de cela. C'eſt Monſieur Richard qui a acheté la terre ſans l'avoir vûë, ſur ma parole, au prix que je demandois, ſans héſiter. Tenez, m'a-t-il

dit, vous voilà payé. En effet, voici des billets que j'en ai reçûs.

AMINTE.

Ah! quel dommage qu'un homme d'une ſi brillante fortune ſoit ſi ruſtique!

ARMIDAS.

Lui, ruſtique!

SPINETTE.

Monſieur Richard ruſtique!

AMINTE.

Ah! vous conviendrez qu'il n'a pas d'eſprit, & qn'il eſt d'une figure épaiſſe.

SPINETTE.

C'eſt une épaiſſeur qui ne vient que d'embonpoint.

ARMIDAS.

Allons, allons, Ergaſte diſparoît au prix de cela; ſans compter qu'il a le caractere un peu gaſcon.

AMINTE.

Mais, mon oncle, le Rival que vous lui ſubſtituez eſt bien groſſier: cela m'arrête, car je me pique de quelque delicateſſe.

SPINETTE.

Et mort de ma vie, groſſier! Et moi je vous dis qu'il a autant d'eſprit qu'un autre, mais qu'il ne veut s'en ſervir qu'à ſa commodité.

SCENE IX.

ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE, ARLEQUIN.

ARMIDAS.

QUe nous veux-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Je venois, ne vous en déplaiſe, Monſieur, m'acquitter d'une petite commiſſion auprès de Mademoiſelle Aminte.

AMINTE.

Eh! bien, de quoi s'agit-il?

ARLEQUIN.

Oh! mais je n'oſerois parler à cauſe de Monſieur; cependant comme je ſuis hardi de mon naturel, ſi vous me laiſſez faire, j'aurai bientôt dit.

ARMIDAS.

Parle; voilà qui eſt bien myſtérieux.

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai des louis d'or dans ma poche à qui j'ai promis de vous recommander Monſieur Richard, ma belle Demoiſelle.

SPINETTE.

Oh! vraiment à propos, ſes libéralités ſe ſont auſſi étenduës ſur Arlequin.

ARLEQUIN,

Il m'a fait l'honneur de me demander ma protection auprès de vous, & ma foi, il l'a bien payée ce qu'elle vaut.

ARMIDAS.

Cela eſt étonnant.

ARLEQUIN.

C'eſt lui qui m'a payé les gages que Monſieur Ergaſte me doit, cela eſt bien honnête.

SPINETTE.

J'étois témoin de tout ce qu'il vous dit-là.

ARLEQUIN.

Je l'épouſe auſſi, moi, cela eſt réſolu.

ARMIDAS.

Qu'appelles-tu, tu l'épouſes?

ARLEQUIN.

Oui, je me donne à lui; il m'a déjà fait les préſens de nôce.

ARMIDAS.

Ma Niéce, il ne faut point que ce homme-là vous échappe.

ARLEQUIN.

Il vous aime comme un perdu; il eſt drôle, bouffon, gaillard: il dit toujours tiens, prends, & ne dit jamais rends; il a une face de jubilation; tenez, le voilà lui-même, voyez-le plutôt. Mais il m'a donné une commiſſion, j'y vais.

SCENE X.

PLUTUS, ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE.

PLUTUS.

EH bien, ſommes-nous en joye, ma Reine? Mais comment faites-vous donc? Vous êtes encore plus belle que vous n'étiez tout-à-l'heure. Ergaſte vous fait là-haut des vers, chacun a ſa Poëſie, & voilà la mienne.

SPINETTE.

Une rime à ces vers-là ſeroit bien riche.

PLUTUS.

Oh! nous-rimerons, nous rimerons, j'ai la rime dans ma poche.

AMINTE.

Ah! Monſieur, des vers, une chanſon ſe reçoivent; mais pour un braſſelet de cette magnificence, ce n'eſt pas de même.

PLUTUS.

Les vers ſe liſent, & cela ſe met au bras; voilà toute la différence: préſentez le bras, ma Déeſſe.

AMINTE.

Monſieur, en vérité ce ſeroit trop.....

ARMIDAS.

Maniéce, je vous permets de l'accepter.

PLUTUS.

Voilà le premier oncle du monde ; tenez, j'ai donné mon cœur, & quand cela eſt parti, le reſte ne coûte plus rien à déménager ; car je vous aime, il n'y a que moi qui puiſſe aimer comme cela ; & cela ira toujours en augmentant. Quel plaiſir ! Goûtez-en un peu, mon adorable ; je ſuis le meilleur garçon du monde ; j'apprendrai à faire des Sornettes, des Vaudevilles, des Couplets ; j'ai un bon eſprit, mais je n'aime pas à le gêner, il n'y a que mon cœur que je laiſſe aller. Il va à vous, prenez-le, ma charmante, & en attendant placez ce petit Braſſelet.

SPINETTE.

Peut-on s'expliquer de meilleure grace?

AMINTE.

En vérité je vous trouve bien preſſant.

PLUTUS.

Là, dites-moi, comment vous me trouvez?

AMINTE.

Mais, je vous trouve bien.

PLUTUS.

Tant mieux, je m'en doutois un peu; m'aimeriez-vous auſſi ? Mon humeur vous revient-elle ? On fait de moi ce que l'on veut. Vous ſerez ſi heureuſe, vous aurez tant de bon-tems, que vous n'en ſçaurez

que faire. Allons, eſt-ce marché fait ? Je ſuis preſſé, car vos yeux vont ſi vîte en beſogne. Finiſſons-nous, mon oncle ? Mettons-nous à genoux devant elle ? Spinette, à notre ſecours ?

ARMIDAS.

Rends-toi, ma Niéce ; peux-tu trouver mieux ?

SPINETTE.

Ma Maîtreſſe, ma chere Maîtreſſe, ayez pitié de l'amour de cet honnête homme.

PLUTUS.

Je vous en conjure avec cent mille écus que je porte ſur moi pour échantillon de ma caſſette. Tenez, prenez-les, vous les examinerez vous-même.

SPINETTE.

Peut-on faire fumer un plus bel encens ?

AMINTE.

Mais vous m'accablez. (*A part*) Je veux mourir ſi je ſuis la Maîtreſſe de dire non. Il y a dans ſes maniéres je neſçais quoi d'engageant qui vous entraîne. (*Haut*) Il eſt pluſieurs ſortes de mérites, & vous avez le vôtre, Monſieur : mais que deviendroit Ergaſte ?

PLUTUS.

Eh ! bien, il partira, & je lui payerai ſon voyage.

ARMIDAS.

Le voilà qui arrive avec ſa chanſon.

SPINETTE.

Ce ſont-là ſes millions, à lui.

ARMIDAS.

Que Diable, avec ſa muſique ! on a bien affaire de cela.

SCENE XI.

PLUTUS, ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE, APOLLON.

APOLLON.

LA, là, là. Je prélude, Madame, & voici des Acteurs pour exécuter la Piéce. Monſieur Armidas, vous ſerez bien aiſe d'entendre cela : je le crois joli, pas tout-à fait ſi amuſant que la converſation de Monſieur Richard : mais n'importe.

SPINETTE.

La converſation de Monſieur Richard eſt magnifique.

ARMIDAS.

Et ſoutenue d'un bout à l'autre.

PLUTUS.

Grand-merci, notre oncle, je la ſoutiendrai toujours de même ; qu'en dites-vous, ma Reine ? Etes-vous de leur avis ?

AMINTE.

Assurément.

ERGASTE.

Il vous ennuyoit, je gage, & je suis venu bien à propos.

AMINTE.

Voyons donc votre musique.

ERGASTE.

Allons, Messieurs, commencez.

SCENE XII.

PLUTUS, ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE, APOLLON, Chanteurs, & Danseurs.

On danse.

AIR.

Dieu des Amans, ne crains plus désormais
Qu'on puisse échapper à tes armes;
Je vois dans ce séjour un objet plein de charmes,
Où tu pourras trouver d'inimitables traits.
Que de triomphes, & d'hommages
Tu vas devoir à ses beaux yeux!
On ne verra plus en ces lieux
D'indifférens ni de volages.

On danse.

ERGASTE.

Il ſemble que cela n'ait point été de votre goût, Monſieur Armidas.

ARMIDAS.

Oh ! ne prenez point garde à moi, toute la muſique m'ennuye.

SPINETTE.

Elle commençoit à m'endormir

ERGASTE.

Et vous, Madame, vous a-t-elle déplû ?

AMINTE.

Il y a quelque choſe de galant, mais l'exécution m'en a paru un peu froide.

PLUTUS.

C'eſt que les muſiciens ont la voix enrouée; il faut un peu graiſſer ces goſiers-là.

ERGASTE.

Doucement, il n'eſt pas beſoin que vous payiez mes Muſiciens.

UN MUSICIEN.

Comment, Monſieur, c'eſt un préſent que Monſieur nous fait; que vous importe? vous ne nous en payerez pas moins, & il ne tient qu'à vous de le faire tout-à-l'heure.

PLUTUS.

C'eſt bien dit, contente-les, ſi tu peux. J'ai auſſi une fête à vous donner, moi, & une muſique qui ſe meſure à l'aune; j'attends ceux qui doivent y danſer.

SCENE XIII.

PLUTUS, ARMIDAS, SPINETTE, AMINTE, APOLLON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Monsieur....

ERGASTE.

Que veux-tu? Y a-t-il quelque chose de nouveau?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, mais cela ne vous regarde point; je viens dire à Monsieur Richard que les Musiciens qu'il a mandés seront ici dans un moment.

ERGASTE.

Je voudrois bien sçavoir de quoi tu te mêles; sont-ce-là tes affaires?

PLUTUS.

Monsieur Armidas, vous allez entendre une drôle de musique.

ARMIDAS.

Je la crois curieuse.

PLUTUS.

Des sons moëlleux, magnifiques, une harmonie qui fait danser tout le monde; il n'y a personne qui n'ait de l'oreille pour cette musique-là

ARMIDAS.

J'ai grande envie de l'entendre.

SPINETTE.

Je m'en meurs d'impatience.

LE MUSICIEN.

Cela n'empêchera pas, Monsieur, si vous voulez, que nous ne vous donnions tantôt un petit divertissement, à votre honneur & gloire.

PLUTUS.

Oui-dà, cela ne gâtera rien, & vous vous joindrez à mes Danseurs que je vois entrer.

ARMIDAS, *après l'Entrée des quatre Porte-Balles.*

Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai point encore entendu de symphonie de ce goût-là.

PLUTUS.

Ce qu'il y a de commode, c'est que cela se chante à livre ouvert.

ARLEQUIN.

Voilà ma chanson, à moi, & je déloge.

PLUTUS.

Allez porter toutes ces musiques-là chez Monsieur Armidas. Eh! bien, Mademoiselle, qu'en dites-vous?

ERGASTE.

Ces airs-là sont-ils aussi de votre goût, Mademoiselle?

ARMIDAS.

Elle seroit bien difficile.

ERGASTE.

Vous ne dites rien. Ah ! je ne vois que trop ce que ce silence m'annonce. Qui vous auroit crû de ce caractére, ingrate que vous êtes!

PLUTUS.

Ah! ah! tu te fâches.

AMINTE.

Mais, en effet, je vous trouve admirable, d'en venir avec moi aux invectives; qu'appellez-vous ingrate?

ERGASTE.

Perfide, est-ce-là le fruit de tant de soins? Méritez-vous tant d'amour ?

PLUTUS.

Oh! que voilà qui est cromatique : faisons une petite fugue, ma Reine; allons nous-en.

ARMIDAS.

Allons, ma niéce : c'est trop s'amuser; suis-moi.

PLUTUS.

Et allons, séparez-vous bons amis, & ne vous renvoyez jamais, il n'y a rien de si beau que les bienséances : crois-moi, Ergaste, ne te fâche que dans un Sonnet, ou bien, pour te consoler, va composer un Opéra, cela te vaudra toujours quelque chose.

SCENE XIV.

ERGASTE, ARMIDAS.

ERGASTE.

ARrêtez. Etes-vous de moitié dans l'affront que l'on me fait? Approuvez-vous le procédé de Mademoiſelle votre Niéce?

ARMIDAS.

Mais.... C'eſt une fille aſſez raiſonnable, comme vous ſçavez.

ERGASTE.

Vous m'avez pourtant fait eſpérer...

ARMIDAS.

Eſpérer! Et quand cela? Je ne me ſouviens de rien.

ERGASTE.

Qu'entends-je! Eſt-ce-là tout ce que vous avez à me dire?

ARMIDAS.

Tenez, vous êtes aujourd'hui de mauvaiſe humeur; nous aurons le temps de nous revoir. Vous ne partez pas ce ſoir, à demain.

SCENE XV.

ERGASTE, SPINETTE, ARMIDAS.

SPINETTE, *à Armidas.*

Monsieur, on vous attend.

ARMIDAS.

J'y vais. (*A Ergaste.*) Votre valet très-humble. (*Il s'en va.*)

ERGASTE.

Spinette, de grace un petit mot.

SPINETTE.

Je n'ai gueres le temps, au moins.

ERGASTE.

Quoi! Spinette, où en sommes-nous donc? M'abandonnes-tu aussi? Tu avois tant de bonté pour moi.

SPINETTE.

Bon! vous êtes bien riche; mais je crois qu'on m'appelle, je suis votre servante.

ERGASTE.

Oh! parbleu, tu me diras la raison de tout ce que je vois.

SPINETTE.

Et que voyez-vous donc de si rare?

ERGASTE.

Que ta Maîtreſſe me fuit ; que tout le monde m'abandonne.

SPINETTE.

Je ne ſçais pas le remede à cela.

ERGASTE.

Monſieur Richard eſt donc Maître du champ de bataille ?

SPINETTE.

Je ne vous entends point : où donc eſt ce champ de bataille ?

ERGASTE.

Tu ne m'entends point. Ignores-tu de quel œil nous nous regardons, ta Maîtreſſe & moi ?

SPINETTE.

Hé ! vous me faites perdre ici mon temps ; le dîner eſt prêt : eſt-ce que vous n'en êtes point ? J'en ſuis bien fâchée. Adieu, Monſieur ; un peu de part dans vos bonnes graces.

ARLEQUIN.

Spinette, on va ſervir.

SCENE XVI.

ERGASTE, ARLEQUIN.

ERGASTE.

AH ! mon pauvre Arlequin, approche ; je ſuis au déſeſpoir.

ARLEQUIN.

Et moi j'ai une faim canine.

ERGASTE.

Que dis-tu de ce qui ſe paſſe aujourd'hui à mon égard ?

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien vû paſſer de nouveau ; je ne ſçais ce que vous voulez dire.

ERGASTE.

Veux-tu faire auſſi l'imbécille avec moi ?

ARLEQUIN.

A qui en avez-vous donc ? Mon Maître m'attend, dépêchez.

ERGASTE.

Ton Maître ! Eh ! qui l'eſt donc, ſi ce n'eſt moi ?

ARLEQUIN.

Je vous ai ſervi, moi !

ERGASTE.

Comment ! miſerable, avec qui es-tu venu ici ?

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, nous nous tenions compagnie dans le chemin.

ERGASTE.

Quoi! il n'y a pas juſqu'à mon valet qui me méconnoiſſe!

ARLEQUIN.

Attendez, attendez, j'ai quelque ſouvenir éloigné d'avoir autrefois ſervi un certain Monſieur....Aidez-moi, aidez-moi, Monſieur Orga, Orga, Er, Er, Ergaſte, ou Ergaſte.

ERGASTE.

Coquin!

ARLEQUIN.

Non, ce n'étoit pas un coquin; c'étoit un fort honnête homme qui ne payoit pas ſes gens. Oh! nous avons changé tout cela, & je l'ai troqué contre un certain Monſieur Richard qui habille & paye encore mieux. Oh! cela vaut mieux que Monſieur Ergaſte. Adieu, Monſieur. Si vous le voyez, dites-lui que je me recommande à lui. Le pauvre homme!

ERGASTE.

L'inſolent!

SCENE XVII.

ERGASTE, UN MUSICIEN, SPINETTE.

LE MUSICIEN.

LE Seigneur Richard n'eſt-il pas dans la maiſon, Monſieur ?

ERGASTE.

Ah ! Monſieur, je ſuis bien aiſe de vous trouver. Je vous avois ordonné une Fête pour ce ſoir, mais il ne s'agit plus de cela; ainſi, je vous dégage.

LE MUSICIEN.

Oh ! Monſieur, nous ne ſongeons pas ſeulement à vous; nous avons autre choſe en tête. C'eſt Monſieur Richard qui nous employe, & que nous cherchons.

ERGASTE.

Il ne manquoit plus que ce trait pour achever ma défaite, & me voilà pleinement convaincu que l'or eſt l'unique Divinité à qui les hommes ſacrifient.

(*On frappe.*)

SPINETTE.

Qui eſt là ?

LE MUSICIEN.

C'eſt pour le divertiſſement que Monſieur Richard nous a demandé.

SPINETTE.

Je m'en vais faire deſcendre la compagnie.

ERGASTE.

Puiſque les voilà tous qui ſe rendent ici, arrêtons un moment pour leur faire voir la honte de leur choix.

SCENE XVIII & dern.

APOLLON, PLUTUS, ARMIDAS, AMINTE, ARLEQUIN, SPINETTE, UN MUSICIEN.

APOLLON.

PLutus, vous l'emportez ſur Apollon; mais je ne ſuis point jaloux de votre triomphe. Il n'eſt point honteux pour le Dieu du mérite d'être au-deſſous du Dieu des vices, dans le cœur des hommes.

PLUTUS.

Hé! hé! hé! que le voilà beau garçon avec ſon mérite!

ARMIDAS.

ARMIDAS.

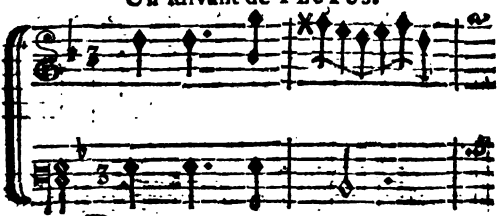
Que signifie ce que nous venons d'entendre ?

PLUTUS.

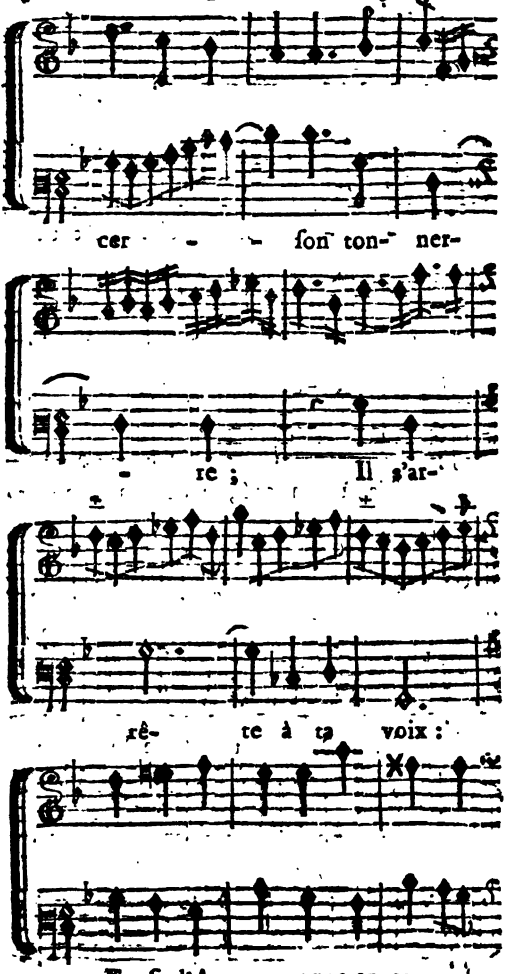
Cela signifie qu'Eraste est Apollon, & moi Plutus, qui lui ai escroqué sa Maîtresse. Ne vous allarmez pas, je vous laisse les présens que je vous ai faits. Vous vous passerez bien de moi avec cela, n'est-ce pas ? Adieu la compagnie, vous êtes de bonnes gens ; vous m'avez fait gagner la gageure, & je vais bien faire rire dans l'Olympe de cette aventure. Allons, divertissez-vous, les Musiciens sont payés ; la Fête est prête : qu'on l'exécute.

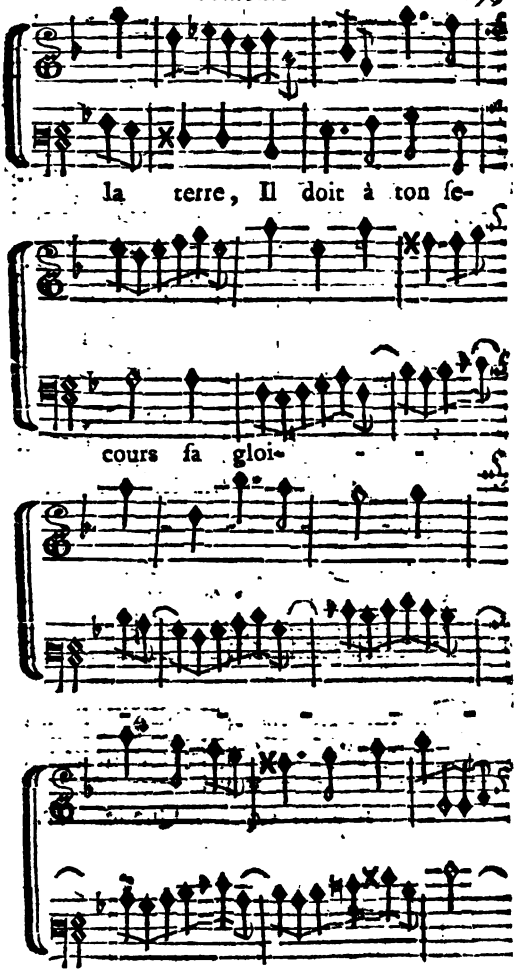
DIVERTISSEMENT.

Un suivant de PLUTUS.

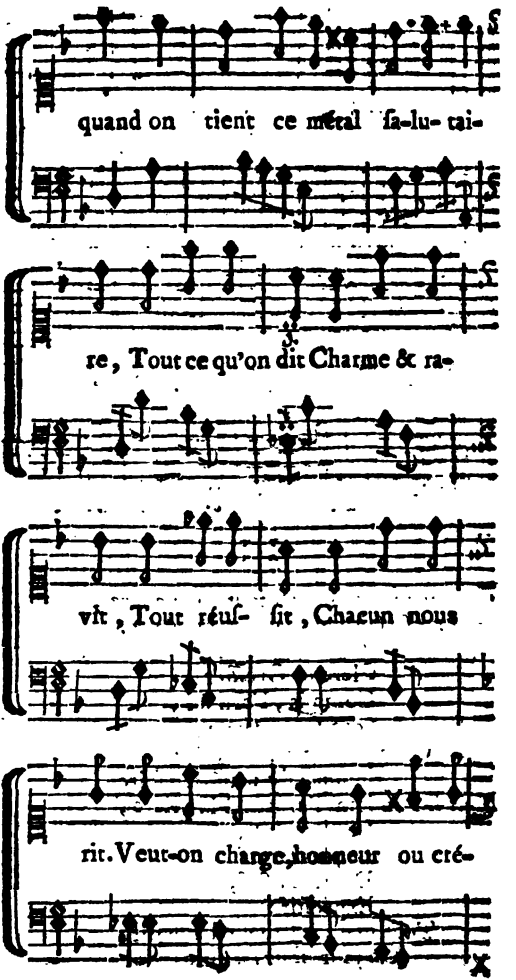


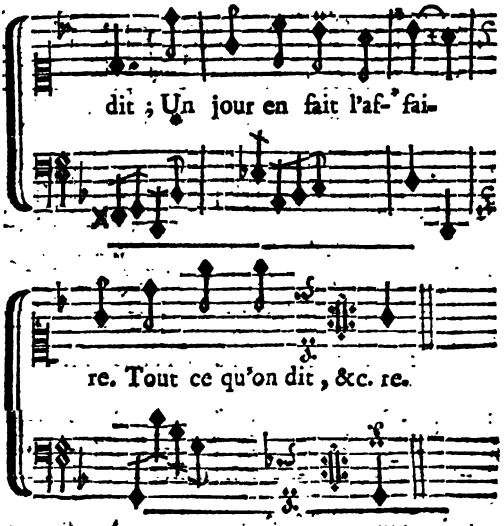
Dieu des Trés-
sors,


cer - - - fon ton- ner-
- re ; Il s'ar-
rê- te à ta voix :
Et ſi l'A- mour regne en-cor ſur


la terre, Il doit à ton fe-
cours ſa gloi-

ſon pou- voir, Tout le ſça- voir, Qu'on
peut a- voir Ne peut va- loir; Rien
ne ré- pond à notre eſ-poir : Le
temps n'y peut rien fai- re. Mais


quand on tient ce métal ſa-lu- tai-
re, Tout ce qu'on dit Charme & ra-
vit, Tout réuſ- ſit, Chacun nous
rit. Veut-on change, honneur ou cré-



I I.

Dans ce ſéjour on met tout à l'enchere ;
Rien ne ſe fait ſans l'appas du ſalaire.
Valets, Portier,
Clerc & Greffier,
Commis, Fermier,
Sont ſans quartier,
On a beau gémir & crier,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais ſi l'on joint l'argent à la priere,
Le plus rétif,
Le plus tardif
Devient actif,
Expéditif :
Tout marche, tout eſt attentif,
Un jour finit l'affaire.

III.

Loin de ces lieux, une tendre Bergere
S'en tient au choix que son cœur lui suggere.
Fût-ce un Midas
Pour les ducats ;
S'il ne plaît pas,
Il perd ses pas ;
De tous ses biens on ne fait cas :
Le temps n'y peut rien faire,
De nos Beautés la maxime est contraire ;
Fût-ce un Palot,
Un Idiot,
Un maître sot,
Un Ostrogot,
S'il est pourvû d'un bon magot ;
Un jour finit l'affaire.

IV.

Loin de ces lieux, une riche héritiere,
N'est point l'objet qu'un Amant considere ;
Sagesse, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de son cœur
L'attrait vainqueur :
Sa femme est toujours même auprès d'elle ;
Le temps n'y peut rien faire,
De nos Amans la maxime est contraire.
Bons revenus,
Contrats, écus,
Sur les vertus
Ont le dessus :
De tels nœuds sont bientôt rompus ;
Un jour en fait l'affaire.

V.

Sans dépenser, c'est en vain qu'on espere
De s'avancer au pays de Cythere.
Mari jaloux,
Femme en courroux,
Ferment sur nous
Grilles & verroux ;

Le chien nous poursuit comme loups ;
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si Plutus entre dans le mystère,
Grille & ressort
S'ouvrent d'abord,
Le chien s'endort ;
Le Mari sert,
Femme & Soubrette sont d'accord ;
Un jour finit l'affaire.

VI.

Tant que Philis eut un destin prospere,
Plus d'un Amant lui dit d'un air sincere :
Que vos beaux yeux
Sont gracieux !
L'Amour, pour eux,
Fixe mes vœux ;
Chaque instant redouble mes feux :
Le temps n'y peut rien faire.
Dès que Plutus cessa de la complaire,
Plus de Trésor,
Plus de Modes,
Flâme & transport
Prirent l'essor ;
L'Amour s'enfuit & court encor ;
Un jour finit l'affaire.

VII.

Lorsqu'un Auteur instruit dans l'art de plaire,
Trouve des traits ignorés du Vulgaire,
On l'applaudit, | Grand & petit
On le chérit, | En son récit :
Jamais l'ouvrage ne périt :
Le temps n'y peut rien faire.
Si l'on ne suit qu'une route ordinaire,
Le Spectateur, | Contre l'Auteur
Fin connoisseur, | Est en rumeur ;
La Piéce meurt malgré l'Auteur ;
Un jour finit l'affaire.

FIN.

LE TRIOMPHE

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES;

Par Monſieur DE MARIVAUX, de l'Académie Françoiſe;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 12 Mars 1732.

NOUVELLE EDITION.

ACTEURS.

LÉONIDE, Princeſſe de Sparte, ſous le nom de PHOCION.

CORINE, Suivante de Léonide, ſous le nom d'HERMIDAS.

HERMOCRATE, Philoſophe.

LÉONTINE, Sœur d'Hermocrate.

AGIS, Fils de Cléomene.

DIMAS, Jardinier d'Hermocrate.

ARLEQUIN, Valet d'Hermocrate.

La Scene eſt dans la Maiſon d'Hermocrate.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR, *COMÉDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LÉONIDE, *sous le nom de* PHOCION, CORINE, *sous le nom d'*HERMIDAS.

PHOCION.

NOus voici, je penſe, dans les jardins du Philoſophe Hermocrate ?

HERMIDAS.

Mais, Madame, ne trouvera-t-on pas mauvais que nous ſoyons

entrées ſi hardiment ici, nous qui n'y connoiſſons perſonne ?

PHOCION.

Non, tout eſt ouvert ; & d'ailleurs nous venons pour parler au Maître de la Maiſon : reſtons dans cette allée en nous promenant, j'aurai le tems de te dire ce qu'il faut à préſent que tu ſçaches.

HERMIDAS.

Ah ! il y a long-tems que je n'ai reſpiré ſi à mon aiſe ! Mais, Princeſſe, faites-moi la grace toute entiere ; ſi vous voulez me donner un régal bien complet, laiſſez-moi le plaiſir de vous interroger moi-même à ma fantaiſie.

PHOCION.

Comme tu voudras.

HERMIDAS.

D'abord, vous quittez votre Cour & la Ville, & vous venez ici avec peu de ſuite, dans une de vos maiſons de campagne, où vous voulez que je vous ſuive.

PHOCION.

Fort bien.

HERMIDAS.

Et comme vous ſçavez que, par amu-

ſement, j'ai appris à peindre, à peine y ſommes-nous quatre ou cinq jours, que vous enfermant un matin avec moi, vous me montrez deux portraits, dont vous me demandez des copies en petit, & dont l'un eſt celui d'un homme de quarante-cinq ans, & l'autre, celui d'une femme d'environ trente-cinq, tous deux d'aſſez bonne mine.

PHOCION.

Cela eſt vrai.

HERMIDAS.

Laiſſez-moi dire : quand ces copies ſont finies, vous faites courir le bruit que vous êtes indiſpoſée, & qu'on ne vous voit pas ; enſuite vous m'habillez en homme, vous en prenez l'attirail vous-même, & puis nous ſortons incognito toutes deux dans cet équipage-là, vous avec le nom de Phocion, moi avec celui d'Hermidas, que vous me donnez ; & après un quart d'heure de chemin, nous voilà dans les jardins du Philoſophe Hermocrate, avec la Philoſophie de qui je ne crois pas que vous ayez rien à démêler ?

PHOCION.

Plus que tu ne penſes !

HERMIDAS.

Or, que veut dire cette feinte indiſpoſition, ces portraits copiés? Qu'eſt-ce que c'eſt que cet homme & cette femme qu'ils repréſentent? Que ſignifie la Maſcarade où nous ſommes? Que nous importent les jardins d'Hermocrate? Que voulez-vous faire de lui? Que voulez-vous faire de moi? Où allons-nous? Que deviendrons-nous? A quoi tout cela aboutira-t-il? Je ne ſçaurois le ſçavoir trop-tôt, car je m'en meurs.

PHOCION.

Ecoute-moi avec attention. Tu ſçais par quelle aventure je regne en ces lieux? J'occupe une place qu'autrefois Léonidas, frere de mon pere, uſurpa ſur Cléomene ſon Souverain, parce que ce Prince, dont il commandoit alors les armées, devint, pendant ſon abſence, amoureux de ſa Maîtreſſe, & l'enleva. Léonidas outré de douleur, & cheri des ſoldats, vint comme un furieux attaquer Cléomene, le prit avec la Princeſſe ſon épouſe, & les enferma tous deux. Au bout de quelques années, Cléomene mourut, auſſi-bien que la Princeſſe ſon épouſe, qui ne lui ſurvécut que ſix mois,

& qui en mourant mit au monde un Prince qui diſparut, & qu'on eut l'adreſſe de ſouſtraire à Léonidas, qui n'en découvrit jamais la moindre trace, & qui mourut enfin ſans enfans, regretté du peuple, qu'il avoit bien gouverné, & qui lui vit tranquillement ſuccéder ſon frere, à qui je dois la naiſſance, & au rang de qui j'ai ſuccedé moi-même?

HERMIDAS.

Oui, mais tout cela ne dit encore rien de notre déguiſement, ni des portraits dont j'ai fait la copie, & voilà ce que je veux ſçavoir.

PHOCION.

Doucement: ce Prince, qui reçut la vie dans la priſon de ſa mere, qu'une main inconnue enleva dès qu'il fut né, & dont Léonidas ni mon pere n'ont jamais entendu parler, j'en ai des nouvelles, moi.

HERMIDAS.

Le Ciel en ſoit loué! Vous l'aurez donc bien-tôt en votre pouvoir?

PHOCION.

Point du tout; c'eſt moi qui vais me mettre au ſien.

HERMIDAS.

Vous, Madame! vous n'en ferez rien,

je vous jure ; je ne le souffrirai jamais : comment donc !

PHOCION.

Laisse-moi achever. Ce Prince est depuis dix ans chez le Sage Hermocrate, qui l'a élevé, & à qui Euphrosine, parente de Cléomene, le confia, sept ou huit ans après qu'il fut sorti de prison ; & tout ce que je te dis-là, je le sçais d'un domestique, qui étoit, il n'y a pas longtems, au service d'Hermocrate, qui est venu m'en informer en secret, dans l'espoir d'une récompense.

HERMIDAS.

N'importe ; il faut s'en assurer, Madame.

PHOCION.

Ce n'est pourtant pas là le parti que j'ai pris ; un sentiment d'équité, & je ne sçais quelle inspiration m'en ont fait prendre un autre. J'ai d'abord voulu voir Agis (c'est le nom du Prince.) J'appris qu'Hermocrate & lui se promenoient tous les jours dans la forêt qui est à côté de mon Château. Sur cette instruction, j'ai quitté, comme tu sçais, la Ville ; je suis venu ici, j'ai vû Agis dans cette Forêt, à l'entrée de laquelle j'avois laissé ma suite. Le

domeſtique qui m'y attendoit, me montra ce Prince, liſant dans un endroit du bois aſſez épais. Juſques-là j'avois bien entendu parler de l'Amour; mais je n'en connoiſſois que le nom. Figure-toi, Corine, un aſſemblage de tout ce que les Graces ont de noble & d'aimable; à peine t'imagineras-tu les charmes, & de la figure, & de la phyſionomie d'Agis.

HERMIDAS.

Ce que je commence à imaginer de plus clair, c'eſt que ces charmes-là pourroient bien avoir mis les nôtres en campagne.

PHOCION.

J'oublie de te dire que, lorſque je me retirois, Hermocrate parut; car ce domeſtique, en ſe cachant, me dit que c'étoit lui, & ce Philoſophe s'arrêta pour me prier de lui dire ſi la Princeſſe ne ſe promenoit pas dans la forêt, ce qui me marqua qu'il ne me connoiſſoit point. Je lui répondis aſſez déconcertée, qu'on diſoit qu'elle y étoit, & je m'en retournai au Château.

HERMIDAS.

Voilà certes une aventure bien ſinguliere.

PHOCION.

Le parti que j'ai pris l'eſt encore davantage ; je n'ai feint d'être indiſpoſée, & de ne voir perſonne, que pour être libre de venir ici ; je vais, ſous le nom du jeune Phocion, qui voyage, me préſenter à Hermocrate, comme attiré par l'eſtime de ſa ſageſſe ; je le prierai de me laiſſer paſſer quelque tems avec lui, pour profiter de ſes leçons : je tâcherai d'entretenir Agis, & de diſpoſer ſon cœur à mes fins. Je ſuis née d'un ſang qu'il doit haïr ; ainſi je lui cacherai mon nom ; car de quelques charmes dont on me flatte, j'ai beſoin que l'Amour, avant qu'il me connoiſſe, les mette à l'abri de la haine qu'il a ſans doute pour moi.

HERMIDAS.

Oui ; mais, Madame, ſi ſous votre habit d'homme, Hermocrate alloit reconnoître cette Dame à qui il a parlé dans la forêt. Vous jugez bien qu'il ne vous gardera pas chez lui.

PHOCION.

J'ai pourvû à tout, Corine ; & s'il me reconnoît, tant pis pour lui ; je lui garde un piége, dont j'eſpere que toute ſa ſageſſe ne le défendra pas. Je ſerai

pourtant fâchée qu'il me réduiſe à la néceſſité de m'en ſervir ; mais le but de mon entrepriſe eſt louable, c'eſt l'Amour & la juſtice qui m'inſpirent. J'ai beſoin de deux ou trois entretiens avec Agis, tout ce que je fais eſt pour les avoir : je n'en attends pas davantage, mais il me les faut ; & ſi je ne puis les obtenir qu'aux dépens du Philoſophe, je n'y ſçaurois que faire.

HERMIDAS.

Et cette ſœur qui eſt avec lui, & dont apparemment l'humeur doit être auſtere, conſentira-t-elle au ſéjour d'un Etranger auſſi jeune, & d'auſſi bonne mine que vous?

PHOCION.

Tant pis pour elle auſſi, ſi elle me fait obſtacle ; je ne lui ferai pas plus de quartier qu'à ſon frere.

HERMIDAS.

Mais, Madame, il faudra que vous les trompiez tous deux ; car j'entends ce que vous voulez dire : cet artifice-là ne vous choque-t-il pas?

PHOCION.

Il me répugneroit, ſans doute, malgré l'action louable qu'il a pour motif ; mais il me vengera d'Hermocrate & de

ſa ſœur qui méritent que je les puniſſe ; qui depuis qu'Agis eſt avec eux, n'ont travaillé qu'à lui inſpirer de l'averſion pour moi, qu'à me peindre ſous les traits les plus odieux, & le tout ſans me connoître, ſans ſavoir le fond de mon ame, ni tout ce que le Ciel a pu y verſer de vertueux. C'eſt eux qui ont ſoulevé tous les ennemis qu'il m'a fallu combattre, qui m'en ſoulevent encore de nouveaux. Voilà ce que le domeſtique m'a rapporté d'après l'entretien qu'il ſurprit. Eh! d'où vient tout le mal qu'ils me font? Eſt-ce parce que j'occupe un trône uſurpé? mais ce n'eſt pas moi qui en ſuis l'uſurpatrice. D'ailleurs à qui l'aurois-je rendu? je n'en connoiſſois pas l'héritier légitime ; il n'a jamais paru ; on le croit mort. Quel tort n'ont-ils donc pas? Non, Corine, je n'ai point de ſcrupule à me faire. Sur-tout conſerve bien la copie des deux portraits que tu as faits, qui ſont d'Hermocrate & de ſa ſœur. A ton égard, conforme-toi à tout ce qui m'arrivera, & j'aurai ſoin de t'inſtruire à meſure de tout ce qu'il faudra que tu faches.

SCENE II.

ARLEQUIN, *ſans être vu d'abord*, PHOCION, HERMIDAS.

ARLEQUIN.

QU'eſt-ce que c'eſt que ces gens-là?

HERMIDAS.

Il y aura bien de l'ouvrage à tout ceci, Madame, & votre ſexe.....

ARLEQUIN, *les ſurprenant.*

Ah! ah! Madame, & puis votre ſexe. Eh! parlez donc, vous autres hommes, vous êtes donc des femmes?

PHOCION.

Juſte Ciel! je ſuis au déſeſpoir.

ARLEQUIN.

Oh! oh! mes mignonnes, avant que de vous en aller, il faudra bien, s'il vous plaît, que nous comptions enſemble: je vous ai d'abord pris pour deux fripons, mais je vous fais réparation; vous êtes deux friponnes.

PHOCION.

Tout eſt perdu, Corine.

HERMIDAS, *faisant signe à Phocion.*

Non, Madame, laissez-moi faire, & ne craignez rien. Tenez, la physionomie de ce garçon-là ne m'aura point trompée : assurément il est traitable.

ARLEQUIN.

Et par-dessus le marché un honnête homme qui n'a jamais laissé passer de contrebande ; ainsi vous êtes une marchandise que j'arrête ; je vais faire fermer les portes.

HERMIDAS.

Oh ! je t'en empêcherai bien, moi ; car tu ferois le premier à te repentir du tort que tu nous ferois.

ARLEQUIN.

Prouvez-moi mon repentir & je vous lâche.

PHOCION, *donnant plusieurs pieces d'or à Arlequin.*

Tiens, mon ami, voilà déjà un commencement de preuves ; ne ferois-tu pas fâché d'avoir perdu cela ?

ARLEQUIN.

Oui-dà, il y a toute apparence, car je suis bien aise de l'avoir.

HERMIDAS.

As-tu encore envie de faire du bruit ?

ARLEQUIN.

Je n'ai encore qu'un commencement d'envie de n'en plus faire.

HERMIDAS.

Achevez de le déterminer, Madame.

PHOCION, *lui en donnant encore.*

Prends encore ceci. Es-tu content?

ARLEQUIN.

Oh! voilà l'abrégé de ma mauvaise humeur. Mais de quoi s'agit-il, mes libérales Dames?

HERMIDAS.

Tiens, d'une bagatelle : Madame a vu Agis dans la forêt, & n'a pu le voir sans lui donner son cœur.

ARLEQUIN.

Cela est extrêmement honnête.

HERMIDAS.

Or, Madame qui est riche, qui ne dépend que d'elle, & qui l'épouseroit volontiers, voudroit essayer de le rendre sensible.

ARLEQUIN.

Encore plus honnête.

HERMIDAS.

Madame ne sauroit le rendre sensible qu'en liant quelque conversation avec lui, qu'en demeurant même quelque tems dans la maison où il est.

ARLEQUIN.

Pour avoir toutes ſes commodités.

HERMIDAS.

Et cela ne ſe pourroit pas, ſi elle ſe préſentoit habillée ſuivant ſon ſexe, parce-qu'Hermocrate ne le permettroit pas, & qu'Agis lui-même la fuiroit, à cauſe de l'éducation qu'il a reçue du Philoſophe.

ARLEQUIN.

Malpeſte! de l'Amour dans cette maiſon-ci? ce ſeroit une mauvaiſe auberge pour lui; la ſageſſe d'Agis, d'Hermocrate & de Léontine, ſont trois ſageſſes auſſi inciviles pour l'Amour qu'il y en ait dans le monde; il n'y a que la mienne qui ait un peu de ſçavoir vivre.

PHOCION.

Nous le ſçavions bien.

HERMIDAS.

Et voilà pourquoi Madame a pris le parti de ſe déguiſer pour paroître; ainſi tu vois bien qu'il n'y a point de mal à tout cela.

ARLEQUIN.

Eh! pardi, il n'y a rien de ſi raiſonnable. Madame a pris de l'amour en paſſant, pour Agis? Eh bien! qu'eſt-ce?

Chacun prend ce qu'il peut ; voilà bien de quoi ! allez, gracieuſes perſonnes, ayez bon courage ; je vous offre mes ſervices. Vous avez perdu votre cœur ; faites vos diligences pour en attraper un autre ; ſi on trouve le mien, je le donne.

PHOCION.

Va, compte ſur ma parole, tu jouiras bientôt d'un ſort qui ne te laiſſera envier celui de perſonne.

HERMIDAS.

N'oublie pas dans le beſoin que Madame s'appelle Phocion, & moi Hermidas.

PHOCION.

Et ſur-tout qu'Agis ne ſçache point qui nous ſommes.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, Seigneur Phocion ; touchez-là, camarade Hermidas ; voilà comme je parle, moi.

HERMIDAS.

Paix ; voilà quelqu'un qui arrive.

SCENE III.

HERMIDAS PHOCION, ARLEQUIN, DIMAS, *Jardinier.*

DIMAS.

AVec qui eſt-ce donc qu'ous parlez là, noute ami?

ARLEQUIN.

Eh! je parle avec du monde.

DIMAS.

Eh! pargué, je le vois bian; mais qui eſt ce monde? à qui en veut-il?

PHOCION.

Au Seigneur Hermocrate.

DIMAS.

Eh bian! ce n'eſt pas par ici qu'on entre; noute Maître m'a enchargé à ce que parſonne ne ſe promene dans le jardrin; par ainſi vous n'avez qu'à vous en retorner par où vous êtes venus, pour frapper à la porte du logis.

PHOCION.

Nous avons trouvé celle du jardin ouverte; il eſt permis à des Etrangers de ſe méprendre.

DIMAS.

Je ne leur baillons pas cette parmiſſion-là, nous; je n'entendons pas qu'on vianne comme ça ſans dire garre; ne tiant-il qu'à enfiler des portes ouvartes? en a l'honnêteté d'appeller un jardinier; en li demande le parvilége; on a queuque bonne maniere avec un homme, & pis la parmiſſion s'enfile avec la porte.

ARLEQUIN.

Doucement, notre ami; vous parlez à une perſonne riche & d'importance.

DIMAS.

Voirement je le vois bian qu'alle eſt riche, pis qu'alle garde tout, & moi je garde mon jardrin; alle n'a qu'à prenre par ailleurs.

SCENE IV.

AGIS, DIMAS, HERMIDAS, PHOCION, ARLEQUIN.

AGIS.

QU'eſt-ce que c'eſt donc que ce bruit-là, jardinier ? contre qui criez-vous ?

DIMAS.

Contre cette jeuneſſe qui viant apparemment mugueter nos eſpaliers.

PHOCION.

Vous arrivez à propos, Seigneur, pour me débarraſſer de lui. J'ai deſſein de ſaluer le Seigneur Hermocrate & de lui parler ; j'ai trouvé ce jardin-ci ouvert. il veut que j'en ſorte.

AGIS.

Allez, Dimas, vous avez tort, retirez-vous, & courez avertir Léontine qu'un Etranger de conſidération ſouhaiteroit parler à Hermocrate. Je vous demande pardon, Seigneur, de l'acceuil ruſtique de cet homme-là ; Hermocrate,

lui-même, vous en fera ſes excuſes, & vous êtes d'une phyſionomie qui annonce les égards qu'on vous doit.

ARLEQUIN.

Oh! pour ça, ils ſont tous deux une belle paire de viſages.

PHOCION.

Il eſt vrai, Seigneur, que ce jardinier m'a traité bruſquement; mais vos politeſſes m'en dédommagent, & ſi ma phyſionomie dont vous parlez vous diſpoſoit à me vouloir du bien, je la croirois en effet la plus heureuſe du monde, & ce ſeroit, à mon gré, un des plus grands ſervices qu'elle pût me rendre.

AGIS.

Il ne mérite pas que vous l'eſtimiez tant; mais tel qu'il eſt, elle vous l'a rendu, Seigneur; & quoiqu'il n'y ait qu'un inſtant que nous nous connoiſſons, je vous aſſure qu'on ne ſauroit être auſſi prévenu pour quelqu'un que je le ſuis pour vous.

ARLEQUIN.

Nous allons donc faire, entre nous, quatre jolis penchans.

HERMIDAS *s'écarte avec Arlequin.*

Promenons-nous pour parler du nôtre.

AGIS.

Mais, Seigneur, puis-je vous demander pour qui mon amitié se déclare?

PHOCION.

Pour quelqu'un qui vous en jureroit volontiers une éternelle.

AGIS.

Cela ne suffit pas; je crains de faire un ami que je perdrai bientôt.

PHOCION.

Il ne tiendra pas à moi que nous ne nous quittions jamais, Seigneur.

AGIS,

Qu'avez-vous à exiger d'Hermocrate? je lui dois mon éducation; j'ose dire qu'il m'aime. Avez-vous besoin de lui?

PHOCION.

Sa réputation m'attiroit ici; je ne voulois, quand je suis venu, que l'engager à me souffrir quelque tems auprès de lui: mais depuis que je vous connois, ce motif le cede à un autre encore plus pressant; c'est celui de vous voir le plus long-tems qu'il me sera possible.

AGIS

Et que devenez-vous après?

PHOCION.

Je n'en ſais rien, vous en déciderez : je ne conſulterai que vous.

AGIS.

Je vous conſeillerai de ne me perdre jamais de vue.

PHOCION.

Sur ce pied-là, nous ſerons donc toujours enſemble.

AGIS.

Je le ſouhaite de tout mon cœur ; mais voici Léontine qui arrive.

ARLEQUIN, *à Hermidas.*

Notre Maîtreſſe s'avance ; elle a un maintien grave qui ne me plaît point du tout.

SCENE V.

PHOCION, AGIS, HERMIDAS, DIMAS, LÉONTINE, ARLEQUIN.

DIMAS.

TEnez, Madame, velà le Damoiſiau dont je vous parle, & cet autre Etourniau eſt de ſon équipage.

LÉONTINE.

On m'a dit, Seigneur, que vous demandiez à parler à Hermocrate mon frere; il n'eſt pas actuellement ici. Pouvez-vous, en attendant qu'il revienne, me confier ce que vous avez à lui dire?

PHOCION.

Je n'ai à l'entretenir de rien de ſecret, Madame; il s'agit d'une grace que j'ai à obtenir de lui, & je compterai d'avance l'avoir obtenue, ſi vous voulez bien me l'accorder vous-même.

LÉONTINE.

Expliquez-vous, Seigneur.

PHOCION.

Je m'appelle Phocion, Madame: mon nom peut vous être connu; mon pere, que j'ai perdu, il y a pluſieurs années, l'a mis en quelque réputation.

LÉONTINE.

Oui, Seigneur.

PHOCION.

Seul & ne dépendant de perſonne, il y a quelque tems que je voyage pour former mon cœur & mon eſprit.

DAMIS, *à part.*

Et pour cueillir le fruit de nos arbres.

LÉONTINE

LÉONTINE.

Laiſſez-nous, Dimas.

PHOCION.

J'ai viſité dans mes voyages tous ceux que leur ſçavoir & leur vertu diſtinguoient des autres hommes. Il en eſt même qui m'ont permis de vivre quelque tems avec eux ; & j'ai eſpéré que l'illuſtre Hermocrate ne me refuſeroit pas pour quelques jours, l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire.

LÉONTINE.

Il eſt vrai, Seigneur, qu'à vous voir, vous paroiſſez bien digne de cette hoſpitalité vertueuſe que vous avez reçue ailleurs ; mais il ne ſera pas poſſible à Hermocrate de s'honorer du plaiſir de vous l'offrir ; d'importantes raiſons qu'Agis ſçait bien, nous en empêchent : je voudrois pouvoir vous les dire, elles nous juſtifieroient auprès de vous.

ARLEQUIN.

D'abord j'en logerai un, moi, dans ma chambre.

AGIS.

Ce ne ſont point les appartemens qui nous manquent.

LÉONTINE.

Non, mais vous ſçavez mieux qu'un autre, que cela ne ſe peut pas, Agis, & que nous nous ſommes fait une loi néceſſaire de ne partager notre retraite avec perſonne.

AGIS.

J'ai pourtant promis au Seigneur Phocion de vous y engager; & ce ne ſera pas violer la loi que nous nous ſommes faite, que d'en excepter un ami de la vertu.

LÉONTINE.

Je ne ſçaurois changer de ſentiment.

ARLEQUIN, *à part.*

Tête de femme!

PHOCION.

Quoi! Madame, ſerez-vous inflexible à d'auſſi louables intentions que les miennes?

LÉONTINE.

C'eſt malgré moi.

AGIS.

Hermocrate vous fléchira, Madame.

LÉONTINE.

Je ſuis ſûre qu'il penſera comme moi.

PHOCION, *à part les premiers mots.*

Allons aux expédiens. Eh bien! Madame, je n'inſiſterai plus ; mais oſerois-je vous demander un moment d'entretien ſecret.

LÉONTINE.

Seigneur, je ſuis fâchée des efforts inutiles que vous allez faire ; puiſque vous le voulez pourtant, j'y conſens.

PHOCION, *à Agis.*

Daignez vous éloigner pour un inſtant.

SCENE VI.

LÉONTINE, PHOCION.

PHOCION, *à part les premiers mots.*

PUiſſe l'amour favoriſer mon artifice ! Puiſque vous ne pouvez, Madame, vous rendre à la priere que je vous ai faite, il n'eſt plus queſtion de vous en preſſer ; mais peut-être m'accorderez-vous une autre grace ; c'eſt de vouloir bien me donner un conſeil qui va décider de tout le repos de ma vie.

LÉONTINE.

Celui que je vous donnerai, Seigneur, c'eſt d'attendre Hermocrate, il eſt meilleur à conſulter que moi.

PHOCION.

Non, Madame, dans cette occaſion-ci, vous me convenez encore mieux que lui; j'ai beſoin d'une raiſon moins auſtere que compatiſſante; j'ai beſoin d'un caractere de cœur qui tempere ſa ſévérité d'indulgence, & vous êtes d'un ſexe chez qui ce doux mélange ſe trouve plus sûrement que dans le nôtre; ainſi, Madame, écoutez-moi, je vous en conjure par tout ce que vous avez de bonté.

LÉONTINE.

Je ne ſçais ce que préſage un pareil diſcours; mais la qualité d'étranger exige des égards; ainſi parlez, je vous écoute.

PHOCION.

Il y a quelques jours que traverſant ces lieux en Voyageur, je vis près d'ici une Dame qui ſe promenoit, & qui ne me vit point; il faut que je vous la peigne, vous la reconnoîtrez peut-être, & vous en ſerez

mieux au fait de ce que j'ai à vous dire. Sa taille, ſans être grande, eſt pourtant majeſtueuſe, je n'ai vu nulle part un air ſi noble ; c'eſt, je crois, la ſeule phiſionomie du monde, où l'on voye les graces les plus tendres s'allier, ſans y rien perdre, à l'air le plus impoſant, le plus modeſte, & peut-être le plus auſtere ! On ne ſçauroit s'empêcher de l'aimer, mais d'un amour timide, & comme effrayé du reſpect qu'elle imprime ; elle eſt jeune, non de cette jeuneſſe étourdie, qui m'a toujours déplu, qui n'a que des agrémens imparfaits, & qui ne ſçait encore qu'amuſer les yeux, ſans mériter d'aller au cœur : non, elle eſt dans cet âge vraiment aimable, qui met les graces dans toutes leurs forces, où l'on jouit de tout ce que l'on eſt ; dans cet âge où l'ame moins diſſipée, ajoûte à la beauté des traits, un rayon de la fineſſe qu'elle a acquiſe.

LÉONTINE, *embarraſſée.*

Je ne ſçais de qui vous parlez, Seigneur, cette Dame-là m'eſt inconnue, & c'eſt ſans doute un portrait trop flateur.

PHOCION.

Celui que j'en garde dans mon cœur

est mille fois au-dessus de ce que je vous peins là, Madame. Je vous ai dit que je passois pour aller plus loin ; mais cet objet m'arrêta, & je ne le perdis point de vue, tant qu'il me fut possible de le voir. Cette Dame s'entretenoit avec quelqu'un, elle sourioit de tems en tems, & je démêlois dans ses gestes, je ne sçais quoi de doux, de généreux & d'affable, qui perçoit à travers un maintien grave & modeste.

LÉONTINE, *à part.*

De qui parle-t-il ?

PHOCION.

Elle se retira bientôt après, & rentra dans une maison que je remarquai : Je demandai qui elle étoit, & j'appris qu'elle est la Sœur d'un homme célébre & respectable.

LÉONTINE, *à part.*

Où suis-je ?

PHOCION.

Qu'elle n'est point mariée, & qu'elle vit avec ce frere dans une retraite dont elle préfere l'innocent repos au tumulte du monde toujours mépriſé des ames vertueuses & sublimes ; enfin, tout ce que j'en appris, ne fut qu'un

éloge, & ma raiſon même, autant que mon cœur, acheva de me donner pour jamais à elle.

LÉONTINE, *émue.*

Seigneur, diſpenſez-moi d'écouter le reſte ; je ne ſçais ce que c'eſt que l'Amour, & je vous conſeillerois mal ſur ce que je n'entends point.

PHOCION.

De grace, laiſſez-moi finir, & que ce mot d'amour ne vous rebute point ; celui dont je vous parle, ne ſouille point mon cœur, il l'honore ; c'eſt l'amour que j'ai pour la vertu, qui allume celui que j'ai pour cette Dame : ce ſont deux ſentimens qui ſe confondent enſemble ; & ſi j'aime, ſi j'adore cette phiſionomie ſi aimable que je lui trouve, c'eſt que mon ame y voit par-tout l'image des beautés de la ſienne.

LÉONTINE.

Encore une fois, Seigneur, ſouffrez que je vous quitte ; on m'attend, & il y a long-tems que nous ſommes enſemble.

PHOCION.

J'acheve, Madame : pénétré des mouvemens dont je vous parle, je

promis avec transport de l'aimer toute ma vie ; & c'étoit promettre de consacrer mes jours au service de la vertu même. Je résolus ensuite de parler à son frere, d'en obtenir le bonheur de passer quelque tems chez lui, sous prétexte de m'instruire, & là, d'employer auprès d'elle tout ce que l'amour, le respect & l'hommage ont de plus soumis, de plus industrieux & de plus tendre, pour lui prouver une passion dont je remercie les Dieux, comme d'un présent inestimable.

LÉONTINE, *à part.*

Quel piége ! & comment en sortir ?

PHOCION.

Ce que j'avois résolu, je l'ai exécuté ; je me suis présenté pour parler à son frere : il étoit absent, & je n'ai trouvé qu'elle, que j'ai vainement conjurée d'appuyer ma demande, qui l'a rejettée, & qui m'a mis au désespoir. Figurez-vous, Madame, un cœur tremblant & confondu devant elle, dont elle a sans doute apperçu la tendresse & la douleur, & qui du moins espéroit de lui inspirer une pitié généreuse ; tout m'est refusé, Madame, & dans cet état

accablant, c'eſt à vous à qui j'ai recours, je me jette à vos genoux, & je vous confie mes plaintes. (*Il ſe jette à genoux.*)

LÉONTINE.

Que faites-vous, Seigneur?

PHOCION.

J'implore vos conſeils & votre ſecours auprès d'elle.

LÉONTINE.

Après ce que je viens d'entendre, c'eſt aux Dieux à qui j'en demande moi-même.

PHOCION.

L'avis des Dieux eſt dans votre cœur, croyez-en ce qu'il vous inſpire.

LÉONTINE.

Mon cœur! ô Ciel! c'eſt peut-être l'ennemi de mon repos que vous voulez que je conſulte.

PHOCION.

En ſerez-vous moins tranquille, pour être généreuſe?

LÉONTINE.

Ah! Phocion, vous aimez ſa vertu, dites-vous; eſt-ce l'aimer que de venir la ſurprendre?

PHOCION.

Appellez-vous la surprendre, que l'adorer ?

LÉONTINE.

Mais enfin, quels sont vos desseins ?

PHOCION.

Je vous ai consacré ma vie, j'aspire à l'unir à la vôtre ; ne m'empêchez pas de le tenter, souffrez-moi quelques jours ici seulement, c'est à présent la seule grace qui soit l'objet de mes souhaits ; & si vous me l'accordez, je suis sûr d'Hermocrate.

LÉONTINE.

Vous souffrir ici, vous qui m'aimez !

PHOCION.

Eh ! qu'importe, un amour qui ne fait qu'augmenter mon respect ? ....

LÉONTINE.

Un amour vertueux peut-il exiger ce qui ne l'est pas ? Quoi ! voulez-vous que mon cœur s'égare ? Que venez-vous faire ici, Phocion ? Ce qui m'arrive est-il concevable ? Quelle aventure ! ô Ciel ! quelle aventure ! Faudra-t-il que ma raison y périsse ? Faudra-t-il que je vous aime, moi qui n'ai jamais aimé ? Est-il tems que je sois sensible ? Car enfin, vous me flattez en vain ; vous

êtes jeune, vous êtes aimable, & je ne suis plus ni l'un ni l'autre.

PHOCION.

Quel étrange discours!

LÉONTINE.

Oui, Seigneur, je l'avoue, un peu de beauté, dit-on, m'étoit échu en partage; la Nature m'avoit départi quelque charmes que j'ai toujours mépriſés. Peut-être me les faites-vous regretter! Je le dis à ma honte; mais ils ne ſont plus, ou le peu qui m'en reſte, va ſe paſſer bientôt.

PHOCION.

Eh! de quoi ſert ce que vous dites-là, Léontine? Convaincrez-vous mes yeux de ce qui n'eſt pas? Eſpérez-vous me perſuader avec ces graces? Avez-vous pu jamais être plus aimable?

LÉONTINE.

Je ne ſuis plus ce que j'étois.

PHOCION.

Tranchons là-deſſus, Madame, ne diſputons plus. Oui, j'y conſens, toute charmante que vous êtes, votre jeuneſſe va ſe paſſer, & je ſuis dans la mienne; mais toutes les ames ſont du même âge. Vous ſçavez ce que je vous demande; je vais en preſſer Hermocrate, & je mourrai de douleur ſi vous ne m'êtes pas favorable.

LÉONTINE.

Je ne ſçais encore ce que je dois faire. Voici Hermocrate qui vient, & je vous ſervirai en attendant que je me détermine.

SCENE VII.

HERRMOCRATE, AGIS, PHOCION, LÉONTINE, ARLEQUIN.

HERMOCRATE, *à Agis.*

Est-ce là le jeune étranger dont vous me parlez ?

AGIS

Oui, Seigneur, c'eſt lui-même.

ARLEQUIN.

C'eſt moi qui ai eu l'honneur de lui parler le premier, & je lui ai toujours fait vos complimens en attendant votre arrivée.

LÉONTINE.

Vous voyez, Hermocrate, le fils de l'illuſtre Phocion, que ſon eſtime pour vous amene ici ; il aime la ſageſſe, & voyage pour s'inſtruire ; quelques-uns

de vos pareils se sont fait un plaisir de le recevoir quelque tems chez eux ; il attend de vous le même accueil, il le demande avec un empressement qui mérite qu'on s'y rende ; j'ai promis de vous y engager, je le fais, & je vous laisse ensemble : ah !

AGIS.

Et si mon suffrage vaut quelque chose, je le joins à celui de Léontine, Seigneur.

(*Agis, s'en va.*)

ARLEQUIN.

Et moi j'y ajoute ma voix par-dessus le marché.

HERMOCRATE, *regardant Phocion.*

Que vois-je !

PHOCION.

Je regarde comme des bienfaits ces instances qu'on vous fait pour moi, Seigneur, jugez de ma reconnoissance pour vous, si elles ne sont pas inutiles.

HERMOCRATE.

Je vous rends graces, Seigneur, de l'honneur que vous me faites : un Disciple tel que vous, ne me paroît pas avoir besoin d'un Maître qui me ressemble ; cependant pour en mieux juger, j'aurois

HERMOCRATE.

Moi, qui entrevois ce projet, je n'y vois cependant rien de convenable à l'innocence des mœurs de votre sexe, rien dont vous puissiez vous applaudir ; l'idée de venir m'enlever Agis mon Eleve, d'essayer sur lui de dangereux appas, de jetter dans son cœur un trouble presque toujours funeste ; cette idée-là, ce me semble, n'a rien qui doive vous dispenser de rougir, Madame.

PHOCION.

Agis ! qui ? ce jeune homme qui vient de paroître ici ? Sont-ce-là vos soupçons? Ai-je rien en moi qui les justifie? Est-ce ma phisionomie qui vous les inspire, & les mérit-t-elle ? Et faut-il que ce soit vous qui me faisiez cet outrage ? Faut-il que des sentimens tels que les miens me l'attirent ? Et les Dieux, qui sçavent mes desseins, ne me le devoient-ils pas épargner? Non, Seigneur, je ne viens point ici troubler le cœur d'Agis ; tout élevé qu'il est par vos mains, tout fort qu'il est de la sagesse de vos leçons, ce déguisement pour lui n'eût pas été nécessaire ; si je l'aimois, j'en aurois es-

péré la conquête à moins de frais, il n'auroit fallu que me montrer peut-être, que faire parler mes yeux : ſon âge & mes foibles appas m'auroient fait raiſon de ſon cœur. Mais ce n'eſt pas à lui à qui le mien en veut ; celui que je cherche eſt plus difficile à ſurprendre ; il ne releve point du pouvoir de mes yeux, mes appas ne feront rien ſur lui : vous voyez que je ne compte point ſur eux, que je n'en fais pas ma reſſource, je ne les ai pas mis en état de plaire ; & je les cache ſous ce déguiſement, parce qu'ils me ſeroient inutiles.

HERMOCRATE.

Mais ce ſéjour que vous voulez faire chez moi, Madame, qu'a-t-il de commun avec vos deſſeins, ſi vous ne ſongez pas à Agis ?

PHOCION.

Eh quoi ! toujours Agis ! Eh ! Seigneur, épargnez à votre vertu le regret d'avoir offenſé la mienne ; n'abuſez point contre moi des apparences d'une aventure peut-être encore plus louable qu'innocente, que vous me voyez ſoutenir avec un courage qui doit éton-

ner vos soupçons, & dont j'ose attendre votre estime, quand vous en sçaurez les motifs. Ne me parlez donc plus d'Agis, je ne songe point à lui, je le répète : en voulez-vous des preuves inconteſtables ? Elles ne ménageront point la fierté de mon sexe ; mais je n'en apporte ici ni la vanité, ni l'industrie : j'y viens avec un orgueil plus noble que le sien ; vous le verrez, Seigneur. Il s'agit à présent de vos soupçons, & deux mots vont les détruire. Celui que j'aime veut-il me donner sa main ? voilà la mienne : Agis n'est point ici pour accepter mes offres.

HERMOCRATE, *embarrassé.*

Je ne sçais donc plus à qui elles s'adressent.

PHOCION.

Vous le sçavez, Seigneur, & je viens de vous le dire ; je ne m'expliquerois pas mieux en nommant Hermocrate.

HERMOCRATE.

Moi ! Madame ?

PHOCION.

Vous êtes instruit, Seigneur.

HERMOCRATE, *déconcerté.*

Je le suis en effet ; & ne reviens

point du trouble où ce discours me jette : moi, l'objet des mouvemens d'un cœur tel que le vôtre ?

PHOCION.

Seigneur, écoutez-moi, j'ai besoin de me justifier après l'aveu que je viens de faire.

HERMOCRATE.

Non, Madame, je n'écoute plus rien, toute justification est inutile, vous n'avez rien à craindre de mes idées : calmez vos inquiétudes là-dessus ; mais de grace, laissez-moi. Suis-je fait pour être aimé ? Vous attaquez une ame solitaire & sauvage, à qui l'amour est étranger ; ma rudesse doit rebuter votre jeunesse & vos charmes, & mon cœur en un mot ne pourroit rien pour le vôtre.

PHOCION.

Eh ! je ne lui demande point de partager mes sentimens, je n'ai nul espoir ; & si j'en ai, je le désavoue ; mais souffrez que j'acheve. Je vous ai dit que je vous aime, voulez-vous que je reste en proye à l'injure que me feroit ce discours-là, si je ne m'expliquois pas ?

HERMOCRATE.

Mais la raiſon me défend d'en entendre davantage.

PHOCION.

Mais ma gloire & ma vertu, que je viens de compromettre, veulent que je continue. Encore une fois, Seigneur, écoutez-moi. Vous paroître eſtimable, eſt le ſeul avantage où j'aſpire, le ſeul ſalaire dont mon cœur ſoit jaloux : Qu'eſt-ce qui vous empêcheroit de m'entendre, je n'ai rien de redoutable, que des charmes humiliés par l'aveu que je vous fais, qu'une foibleſſe que vous mépriſez, & que je vous apporte à combattre.

HERMOCRATE.

J'aimerois encore mieux l'ignorer.

PHOCION.

Oui, Seigneur, je vous aime ; mais ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas ici d'un penchant ordinaire ; cet aveu que je vous fais, ne m'échappe point ; je le fais exprès ; ce n'eſt point à l'Amour à qui je l'accorde, il ne l'auroit jamais obtenu ; c'eſt à ma vertu même à qui je le donne. Je vous dis que je vous aime, parce que j'ai beſoin de la confu-

ſion de le dire, parce que cette confuſion aidera peut-être à me guérir; parce que je cherche à rougir de ma foibleſſe pour la vaincre : je viens affliger mon orgueil pour le révolter contre vous. Je ne vous dis point que je vous aime, afin que vous m'aimiez ; c'eſt afin que vous m'appreniez à ne plus vous aimer moi-même. Haiſſez, mépriſez l'Amour, j'y conſens ; mais faites que je vous reſſemble. Enſeignez-moi à vous ôter de mon cœur ; défendez-moi de l'attrait que je vous trouve. Je ne demande point d'être aimée, il eſt vrai ; mais je deſire de l'être : ôtez-moi ce deſir ; c'eſt contre vous-même que je vous implore.

HERMOCRATE.

Eh bien ! Madame, voici le ſecours que je vous donne; je ne veux point vous aimer; que cette indifférence-là vous guériſſe, & finiſſez un diſcours où tout eſt poiſon pour qui l'écoute.

PHOCION.

Grands Dieux ! à quoi me renvoyez-vous ? à une indifférence que j'ai bien prévue. Eſt-ce ainſi que vous

répondez au généreux courage avec lequel je vous expose ma situation ? Le Sage ne l'est-il au profit de personne ?

HERMOCRATE.

Je ne le suis point, Madame.

PHOCION.

Eh bien ! soit ; mais laissez-moi le tems de vous trouver des défauts, & souffrez que je continue.

HERMOCRATE, *toujours ému.*

Que m'allez-vous dire encore ?

PHOCION.

Ecoutez-moi. J'avois entendu parler de vous ; tout le public est plein de votre nom.

HERMOCRATE.

Passons, de grace, Madame.

PHOCION.

Excusez ces traits d'un cœur qui se plaît à louer ce qu'il aime. Je m'appelle Aspasie ; & ce fut dans ces solitudes où je vivois comme vous, maîtresse de moi-même, & d'une fortune assez grande, avec l'ignorance de l'Amour, avec le mépris de tous les efforts qu'on faisoit pour m'en inspirer.

HERMOCRATE.

Que ma complaisance est ridicule !

PHOCION.

Ce fut donc dans ces solitudes où je vous rencontrai, vous promenant aussi-bien que moi; je ne sçavois qui vous étiez d'abord; cependant en vous regardant je me sentis émue; il sembloit que mon cœur devinoit Hermocrate.

HERMOCRATE.

Non, je ne sçaurois plus supporter ce recit. Au nom de cette vertu que vous chérissez, Aspasie, laissons-là ce discours, abrégeons; quels sont vos desseins?

PHOCION.

Ce récit vous paroît frivole, il est vrai; mais le soin de rétablir ma raison ne l'est pas.

HERMOCRATE.

Mais le soin de garantir la mienne, doit m'être encore plus cher. Tout sauvage que je suis, j'ai des yeux; vous avez des charmes, & vous m'aimez.

PHOCION.

J'ai des charmes, dites-vous? eh quoi! Seigneur, est-ce que vous les voyez? & craignez-vous de les sentir?

HERMOCRATE.

Je ne veux pas même m'expoſer à le craindre.

PHOCION.

Puiſque vous les évitez, vous en avez donc peur ? vous ne m'aimez pas encore, mais vous craignez de m'aimer : vous m'aimerez, Hermocrate, je ne ſçaurois m'empêcher de l'eſpérer.

HERMOCRATE.

Vous me troublez, je vous réponds mal, & je me tais.

PHOCION.

Eh bien ! Seigneur, retirons-nous, marchons, rejoignons Léontine ; j'ai deſſein de demeurer quelque tems ici, & vous me direz tantôt ce que vous aurez réſolu là-deſſus.

HERMOCRATE.

Allez donc, Aſpaſie, je vous ſuis.

SCENE.

SCENE IX.

HERMOCRATE, DIMAS.

HERMOCRATE.

J'Ai penſé m'égarer dans cet entretien. Quel parti faut-il que je prenne ? Approches, Dimas : tu vois ce jeune étranger qui me quitte ; je te charge d'obſerver ſes actions, de le ſuivre le plus que tu pourras, & d'examiner s'il cherche à entretenir Agis ; entends-tu ? j'ai toujours eſtimé ton zele, & tu ne ſçaurois me le prouver mieux qu'en t'acquittant exactement de ce que je te dis-là.

DIMAS.

Voute affaire eſt faite ; pas pus tard que tantôt je vous apportons toute ſa penſée.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, DIMAS.

DIMAS.

EH morgué! venez çà, vous dis-je: depis que ces nouviaux venus ſont ici, il n'y a pas moyan de vous parler; vous êtes toujours à chuchoter à l'écart avec ce marmouſet de valet.

ARLEQUIN.

C'eſt par civilité, mon ami; mais je ne t'en aime pas moins, quoique je te laiſſe-là.

DIMAS.

Mais la civilité ne veut pas qu'en ſoit malhonnête envars moi qui ſis voute ancien camarade; & palſangué le vin &

l'amiquié, c'eſt tout un; pus ils ſont vieux tous deux, & mieux c'eſt.

ARLEQUIN.

Cette comparoiſon-là eſt de bon goût; nous en boirons la moitié quand tu voudras, & tu boiras gratis à mes dépens.

DIMAS.

Diantre, qu'ou eſtes hazardeux; vous dites çà comme s'il en pleuvoit; avez-vous bian de quoi?

ARLEQUIN.

Ne t'embarraſſe pas.

DIMAS.

Vartuchou, vous êtes un fin marle; mais morgué je ſis marle itou, moi.

ARLEQUIN.

Et depuis quand ſuis-je devenu merle?

DIMAS.

Bon, bon, ne ſçavons-je pas qu'ou avez de la finance de rencontre; je vous ont vu tantôt compter voute ſomme.

ARLEQUIN.

Il a raiſon; voilà ce que c'eſt que de vouloir ſçavoir ſon compte.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

Il baille dans le paniau. Acoutez, noute ami ; il y a bian des affaires, bian du tintamarre dans l'eſprit de noute Maître.

ARLEQUIN.

Eſt-ce qu'il m'a vu auſſi compter ma finance ?

DIMAS.

Pou ! voirement, c'eſt bian pis, faut qu'il ſe doute de toute la manigance ; car il m'a enchargé de faire ici le Renard en tapinois, pour à celle fin de défricher la penſée de ces deux parſonnes dont il a doutance, par rapport à l'intention qu'alles avont, dont il eſt en peine d'avoir connoiſſance au juſte ; vous entendez bian ?

ARLEQUIN.

Pas trop ; mais mon ami, je parle donc à un Renard ?

DIMAS.

Chut, n'appriandez rin de ce Renard-là ; il n'y a tant ſeulement qu'à voir ce que vous voulez que je ly diſe. Preumierement d'abord, faut pas ly déclarer ce que c'eſt que ce monde-là, n'eſt-ce pas ?

ARLEQUIN.

Garde-t-en bien, mon garçon.

DIMAS.

Laiſſez-moi faire. Il n'a tenu qu'à moi d'en dégoiſer, car je n'ignore de rin.

ARLEQUIN.

Tu ſçais donc qui ils ſont?

DIMAS.

Pargué, ſi je le ſçavons! je les connoiſſons de plante & de raçaine.

ARLEQUIN.

Oh! oh! je croyois qu'il n'y avoit que moi qui les connoiſſoit.

DIMAS.

Vous? par la morgué, peut-être que vous n'en ſçavez rin.

ARLEQUIN.

Oh que ſi!

DIMAS.

Gage que non, ça ne ſe peut pas, ça eſt par trop difficile.

ARLEQUIN.

Mais voyez cet opiniâtre; je te dis qu'elles me l'ont dit elles-mêmes.

DIMAS.

Quoi?

ARLEQUIN.

Qu'elles étoient des femmes.

DIMAS, *étonné.*

Alles ſont des femmes!

ARLEQUIN.

Comment donc, fripon, eſt-ce que tu ne le ſçavois pas?

DIMAS.

Non, morgué, pas le mot, mais je triomphe.

ARLEQUIN.

Ah maudit Renard! vilain Merle!

DIMAS.

Alles ſont des femmes! tatigué que je ſis aiſe.

ARLEQUIN.

Je ſuis un miſérable.

DIMAS.

Queu tapage je m'en vas faire, comme je vas m'ébaudir à conter ça! qu'eu plaiſir!

ARLEQUIN.

Dimas, tu me coupe la gorge.

DIMAS.

Je m'embarraſſe bian de voute gorge, ah! ah! des femmes qui baillont de l'argent en darriere un Jardinier, maugré qu'il les treuve dans ſon jardrin; il n'y a morgué point de gorge qui tianne, faut punir ça.

ARLEQUIN.

Mon ami, es-tu friand d'argent?

DIMAS.

Je ſerois bian dégoûté ſi je ne l'étois pas ; mais où eſt-il cet argent ?

ARLEQUIN.

Je ferai financer cette Dame pour racheter mon étourderie, je te le promets.

DIMAS.

Cette étourderie-là n'eſt pas à bon marché, je vous en avartis.

ARLEQUIN.

Je ſçais bien qu'elle eſt conſidérable.

DIMAS.

Mais, par priambule, j'entends & je prétends qu'ou me diſiais toute cette friponnerie-là. Ah ça ! combian avez-vous reçu de cette Dame, tant en monnoye qu'en groſſes pieces ? parlez en conſcience.

ARLEQUIN.

Elle m'a donné vingt pieces d'or.

DIMAS.

Vingt pieces d'or ! queu chartée d'argent ça fait ! velà une hiſtoire qui vaut une métairie. Après ; cette Dame que viant-elle patricoter ici ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'Agis a pris ſon cœur dans une promenade.

DIMAS.

Eh bian! que ne ſe garoit-il?

ARLEQUIN.

Et elle s'eſt miſe comme ça pour eſcamoter auſſi le cœur d'Agis ſans qu'il le voye.

DIMAS.

Fort bian, tout ça eſt d'un bon revenu pour moi; tout ça ſe peut moyennant que j'eſcamotte itou. Et ce petit valet Hermidas, eſt-ce itou une eſcamoteuſe?

ARLEQUIN.

C'eſt encore un cœur que je pourrois bien prendre en paſſant.

DIMAS.

Ça ne vous conviant pas, à vous qui êtes un apprentif Docteux; mais tenez, velà qu'alles viannent, faites avancer l'eſpece.

SCENE II.

ARLEQUIN, DIMAS, PHOCION, HERMIDAS.

HERMIDAS, *à Phocion, en parlant d'Arlequin.*

IL eſt avec le Jardinier; il n'y a pas moyen de lui parler.

DIMAS, *à Arlequin.*

Alles n'oſont approcher; dites-leus que je ſis ſçavant ſur leus parſonnes.

ARLEQUIN, *à Phocion.*

Ne vous gênez point, car je ſuis un babillard, Madame.

PHOCION.

A qui parles-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Hélas! il n'y a plus de myſtere; il m'a fait cauſer avec une attrape.

PHOCION.

Quoi, malheureux! tu lui as dit qui j'étois?

ARLEQUIN.

Il n'y a pas une ſyllabe de manque.

PHOCION.

Ah ! Ciel.

DIMAS.

Je ſçavons la parte de voute cœur, & l'eſcamotage de ſtila d'Agis : je ſçavons ſon argent ; il n'y a que cety-là qu'il m'a proumis que je ne ſçavons pas encore.

PHOCION.

Corine, c'en eſt fait, mon projet eſt renverſé.

HERMIDAS.

Non, Madame, ne vous découragez point ; dans votre projet vous avez beſoin d'ouvriers ; il n'y a qu'à gagner auſſi le Jardinier, n'eſt-il pas vrai, Dimas ?

DIMAS.

Je ſis tout-à-fait de voute avis, Mademoiſelle.

HERMIDAS.

Eh bien ! que faut-il pour cela ?

DAMIS.

Il n'y a qu'à m'acheter ce que je vaux.

ARLEQUIN.

Le fripon ne vaut pas une obole.

PHOCION.

Ne tient-il auſſi qu'à cela, Dimas ; prends toujours d'avance ce que je te

donne-là, & ſi tu te tais, ſçaches que tu remercieras toute ta vie le Ciel d'avoir été aſſocié à cette aventure-ci ; elle eſt plus heureuſe pour toi que tu ne ſçaurois te l'imaginer.

DIMAS.

Concluſion, Madame, me velà vendu.

ARLEQUIN.

Et moi, me voilà ruiné ; car ſans ma peſte de langue, tout cet argent-là arrivoit dans ma poche, & c'eſt de mes deniers qu'on achette ce vaurien-là.

PHOCION.

Qu'il vous ſuffiſe que je vous ferai riches tous deux : mais parlons de ce qui m'amenoit ici, & qui m'inquiéte. Hermocrate m'a promis tantôt de me garder quelque tems ici ; cependant je crains qu'il n'ait changé de ſentiment, car il eſt actuellement en grande converſation ſur mon compte, avec Agis & ſa ſœur, qui veulent que je reſte. Dis-moi la vérité, Arlequin ; ne t'eſt-il rien échappé avec lui de mes deſſeins ſur Agis ? je te cherchois pour ſçavoir cela, ne me cache rien.

ARLEQUIN.

Non par ma foi, ma belle Dame, il n'y a que ce routier-la qui m'a pris comme avec un filet.

DIMAS.

Morgué l'ami, faut que la prudence vous coupe à préſent la langue ſur tout ça.

PHOCION.

Si tu n'as rien dit, je ne crains rien; vous ſçaurez de Corine à quoi j'en ſuis avec le Philoſophe & ſa ſœur; & vous, Corine, puiſque Damis eſt des nôtres, partagez entre Arlequin & lui ce qu'il y aura à faire : il s'agit à préſent d'entretenir les diſpoſitions du frere & de la ſœur.

HERMIDAS.

Nous réuſſirons, ne vous inquiétez pas.

PHOCION.

J'apperçois Agis : vîte, retirez-vous vous autres; & ſur-tout, prenez garde qu'Hermocrate ne nous ſurprenne enſemble.

SCENE III.

AGIS, PHOCION.

AGIS.

JE vous cherchois, mon cher Phocion, & vous me voyez inquiet; Hermocrate n'eſt plus ſi diſpoſé à conſentir à ce que vous ſouhaitez : je n'ai encore été mécontent de lui qu'aujourd'hui; il n'allégue rien de raiſonnable; ce n'eſt point encore moi qui l'ai preſſé ſur votre chapitre; j'étois ſeulement préſent quand ſa ſœur lui a parlé pour vous; elle n'a rien oublié pour le déterminer, & je ne ſçais ce qu'il en ſera; car une affaire qui demandoit Hermocrate, & qui l'occupe actuellement, a interrompu leur entretien : mais, cher Phocion, que ce que je vous dis-là ne vous rebute pas; preſſez-le encore; c'eſt un ami qui vous en conjure; je lui parlerai moi-même, & nous pourrons le vaincre.

PHOCION.

Quoi ! vous m'en conjurez, Agis? vous trouvez donc quelque douceur à me voir ici ?

AGIS.

Je n'y attends plus que l'ennui quand vous n'y ſerez plus.

PHOCION.

Il n'y a plus que vous qui m'y arrêtez auſſi.

AGIS.

Votre cœur partage donc les ſentimens du mien ?

PHOCION.

Mille fois plus que je ne ſçaurois vous le dire.

AGIS.

Laiſſez-moi vous en demander une preuve : voilà la premiere fois que je goûte le charme de l'amitié ; vous avez les prémices de mon cœur ; ne m'apprenez point la douleur dont on eſt capable quand on perd ſon ami.

PHOCION.

Moi ! vous l'apprendre, Agis ; eh ! le pourrois-je ſans en être la victime !

AGIS.

Que je ſuis touché de votre répon-

ſe ! Ecoutez le reſte : ſouvenez-vous que vous m'avez dit qu'il ne tiendroit qu'à moi de vous voir toujours ; & ſur ce pied-là voici ce que j'imagine.

PHOCION.

Voyons.

AGIS.

Je ne ſçaurois ſi-tôt quitter ces lieux, d'importantes raiſons que vous ſçaurez quelque jour, m'en empêchent ; mais vous, Phocion, qui êtes le maître de votre ſort, attendez ici que je puiſſe décider du mien : demeurez près de nous pour quelque tems ; vous y ſerez dans la ſolitude, il eſt vrai ; mais nous y ſerons enſemble ; & le monde peut-il rien offrir de plus doux que le commerce de deux cœurs vertueux qui s'aiment ?

PHOCION.

Oui, je vous le promets, Agis. Après ce que vous venez de dire, je ne veux plus appeller le monde, que les lieux où vous ſerez vous-même.

AGIS.

Je ſuis content : les Dieux m'ont fait naître dans l'infortune ; mais puiſ-

que vous reſtez, ils s'appaiſent ; & voilà le ſignal des faveurs qu'ils me réſervent.

PHOCION.

Ecoutez auſſi, Agis. Au milieu du plaiſir que j'ai de vous voir ſi ſenſible, il me vient une inquiétude. L'Amour peut altérer bien-tôt de ſi tendres ſentimens ; un ami ne tient point contre une maîtreſſe.

AGIS.

Moi, de l'amour ! Phocion, faſſe le Ciel que votre ame lui ſoit auſſi inacceſſible que la mienne ! Vous ne me connoiſſez pas ; mon éducation, mes ſentimens, ma raiſon, tout lui ferme mon cœur ; il a fait les malheurs de mon ſang, & je hais, quand j'y ſonge, juſqu'au ſexe qui nous l'inſpire.

PHOCION, *d'un air ſérieux.*

Quoi ! ce ſexe eſt l'objet de votre haine, Agis ?

AGIS.

Je le fuirai toute ma vie.

PHOCION.

Cet aveu change tout entre nous, Seigneur ; je vous ai promis de demeurer en ces lieux ; mais la bonne foi me le défend, cela n'eſt plus

poſſible ; & je pars : vous auriez quelque jour des reproches à me faire ; je ne veux point vous tromper, & je vous rends juſqu'à l'amitié que vous m'aviez accordée.

AGIS.

Quel étrange langage me tenez-vous-là, Phocion ! D'où vient ce changement ſi ſubit ? Qu'ai-je dit qui puiſſe vous déplaire ?

PHOCION.

Raſſurez-vous, Agis, vous ne me regretterez point ; vous avez craint de connoître ce que c'eſt que la douleur de perdre un ami, je vais l'éprouver bien-tôt ; mais vous ne la connoîtrez point.

AGIS.

Moi, ceſſer d'être votre ami ?

PHOCION.

Vous êtes toujours le mien, Seigneur ; mais je ne ſuis plus le vôtre ; je ne ſuis qu'un des objets de cette haine, dont vous parliez tout-à-l'heure.

AGIS.

Quoi ! ce n'eſt point Phocion ? . . .

PHOCION.

Non, Seigneur ; cet habit vous abuſe, il vous cache une fille infortunée

qui échappe ſous ce déguiſement à la perſécution de la Princeſſe : Mon nom eſt Aſpaſie ; je ſuis née d'un ſang illuſtre dont il ne reſte plus que moi : Les biens qu'on m'a laiſſés, me jettent aujourd'hui dans la néceſſité de fuir. La Princeſſe veut que je les livre avec ma main à un de ſes Parens qui m'aime & que je hais. J'appris que, ſur mes refus, elle devoit me faire enlever ſous de faux prétextes, & je n'ai trouvé d'autre reſſource contre cette violence, que de me ſauver ſous cet habit qui me déguiſe. J'ai entendu parler d'Hermocrate, & de la ſolitude qu'il habite, & je venois chez lui ſans me faire connoître, tâcher du moins, pour quelque tems, d'y trouver une retraite. Je vous ai rencontré, vous m'avez offert votre amitié, je vous ai vu digne de toute la mienne, la confiance que je vous marque, eſt une preuve que je vous l'ai donnée, & je la conſerverai malgré la haine qui va ſuccéder à la vôtre.

AGIS.

Dans l'étonnement où vous me jettez, je ne ſçaurois plus moi-même démêler ce que je penſe.

PHOCION.

Et moi, je le démêle pour vous : Adieu, Seigneur : Hermocrate souhaite que je me retire d'ici ; vous m'y souffrez avec peine ; mon départ va vous satisfaire tous deux, & je vais chercher des cœurs dont la bonté ne me refuse pas un azile.

AGIS.

Non, Madame, arrêtez... votre sexe est dangereux, il est vrai ; mais les infortunés sont trop respectables.

PHOCION.

Vous me haïssez, Seigneur ?

AGIS.

Non, vous dis-je, arrêtez, Aspasie, vous êtes dans un état que je plains : je me reprocherois de n'y avoir pas été sensible ; & je presserai moi-même Hermocrate, s'il le faut, de consentir à votre séjour ici ; vos malheurs m'y obligent.

PHOCION.

Ainsi vous n'agirez plus que par pitié pour moi : que cette aventure me décourage ! Le jeune Seigneur qu'on veut que j'épouse, me paroît estimable ; après tout, plutôt que de prolonger un état aussi rebutant que

le mien, ne vaudroit-il pas mieux me rendre ?

AGIS.

Je ne vous le conſeille pas, Madame, il faut que le cœur & la main ſe ſuivent. J'ai toujours entendu dire, que le ſort le plus triſte, eſt d'être uni avec ce qu'on n'aime pas ; que la vie alors eſt un tiſſu de langueurs ; que la vertu même, en nous ſecourant, nous accable ; mais peut-être ſentez-vous, que vous aimerez volontiers celui qu'on vous propoſe.

PHOCION.

Non, Seigneur, ma fuite en eſt une preuve.

AGIS.

Prenez-y donc garde : ſur-tout, ſi quelque ſecret penchant vous prévenoit pour un autre ; car peut-être aimez-vous ailleurs, & ce ſeroit encore pis.

PHOCION.

Non, vous dis-je ; je vous reſſemble ; je n'ai juſqu'ici ſenti mon cœur, que par l'amitié que j'ai eu pour vous ; & ſi vous ne me retiriez pas la vôtre, je ne voudrois jamais d'autre ſentiment que celui-là.

AGIS, *d'un ton embarrassé.*

Sur ce pied-là, ne vous exposez pas à revoir la Princesse ; car je suis toujours le même.

PHOCION.

Vous m'aimez donc encore ?

AGIS.

Toujours, Madame, d'autant plus qu'il n'y a rien à craindre ; puisqu'il ne s'agit entre nous que d'amitié, qui est le seul penchant que je puisse inspirer, & le seul aussi sans doute, dont vous soyez capable.

PHOCION, & AGIS, *en même-tems.*

Ah !

PHOCION.

Seigneur, personne n'est plus digne que vous de la qualité d'ami : celle d'amant ne vous convient que trop ; mais ce n'est pas à moi à vous le dire.

AGIS.

Je voudrois bien ne le devenir jamais.

PHOCION.

Laissons donc là l'Amour ; il est même dangereux d'en parler.

AGIS, *un peu confus.*

Voici, je penſe, un domeſtique qui vous cherche : Hermocrate n'eſt peut-être plus occupé ; ſouffrez que je vous quitte pour aller le joindre.

SCENE IV.

PHOCION, ARLEQUIN, HERMIDAS.

ARLEQUIN.

ALlez, Madame Phocion, votre entretien tout-à-l'heure étoit bien gardé ; car il avoit trois Sentinelles.

HERMIDAS.

Hermocrate n'a pas paru ; mais ſa Sœur vous cherche, & a demandé au Jardinier où vous étiez : elle a l'air un peu triſte, apparemment que le Philoſophe ne ſe rend pas.

PHOCION.

Oh ! il a beau faire, il deviendra docile, ou tout l'art de mon ſexe n'y pourra rien.

ARLEQUIN.

Et le Seigneur Agis promet-il quelque choſe ; ſon cœur ſe mitonne-t-il un peu ?

PHOCION.

Encore une ou deux converſations, & je l'emporte.

HERMIDAS.

Quoi ! ſérieuſement, Madame ?

PHOCION.

Oui, Corine, tu ſçais les motifs de mon amour, & les Dieux m'en annoncent déjà la récompenſe.

ARLEQUIN.

Ils ne manqueront pas auſſi de récompenſer le mien ; car il eſt bien honnête.

HERMIDAS, *à Arlequin.*

Paix, j'apperçois Léontine, retirons-nous.

PHOCION.

As-tu inſtruit Arlequin de ce qu'il s'agit de faire à preſent ?

HERMIDAS.

Oui, Madame.

ARLEQUIN.

Vous ſerez charmée de mon ſçavoir faire.

SCENE V.

PHOCION, LÉONTINE.

PHOCION.

J'Allois vous trouver, Madame: on m'a appris ce qui ſe paſſe : Hermocrate veut ſe dédire de la grace qu'il m'avoit accordée, & je ſuis dans un trouble inexprimable.

LÉONTINE.

Oui, Phocion; Hermocrate, par une opiniâtreté qui me paroît ſans fondement, refuſe de tenir la parole qu'il m'a donnée. Vous m'allez dire que je le preſſe encore ; mais je viens vous avouer que je n'en ferai rien.

PHOCION.

Vous n'en ferez rien, Léontine ?

LÉONTINE.

Non, ſes refus me rappellent moi-même à la raiſon.

PHOCION.

Et vous appellez cela retrouver la raiſon ? Quoi ! ma tendreſſe aura borné mes vues : je n'aurai cherché

ché qu'à vous la dire; je vous l'aurai dite; je me ſerai mis hors d'état de guérir jamais; j'aurai même eſpéré de vous toucher, & vous voulez que je vous quitte. Non, Léontine, cela n'eſt pas poſſible; c'eſt un ſacrifice que mon cœur ne ſçauroit plus vous faire : moi, vous quitter! eh! où voulez-vous que j'en trouve la force? me l'avez-vous laiſſée? voyez ma ſituation. C'eſt à votre vertu même à qui je parle; c'eſt elle que j'interroge, qu'elle ſoit juge entre vous & moi. Je ſuis chez vous; vous m'y avez ſouffert; vous ſçavez que je vous aime; me voilà pénétré de la paſſion la plus tendre; vous me l'avez inſpirée & je partirois! eh! Léontine, demandez-moi ma vie, déchirez mon cœur, ils ſont tous deux à vous; mais ne me demandez point des choſes impoſſibles.

LÉONTINE.

Quelle vivacité de mouvemens! non, Phocion, jamais je ne ſentis tant la néceſſité de votre départ, & je ne m'en mêle plus. Juſte Ciel! que deviendroit mon cœur avec l'impétuoſité du vôtre? ſuis-je obligée, moi, de ſoutenir cette foule d'expreſſions paſſionnées qui vous

échappent ? il faudroit donc toujours combattre, toujours réſiſter & ne jamais vaincre. Non, Phocion, c'eſt de l'amour que vous voulez m'inſpirer, n'eſt-ce pas ? ce n'eſt pas la douleur d'en avoir que vous voulez que je ſente, & je ne ſentirois que cela ; ainſi retirez-vous, je vous en conjure, & laiſſez-moi dans l'état où je ſuis.

PHOCION.

De grace, ménagez-moi, Léontine ; je m'égare à la ſeule idée de partir ; je ne ſçaurois plus vivre ſans vous ; je vais remplir ces lieux de mon déſeſpoir ; je ne ſçais plus où je ſuis !

LÉONTINE.

Et parce que vous êtes déſolé, il faut que je vous aime ? qu'eſt-ce que cette tyrannie-là ?

PHOCION.

Eſt-ce que vous me haïſſez ?

LÉONTINE.

Je le devrois.

PHOCION.

Les diſpoſitions de votre cœur me ſont-elles favorables ?

LÉONTINE.

Je ne veux point les écouter.

PHOCION.

Oui, mais moi je ne ſçaurois renoncer à les ſuivre.

LÉONTINE.

Arrêtez, j'entends quelqu'un.

SCENE VI.

PHOCION, LÉONTINE, ARLEQUIN.

Arlequin vient ſe mettre entr'eux-deux, ſans rien dire.

PHOCION.

QUE fait donc-là ce domeſtique, Madame?

ARLEQUIN.

Le Seigneur Hermocrate m'a ordonné d'examiner votre conduite, parce qu'il ne vous connoît point.

PHOCION.

Mais dès que je ſuis avec Madame, ma conduite n'a pas beſoin d'un eſpion comme toi. (*à Léontine.*) Dites-lui

qu'il ſe retire, Madame, je vous en prie.

LÉONTINE.

Il vaut mieux me retirer moi-même.

PHOCION, *bas à Léontine.*

Si vous vous en allez ſans promettre de parler pour moi, je ne réponds plus de ma raiſon.

LÉONTINE, *émue.*

Ah! (*à Arlequin.*) Va-t-en, Arlequin, il n'eſt pas néceſſaire que tu reſtes ici.

ARLEQUIN.

Plus néceſſaire que vous ne penſez, Madame; vous ne ſçavez pas à qui vous avez affaire; ce Monſieur-là n'eſt pas ſi friand de la ſageſſe que des filles ſages, & je vous avertis qu'il veut déniaiſer la vôtre.

LÉONTINE, *faiſant ſigne à Phocion.*

Que veux-tu dire Arlequin? rien ne m'annonce ce que tu dis-là, & c'eſt une plaiſanterie que tu fais.

ARLEQUIN.

Oh que nenni! tenez, Madame, tantôt ſon valet, qui eſt un autre eſpiégle, eſt venu me dire: eh bien! qu'eſt-ce? y a-t-il moyen d'être amis enſemble?

oh! de tout mon cœur : que vous êtes heureux d'être ici ! pas mal. Les honnêtes gens que vos Maîtres ! admirables. Que votre Maîtreſſe eſt aimable ! oh ! divine. Eh ! dites-moi, a-t-elle eu des amans ? Tant qu'elle en a voulu. En a-t-elle à cette heure ? tant qu'elle en veut ; en aura-t-elle encore ? tant qu'elle en voudra ; a-t-elle envie de ſe marier ? elle ne dit pas ſes envies ; reſtera-t-elle fille ? je ne garantis rien ; qui eſt-ce qui la voit, qui eſt-ce qui ne la voit pas ? vient-il quelqu'un, ne vient-il perſonne ? & par ci & par là ; eſt-ce que votre Maître en eſt amoureux ? chut, il en perd l'eſprit : nous ne reſtons ici que pour lui avoir le cœur afin qu'elle nous épouſe ; car nous avons des richeſſes & des flammes plus qu'il n'en faut pour dix ménages.

PHOCION.

N'en as-tu pas dit aſſez ?

ARLEQUIN.

Voyez comme il s'en ſoucie ; il vous donnera le ſupplément ſi vous voulez.

LÉONTINE.

N'eſt-il pas vrai, Seigneur Phocion, qu'Hermidas n'a fait que s'amuſer en

lui disant cela? Phocion ne répond rien?

ARLEQUIN.

Ahi! ahi! la voix vous manque, ma chere Maîtresse : votre cœur prend congé de la compagnie; on le pille actuellement, & je vais faire venir le Seigneur Hermocrate à votre secours.

LÉONTINE.

Arrête, Arlequin, où vas-tu? je ne veux point qu'il sçache qu'on me parle d'amour.

ARLEQUIN.

Oh! puisque le fripon est de vos amis, ce n'est pas la peine de crier au voleur. Que la sagesse s'accommode; mariez-vous, il y aura encore de la place pour elle : le métier de brave femme a bien son mérite. Adieu, Madame; n'oubliez pas la discretion de votre petit serviteur qui vous fait ses complimens, & qui ne dira mot.

PHOCION.

Va, je me charge de payer ton silence.

LÉONTINE.

Où suis-je? tout ceci me paroît un songe : voyez à quoi vous m'exposez; mais qui vient encore?

SCENE VI.

HERMIDAS, LÉONTINE, PHOCION.

HERMIDAS, *apportant un portrait qu'il donne à Phocion.*

JE vous apporte ce que vous m'avez demandé, Seigneur; voyez si vous en êtes content; il seroit encore mieux si j'avois travaillé d'après la perſonne préſente.

PHOCION.

Pourquoi me l'apporter devant Madame? mais voyons: oui la phiſionomie s'y trouve; voilà cet air noble & fin, & tout le feu de ſes yeux; il me ſemble pourtant qu'ils ſont encore un peu plus vifs.

LÉONTINE.

C'eſt apparemment d'un portrait dont vous parlez, Seigneur?

PHOCION.

Oui, Madame.

HERMIDAS.

Donnez, Seigneur, j'obſerverai ce que vous dites là.

LÉONTINE.

Peut-on le voir avant qu'on l'emporte?

PHOCION.

Il n'eſt pas achevé, Madame.

LÉONTINE.

Puiſque vous avez vos raiſons pour ne le pas montrer, je n'inſiſte plus.

PHOCION.

Le voilà, Madame; vous me le rendrez, au moins.

LÉONTINE.

Que vois-je! c'eſt le mien!

PHOCION.

Je ne veux jamais vous perdre de vue; la moindre abſence m'eſt douloureuſe, ne durât-elle qu'un moment, & ce portrait me l'adoucira; cependant vous le gardez.

LÉONTINE.

Je ne devrois pas vous le rendre, mais tant d'amour m'en ôte le courage.

PHOCION.

Cet amour ne vous en inſpire-t-il pas un peu?

LÉONTINE, *ſoupirant.*

Hélas! je n'en voulois point; mais

je n'en ſerois peut-être pas la maîtreſſe.

PHOCION.

Ah! de quelle joye vous me comblez!

LÉONTINE.

Eſt-il donc arrêté que je vous aimerai?

PHOCION.

Ne me promettez point votre cœur; dites que je l'ai, Léontine.

LÉONTINE, *toujours émue.*

Je ne dirois que trop vrai, Phocion!!

PHOCION.

Je reſterai donc, & vous parlerez à Hermocrate?

LÉONTINE.

Il le faudra bien pour me donner le tems de me réſoudre à notre union.

HERMIDAS.

Ceſſez cet entretien; je vois Dimas qui vient.

LÉONTINE.

Je me ſens dans une émotion de cœur, où je ne veux pas qu'on me voye. Adieu, Phocion, ne vous inquietez pas; je me charge du conſentement de mon frere.

SCENE VII.

HERMIDAS, PHOCION, DIMAS.

DIMAS.

VElà le Philoſophe qui ſe pourmene envars ici tout rêvant; faites-nous de la marge, & laiſſez-nous le terrain, pour à celle fin que je l'y en baille encore d'une venue.

PHOCION.

Courage, Dimas; je me retire & reviendrai quand il ſera parti.

SCENE VIII.

HERMOCRATE, DIMAS.

HERMOCRATE.

N'as-tu pas vu Phocion?

DIMAS.

Non, mais j'allions vous rendre compte à ſon ſujet.

HERMOCRATE.

Eh bien ! as-tu découvert quelque choſe ? Eſt-il ſouvent avec Agis ? Cherche-t-il à le voir ?

DIMAS.

Oh ! que non, il a ma foi bian d'autres tracas dans la çarvelle.

HERMOCRATE, *à part les premiers mots.*

Ce début me fait craindre le reſte. De quoi s'agit-il donc ?

DIMAS.

Il s'agit, morgué, qu'ous avez bian du mérite, & que faut admirer voute ſcience, voute vartu, voute bonne mine.

HERMOCRATE.

Eh ! d'où vient ton enthouſiaſme là-deſſus ?

DIMAS.

C'eſt que je compare voute face à ce qui arrive ; c'eſt qu'il ſe paſſe des choſes émerveillables, & qui portont la ſignifiance de la rareté de voute parſonne ; c'eſt qu'en ſe meur, en ſoupire. Hélas ! ce dit-on, que je l'aime ce cher homme, cet agriable homme !

HERMOCRATE.

Je ne ſçais de qui tu me parles.

DIMAS.

Par ma foi c'eſt de vous, & pis d'un garçon qui n'eſt qu'une fille.

HERMOCRATE.

Je n'en connois point ici.

DIMAS.

Vous connoiſſez bian Phocion ? Eh bian ! il n'y a que ſon habit qui eſt un homme, le reſte eſt une fille.

HERMOCRATE.

Que me dis-tu là !

DIMAS.

Tatigué ! qu'alle eſt remplie de charmes ! Morgué ! qu'ous êtes heureux ! car tous ces charmes-là, devinez leur intention ? Je les avons entendu raiſonner : ils ſe diſont comme ça, qu'ils ſe gardont pour l'homme le pus mortel .... Non, non, je me trompe, pour le mortel le pus parfait qui ſe treuve parmi les mortels de tous les hommes, qui s'appelle Hermocrate.

HERMOCRATE.

Qui, moi !

DAMIS.

Acoutez, acoutez.

HERMOCRATE.

Que me va-t-il dire encore ?

DAMIS.

Comme je charchions tantôt à obéir

à voute commandement, je l'avons vu qui coupoit dans le taillis avec ſon Valet Hermidas, qui eſt itou un acabit de garçon de la même étoffe. Moi, tout ballement, je travarſe le taillis par un autre côté, & pis je les entends deviſer; & pis Phocion commence : ah! velà qui eſt fait, Corine : il n'y a plus de guariſon pour moi, ma mie; je l'aime trop cet homme-là, je ne ſçaurois pus que faire ni que dire : Eh! mais pourtant, Madame, vous êtes ſi belle : eh bian! cette biauté, queu profit me fait-elle, pis qu'il veut que je m'en retorne. Eh! mais patience, Madame. Eh! mais où eſt-il? Mais que fait-il? Où ſe tiant la ſageſſe de ſa parſonne?

HERMOCRATE, *ému.*

Arrête, Dimas.

DAMIS.

Je fis à la fin. Mais que vous dit-il, quand vous li parlez, Madame? Eh! mais il me gronde, & moi je me fâche, ma fille. Il me repréſente qu'il eſt ſage; & moi itou, ce lui fais-je : mais je vous plains, ce me fait-il : mais me velà bian refaite, ce li dis-je. Eh! mais n'avez-vous pas honte? ce me fait-il. Eh bian! qu'eſt-ce que ça

ſa raiſon ne mérite pas les frais d'un nouveau ſtratagême. Cependant Agis m'évite ; je ne l'ai preſque point vu depuis qu'il ſçait qui je ſuis. Il parloit tout-à l'heure à Corine, peut-être me cherche-t-il ?

DIMAS.

Vous l'avez deviné ; car le vela qui arrive. Mais, Madame, ayez toujours ſouvenance que ma fortune eſt au bout de l'hiſtoire.

PHOCION.

Tu peux la compter faite.

DIMAS.

Grand marci à vous.

SCENE X.

AGIS, PHOCION.

AGIS.

QUoi ! Aſpaſie, vous me fuyez quand je vous aborde ?

PHOCION.

C'eſt que je me ſuis tantôt apperçue que vous me fuyiez auſſi.

AGIS.

Pen conviens ; mais j'avois une in-

quiétude qui m'agitoit, & qui me dure encore.

PHOCION.

Peut-on la ſçavoir ?

AGIS.

Il y a une perſonne que j'aime ; mais j'ignore ſi ce que je ſens pour elle, eſt amitié ou amour ; car j'en ſuis là-deſſus à mon apprentiſſage ; & je venois vous prier de m'inſtruire.

PHOCION.

Mais je connois cette perſonne-là, je penſe ?

AGIS.

Cela ne vous eſt pas difficile ; quand vous êtes venue ici, vous ſçavez que je n'aimois rien.

PHOCION.

Oui ; & depuis que j'y ſuis, vous n'avez vu que moi.

AGIS.

Concluez donc.

PHOCION.

Eh bien ! c'eſt moi ; cela va tout de ſuite.

AGIS.

Oui, c'eſt vous, Aſpaſie, & je vous demande à quoi j'en ſuis ?

PHOCION.

Je n'en ſçais pas le mot : dites-moi

à quoi j'en ſuis moi-même ; car je ſuis dans le même cas pour quelqu'un que j'aime.

AGIS.

Eh ! pour qui donc, Aſpaſie ?

PHOCION.

Pour qui ? les raiſons qui m'ont fait conclure que vous m'aimiez, ne nous ſont-elles pas communes, & ne pouvez-vous pas conclure tout ſeul ?

AGIS.

Il eſt vrai que vous n'aviez point encore aimé quand vous êtes arrivé.

PHOCION.

Je ne ſuis plus de même, & je n'ai vu que vous. Le reſte eſt clair.

AGIS.

C'eſt donc pour moi que votre cœur eſt en peine, Aſpaſie ?

PHOCION.

Oui ; mais tout cela ne nous rend pas plus ſçavans : nous nous aimions avant que d'être inquiets ; nous aimons-nous de même, ou bien différemment ? C'eſt de quoi il eſt queſtion ?

AGIS.

Si nous nous diſions ce que nous ſen-

tons, peut-être éclaircirions-nous la choſe.

PHOCION.

Voyons donc. Aviez-vous tantôt de la peine à m'éviter ?

AGIS.

Une peine infinie.

PHOCION.

Cela commence mal. Ne m'évitiez-vous pas à cauſe que vous aviez le cœur troublé, avec des ſentimens que vous n'oſiez pas me dire ?

AGIS.

Me voilà ; vous me pénétrez à merveille.

PHOCION.

Oui, me voilà ; mais je vous avertis que votre cœur n'en ira pas mieux ; & que voilà encore des yeux qui ne me pronoſtiquent rien de bon là-deſſus.

AGIS.

Ils vous regardent avec un grand plaiſir ; avec un plaiſir qui va juſqu'à l'émotion.

PHOCION.

Allons, allons, c'eſt de l'amour ; il eſt inutile de vous interroger davantage.

AGIS.

Je donnerois ma vie pour vous ; j'en donnerois mille ſi je les avois.

PHOCION.

Preuve ſur preuve : amour dans l'expreſſion, amour dans les ſentimens, dans les regards ; amour s'il en fut jamais.

AGIS.

Amour, comme il n'en eſt point, peut-être. Mais je vous ai dit ce qui ſe paſſe dans mon cœur, ne ſçaurois-je point ce qui ſe paſſe dans le vôtre ?

PHOCION.

Doucement, Agis ; une perſonne de mon ſexe parle de ſon amitié tant qu'on veut, mais de ſon amour jamais. D'ailleurs, vous n'êtes déjà que trop tendre, que trop embarraſſé de votre tendreſſe ; & ſi je vous diſois mon ſecret, ce ſeroit encore pis.

AGIS.

Vous avez parlé de mes yeux ; ils ſemble que les vôtres m'apprennent que vous n'êtes pas inſenſible ?

PHOCION.

Oh ! pour de mes yeux, je n'en réponds point ; ils peuvent bien vous dire que je vous aime ; mais je n'aurai pas à me reprocher de vous l'avoir dit, moi.

AGIS.

Juſte Ciel ! dans quel abîme de paſſion le charme de ce diſcours-là ne me jette-t-il point ! Vos ſentimens reſſemblent aux miens.

PHOCION.

Oui, cela eſt vrai ; vous l'avez deviné, & ce n'eſt pas ma faute. Mais ce n'eſt pas le tout que d'aimer, il faut avoir la liberté de ſe le dire, & ſe mettre en état de ſe le dire toujours. Et le Seigneur Hermocrate qui vous gouverne...

AGIS.

Je le reſpecte & je l'aime. Mais je ſens déjà que les cœurs n'ont point de maître. Cependant il faut que je le voye avant qu'il vous parle ; car il pourroit bien vous renvoyer dès aujourd'hui, & nous avons beſoin d'un peu de tems pour voir ce que nous ferons.

DIMAS, *paroît dans l'enfoncement du Théâtre ſans approcher, & chante pour avertir de finir la converſation.*

Ta ra ta la ra.

PHOCION.

C'eſt bien dit, Agis : allez-y dès ce moment ; il faudra bien nous retrou-

ver ; car j'ai bien des choſes à vous dire.

AGIS.

Et moi auſſi.

PHOCION.

Partez : quand on nous voit long-tems enſemble, j'ai toujours peur qu'on ne ſe doute de ce que je ſuis. Adieu.

AGIS.

Je vous laiſſe, aimable Aſpaſie, & vais travailler pour votre ſéjour ici : Hermocrate ne ſera peut-être plus occupé.

SCENE XII.

PHOCION, HERMOCRATE, DIMAS.

DIMAS, *diſant rapidement à Phocion :*

IL a morgué bian fait de s'en aller ; car velà le jaloux qui arrive.

Dimas ſe retire.

PHOCION.

Vous paroiſſez donc enfin, Hermocrate ? Pour diſſiper le penchant qui m'occupe, n'avez-vous imaginé que

l'ennui où vous me laiſſez ? il ne vous réuſſira pas, je n'en ſuit que plus triſte, & n'en ſuis pas moins tendre.

HERMOCRATE.

Différentes affaires m'ont retenu, Aſpaſie ; mais il ne s'agit plus de penchant, votre ſéjour ici eſt déſormais impraticable, il vous feroit tort ; Dimas ſçait qui vous êtes. Vous dirai-je plus ? Il ſçait le ſecret de votre cœur, il vous a entendu ; ne nous fions ni l'un ni l'autre à la diſcrétion de ſes pareils. Il y va de votre gloire, il faut vous retirer.

PHOCION.

Me retirer, Seigneur ! Eh ! dans quel état me renvoyez-vous ? Avec mille fois plus de trouble que je n'en avois. Qu'avez-vous fait pour me guérir ? A quel vertueux ſecours ai-je reconnu, le ſage Hermocrate ?

HERMOCRATE.

Que votre trouble finiſſe à ce que je vais vous dire. Vous m'avez cru ſage ; vous m'avez aimé ſur ce pied-là : je ne le ſuis point. Un vrai ſage croiroit en effet ſa vertu comptable de votre repos ; mais ſçavez-vous pourquoi je vous renvoye ? C'eſt que j'ai peur que votre

ſecret n'éclate, & ne nuiſe à l'eſtime qu'on a pour moi : c'eſt que je vous ſacrifie à l'orgueilleuſe crainte de ne pas paroître vertueux, ſans me ſoucier de l'être ; c'eſt que je ne ſuis qu'un homme vain, qu'un ſuperbe, à qui la ſageſſe eſt moins chere que la mépriſable & frauduleuſe imitation qu'il en fait. Voilà ce que c'eſt que l'objet de votre amour.

PHOCION.

Eh ! je ne l'ai jamais tant admiré !

HERMOCRATE.

Comment donc !

PHOCION.

Ah ! Seigneur, n'avez-vous que cette induſtrie-là contre moi ? Vous augmentez mes foibleſſes, en expoſant l'opprobre dont vous avez l'impitoyable courage de couvrir les vôtres. Vous dites que vous n'êtes point ſage ! Eh ! vous étonnez ma raiſon par la preuve ſublime que vous me donnez du contraire !

HERMOCRATE.

Attendez, Madame. M'avez-vous cru ſuſceptible de tous les ravages que l'amour fait dans le cœur des autres hommes ? Eh bien ! l'ame la plus vile

vile, les Amans les plus vulgaires, la jeuneſſe la plus folle n'éprouve point d'agitations que je n'aye ſenties ; inquiétudes, jalouſies, tranſports, m'ont agité tour à tour. Reconnoiſſez-vous Hermocrate à ce portrait ? L'univers eſt plein de gens qui me reſſemblent. Perdez donc un amour que tout homme pris au haſard, mérite autant que moi, Madame.

PHOCION.

Non, je le répete encore, ſi les Dieux pouvoient être foibles, ils le ſeroient comme Hermocrate ! Jamais il ne fut plus grand, jamais plus digne de mon amour, & jamais mon amour plus digne de lui ! Juſte ciel ! Vous parlez de ma gloire : en eſt-il qui vale celle de vous avoir cauſé le moindre des mouvemens que vous dites ? Non, c'en eſt fait, Seigneur, je ne vous demande plus le repos de mon cœur ; vous me le rendez par l'aveu que vous me faites : Vous m'aimez, je ſuis tranquille & charmée. Vous me garantiſſez votre union.

HERMOCRATE.

Il me reſte un mot à vous dire, & je finis par là. Je revelerai votre ſecret : je déshonorerai cet homme que

vous admirez ; & ſon affront rejaillira ſur vous-même, ſi vous ne partez.

PHOCION.

Eh bien ! Seigneur, je pars ; mais je ſuis sûre de ma vengeance ; puiſque vous m'aimez, votre cœur me la garde. Allez ; déſeſperez le mien ; fuiez un amour qui pouvoit faire la douceur de votre vie, & qui va faire le malheur de la mienne. Jouiſſez, ſi vous voulez, d'une ſageſſe ſauvage, dont mon infortune va vous aſsûrer la durée cruelle. Je ſuis venue vous demander du ſecours contre mon amour ; vous ne m'en avez point donné d'autre que de m'avouer que vous m'aimiez ; c'eſt après cet aveu que vous me renvoyez ; après un aveu qui redouble ma tendreſſe ! Les Dieux deteſteront cette même ſageſſe conſervée aux dépens d'un jeune cœur que vous avez trompé, dont vous avez trahi la confiance, dont vous n'avez point reſpecté les intentions vertueuſes, & qui n'a ſervi que de victime à la férocité de vos opinions.

HERMOCRATE.

Modérez vos cris, Madame, on vient à nous.

PHOCION.

Vous me désolez, & vous voulez que je me taise !

HERMOCRATE.

Vous m'attendrissez plus que vous ne pensez ; mais n'éclatez point.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, HERMIDAS, PHOCION, HERMOCRATE.

HERMIDAS, *courant après Arlequin.*

Rendez-moi donc cela : de quel droit le retenez-vous ? Qu'est-ce que cela signifie ?

ARLEQUIN.

Non, morbleu ! ma fidélité n'entend point raillerie ; il faut que j'avertisse mon Maître.

HERMOCRATE.

Que veut dire le bruit que vous faites ? De quoi s'agit-il là ? Qu'est-ce que c'est qu'Hermidas te demande ?

ARLEQUIN.

J'ai découver un micmac, Seigneur Hermocrate : il s'agit d'une affaire de conſéquence ; il n'y a que le Diable & ces perſonnages-là qui le ſçachent ; mais il faut voir ce que c'eſt.

HERMOCRATE

Explique-toi ?

ARLEQUIN.

Je viens de trouver ce petit Garçon qui étoit dans la poſture d'un homme qui écrit : il rêvoit, ſecouoit la tête, miroit ſon ouvrage ; & j'ai remarqué qu'il avoit auprès de lui une coquille, où il y avoit du gris, du verd, du jaune, du blanc, & où il trempoit ſa plume ; & comme j'étois derriere lui, je me ſuis approché pour voir ſon original de lettre ; mais, voyez le fripon ! ce n'étoit point des mots ni des paroles, c'étoit un viſage qu'il écrivoit ; & ce viſage-là, c'étoit vous, Seigneur Hermocrate.

HERMOCRATE.

Moi !

ARLEQUIN.

Votre propre viſage, à l'exception, qu'il eſt plus court que celui que vous portez ; le nez que vous avez ordinaire-

ment, tient lui ſeul plus de place, que vous tout entier dans ce minois : Eſt-ce qu'il eſt permis de rapetiſſer la face des gens, de diminuer la largeur de leur phiſionomie ! Tenez, regardez la mine que vous faites là-dedans. (*Il lui donne un Portrait.*)

HERMOCRATE.

Tu a bien fait, Arlequin, je ne te blâme point. Va-t'en, je vais examiner ce que cela ſignifie.

ARLEQUIN.

N'oubliez pas de vous faire rendre les deux tiers de votre viſage.

SCENE XIV.

HERMOCRATE, PHOCION, HERMIDAS.

HERMOCRATE.

QUelle étoit votre idée ? Pourquoi m'avez-vous donc peint ?

HERMIDAS.

Par une raiſon toute naturelle, Seigneur : j'étois bien-aiſe d'avoir le por-

trait d'un homme illuſtre, & de le montrer aux autres.

HERMOCRATE.

Vous me faites trop d'honneur.

HERMIDAS.

Et d'ailleurs, je ſçavois que ce portrait feroit plaiſir à une perſonne, à qui il ne convenoit point de le demander.

HERMOCRATE.

Eh! cette perſonne, quelle eſt-elle?

HERMIDAS.

Seigneur.....

PHOCION.

Taiſez-vous, Corine.

HERMOCRATE.

Qu'entends-je! Que dites-vous, Aſpaſie?

PHOCION.

N'en demandez pas davantage, Hermocrate; faites-moi la grace d'ignorer le reſte.

HERMOCRATE.

Eh! comment à préſent, voulez-vous que je l'ignore?

PHOCION.

Briſon là-deſſus, vous me faites rougir.

HERMOCRATE.

Ce que je vois eſt à peine croyable ! Je ne ſçais plus ce que je deviens moi-même.

PHOCION.

Je ne ſçaurois ſoutenir cette avanture.

HERMOCRATE.

Et moi, cette épreuve-ci m'entraîne.

PHOCION.

Ah ! Corine, pourquoi avez-vous été ſurpriſe ?

HERMOCRATE.

Vous triomphez, Aſpaſie, vous l'emportez, je me rends.

PHOCION.

Sur ce pied-là, je vous pardonne la confuſion dont ma victoire me couvre.

HERMOCRATE.

Reprenez ce portrait, il vous appartient, Madame.

PHOCION.

Non, je ne le reprendrai point, que ce ne ſoit votre cœur qui me l'abandonne.

HERMOCRATE.

Rien ne doit vous empêcher de le reprendre.

PHOCION, *tirant le ſien, lui donne.*

Sur ce pied-là, vous devez eſtimer le mien, & le voilà; marquez-moi qu'il vous eſt cher.

HERMOCRATE *l'approche de ſa bouche.*

Me trouvez-vous aſſez humilié? Je ne vous diſpute plus rien.

HERMIDAS.

Il y manque encore quelque choſe. Si le Seigneur Hermocrate vouloit ſouffrir que je le finiſſe, il ne faudroit qu'un inſtant pour cela.

PHOCION.

Puiſque nous ſommes ſeuls, & qu'il ne s'agit que d'un inſtant, ne le refuſez pas, Seigneur.

HERMOCRATE.

Aſpaſie, ne m'expoſez point à ce riſque-là; quelqu'un pourroit nous ſurprendre.

PHOCION.

C'eſt l'inſtant où je triomphe, dites-vous, ne le laiſſons pas perdre, il eſt précieux: vos yeux me regardent avec une tendreſſe que je voudrois bien qu'on recueillît, afin d'en conſerver l'image. Vous ne voyez point vos regards, ils ſont charmans, Seigneur. Acheve, Corine, acheve.

HERMIDAS.

Seigneur, un peu de côté, je vous prie ; daignez m'enviſager.

HERMOCRATE.

Ah Ciel ! à quoi me réduiſez-vous !

PHOCION.

Votre cœur rougit-il des préſens qu'il fait aux miens ?

HERMIDAS.

Levez un peu la tête, Seigneur.

HERMOCRATE.

Vous le voulez, Aſpaſie ?

HERMIDAS.

Tournez un peu à droite.

HERMOCRATE.

Ceſſez ; Agis approche. Sortez, Hermidas.

SCENE XV.

HERMOCRATE, AGIS, PHOCION.

AGIS.

JE venois vous prier, Seigneur, de nous laiſſer Phocion pour quelque tems ; mais j'augure que vous y conſentez, & qu'il eſt inutile que je vous en parle.

HERMOCRATE, *d'un ton inquiet.*

Vous ſouhaitez donc qu'il reſte, Agis?

AGIS.

Je vous avoue que j'aurois été très-fâché qu'il partît, & que rien ne ſçauroit me faire tant de plaiſir que ſon ſéjour ici; on ne ſçauroit le connoître ſans l'eſtimer, & l'amitié ſuit aiſément l'eſtime.

HERMOCRATE.

J'ignorois que vous fuſſiez déjà ſi charmés l'un de l'autre.

PHOCION.

Nos entretiens, en effet, n'ont pas été bien fréquens.

AGIS.

Peut-être que j'interromps la converſation que vous avez enſemble, & c'eſt à quoi j'attribue la froideur avec laquelle vous m'écoutez; ainſi, je me retire.

SCENE XVI.

PHOCION, HERMOCRATE.

HERMOCRATE.

QUe ſignifie cet empreſſement d'Agis? Je ne ſçais ce que j'en dois croire; depuis qu'il eſt avec moi, je n'ai rien vu qui l'intéreſſât tant que vous: vous connoit-il? lui avez-vous découvert qui vous êtes, & m'abuſeriez-vous?

PHOCION.

Ah! Seigneur, vous me comblez de joie; Vous m'avez dit que vous aviez été jaloux: il ne me reſtoit plus que le plaiſir de le voir moi-même, & vous me le donnez: mon cœur vous remercie de l'injuſtice que vous me faites. Hermocrate eſt jaloux, il me chérit, il m'adore! Il eſt injuſte, mais il m'aime; qu'importe à quel prix il me le témoigne! Il s'agit pourtant de me juſtifier: Agis n'eſt pas loin, je le vois encore; qu'il revienne, rappellons-le, Seigneur, je vais le chercher moi-même; je vais lui parler, & vous verrez ſi je mérite vos ſoupçons.

HERMOCRATE.

Non, Aſpaſie, je reconnois mon erreur ; votre franchiſe me raſſure ; ne l'appellez pas, je me rends ; il ne faut pas encore que l'on ſçache que je vous aime ; laiſſez-moi le tems de diſpoſer tout.

PHOCION.

J'y conſens ; voici votre ſœur, & je vous laiſſe enſemble. (*à part.*) J'ai pitié de ſa foibleſſe ; ô Ciel ! pardonne mon artifice !

SCENE XVII.

LÉONTINE, HERMOCRATE.

LÉONTINE.

AH ! vous voilà, mon frere : je vous demande à tout le monde.

HERMOCRATE.

Que me voulez-vous, Léontine ?

LÉONTINE.

A quoi en êtes-vous avec Phocion ? Êtes-vous toujours dans le deſſein de le revoyer ? Il m'a tantôt marqué tant

d'eſtime pour vous, il m'en a dit tant de bien, que je lui ai promis qu'il reſteroit, & que vous y conſentiriez ; je lui en ai donné ma parole : ſon ſéjour ſera court, & ce n'eſt pas la peine de m'en dédire.

HERMOCRATE.

Non, Léontine ; vous ſçavez mes égards pour vous, & je ne vous en dédirai point : dès que vous avez promis, il n'y a plus de replique ; il reſtera tant qu'il voudra, ma ſœur.

LÉONTINE.

Je vous rends grace de votre complaiſance, mon frere ; & en vérité, Phocion mérite bien qu'on l'oblige.

HERMOCRATE.

Je ſens tout ce qu'il vaut.

LÉONTINE.

D'ailleurs, je regarde que c'eſt en paſſant un amuſement pour Agis, qui vit dans une ſolitude dont on ſe rebute quelquefois à ſon âge.

HERMOCRATE.

Quelquefois à tout âge.

LÉONTINE.

Vous avez raiſon ; on y a des momens de triſteſſe. Je m'y ennuye ſouvent moi-

même : j'ai le courage de vous le dire.

HERMOCRATE.

Qu'appellez-vous courage ? Eh ! qui eſt-ce qui ne s'y ennuiroit pas ? N'eſt-on pas né pour la ſociété ?

LÉONTINE.

Ecoutez, on ne ſçait pas ce qu'on fait, quand on ſe confine dans la retraite ; & nous avons été bien vîte, quand nous avons pris un parti ſi dur.

HERMOCRATE.

Allez, ma ſœur, je n'en ſuis pas à faire cette réflexion-là.

LÉONTINE.

Après tout, le mal n'eſt pas ſans remede ; heureuſement on peut ſe raviſer.

HERMOCATE.

Oh ! fort bien.

LÉONTINE.

Un homme à votre âge ſera partout le bien venu, quand il voudra changer d'état.

HERMOCRATE.

Et vous, qui êtes aimable & plus jeune que moi, je ne ſuis pas en peine de vous non plus.

LÉONTINE.

Oui, mon frere, peu de jeunes gens vont de pair avec vous ; & le don de votre cœur ne ſera pas négligé.

HERMOCRATE.

Et moi, je vous aſſure qu'on n'attendra pas d'avoir le vôtre pour vous donner ſien.

LÉONTINE.

Vous ne ſeriez donc pas étonné que j'euſſes quelques vues ?

HERMOCRATE.

J'ai toujours été ſurpris que vous n'en euſſiez pas.

LÉONTINE.

Mais, vous qui parlez, pourquoi n'en auriez vous pas auſſi ?

HERMOCRATE.

Eh ! que ſçait-on ? Peut-être en aurai-je.

LÉONTINE.

J'en ſerois charmée, Hermocrate ; nous n'avons pas plus de raiſon que les Dieux qui ont établi le mariage : & je crois qu'un mari vaut bien un ſolitaire. Penſez-y ; une autre fois nous nous en dirons davantage. Adieu.

HERMOCRATE.

J'ai quelques ordres à donner, & je vous ſuis. (*à part.*) A ce que je vois, nous ſommes tous deux en bel état, Léontine & moi. Je ne ſçais à qui elle en veut : peut-être eſt-ce à quelqu'un auſſi jeune pour elle, que l'eſt Aſpaſie pour moi. Que nous ſommes foibles ! mais il faut remplir ſa deſtinée.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, HERMIDAS.

PHOCION.

VIens que je te parle, Corine. Tout me répond d'un ſuccès infaillible. Je n'ai plus qu'un leger entretien à avoir avec Agis, il le deſire autant que moi. Croirois-tu pourtant, que nous n'avons pu y parvenir ni l'un ni l'autre ? Hermocrate & ſa ſœur m'ont obſédée tour à tour ; ils doivent tous deux m'épouſer en ſecret : je ne ſçais combien de meſures ſont priſes pour ces mariages imaginaires. Non, on ne ſçauroit croire combien l'amour égare ces têtes qu'on appelle ſages ; & il a fallu tout écouter, parce que je n'ai pas encore terminé avec

Agis. Il m'aime tendrement comme Aſpaſie ; pourroit-il me haïr comme Leonide ?

HERMIDAS.

Non, Madame, achevez ; la Princeſſe Leonide, après tout ce qu'elle a fait, doit lui paroître encore plus aimable qu'Aſpaſie.

PHOCION.

Je penſe comme toi ; mais ſa famille a péri par la mienne.

HERMIDAS.

Votre pere hérita du Trône, & ne l'a pas ravi.

PHOCION.

Que veux-tu ? J'aime & je crains. Je vais pourtant agir comme certaine du ſuccès. Mais, dis-moi, as-tu fait porter mes Lettres au Château ?

HERMIDAS.

Oui, Madame ; Dimas, ſans ſçavoir pourquoi, m'a fourni un homme à qui je les ai remiſes ; & comme la diſtance d'ici au Château eſt petite, vous aurez bien-tôt des nouvelles. Mais quel ordre donnez-vous au Seigneur Ariſton, à qui s'adreſſent vos Lettres ?

PHOCION.

Je lui dis de ſuivre celui qui les lui

rendra, d'arriver ici avec ſes Gardes & mon équipage : ce n'eſt qu'en Prince que je veux qu'Agis ſorte de ces lieux. Et toi, Corine, pendant que je t'attends ici, va te poſter à l'entrée du jardin où doit arriver Ariſton ; & viens m'avertir dès qu'il ſera venu. Va, pars, & mets le comble à tous les ſervices que tu m'as rendu.

HERMIDAS.

Je me ſauve. Mais vous n'êtes pas quitte de Léontine ; la voilà qui vous cherche.

SCENE II.

LÉONTINE, PHOCION.

LÉONTINE.

J'Ai un mot à vous dire, mon cher Phocion, le ſort en eſt jetté ; nos embarras vont finir.

PHOCION.

Oui, graces au Ciel.

LÉONTINE.

Je ne dépends que de moi ; nous allons être pour jamais unis. Je vous ai dit que c'eſt un ſpectacle que je ne vou-

lois pas donner ici ; mais les mesures que nous avons prises ne me paroissent pas décentes ; vous avez envoyé chercher un équipage, & qui doit nous attendre à quelques pas de la maison, n'est-il pas vrai ? Ne vaudroit-il pas mieux, au lieu de nous en aller ensemble, que je partisse la premiere, & que je me rendisse à la Ville, en vous attendant ?

PHOCION.

Oui-dà, vous avez raison ; partez, c'est fort bien dit.

LÉONTINE.

Je vais dès cet instant me mettre en état de cela, & dans deux heures je ne serai pas ici ; mais, Phocion, hâtez-vous de me suivre.

PHOCION.

Commencez par me quitter, pour vous hâter vous-même.

LÉONTINE.

Que d'amour ne me devez-vous pas !

PHOCION.

Je sçais que le vôtre est impayable ; mais ne vous amusez point.

LÉONTINE.

Il n'y avoit que vous dans le monde capable de m'engager à la démarche que je fais.

PHOCION.

La démarche eſt innocente, & vous n'y courez aucun haſard : allez vous y préparer.

LÉONTINE.

J'aime à voir votre empreſſement ; puiſſe-t'il durer toujours !

PHOCION.

Eh ! puiſſiez-vous y répondre par le vôtre ; car votre lenteur m'impatiente.

LÉONTINE.

Je vous avoue que je ne ſçais quoi de triſte s'empare quelquefois de moi.

PHOCION.

Ces réflexions-là ſont-elles de ſaiſon ? Je ne me ſens que de la joie, moi.

LÉONTINE.

Ne vous impatientez plus, je pars ; car voici mon frere, que je ne veux point voir dans ce moment-ci.

PHOCION.

Encore ce frere ! Ce ne ſera donc jamais fait !

SCENE III.

HERMOCRATE, PHOCION.

PHOCION.

EH bien ! Hermocrate, je vous croyois occupé à vous arranger pour votre départ ?

HERMOCRATE.

Ah ! charmante Aſpaſie, ſi vous ſçaviez combien je ſuis combattu !

PHOCION.

Ah ! ſi vous ſçaviez combien je ſuis laſſe de vous combattre ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie ! On n'eſt jamais sûr de rien avec vous.

HERMOCRATE.

Pardonnez ces agitations à un homme dont le cœur promettoit plus de force.

PHOCION.

Eh ! votre cœur fait bien des façons, Hermocrate ; ſoyez agité tant que vous voudrez ; mais partez, puiſque vous ne voulez pas faire le mariage ici.

HERMOCRATE.

Ah!

PHOCION.

Ce ſoupir-là n'expédie rien.

HERMOCRATE.

Il me reſte encore une choſe à vous dire, & qui m'embarraſſe beaucoup.

PHOCION.

Vous ne finiſſez rien, il y a toujours un reſte.

HERMOCRATE.

Vous confierai-je tout? Je vous ai abandonné mon cœur, & je vais être à vous; ainſi il n'y a plus rien à vous cacher.

PHOCION.

Après.

HERMOCRATE.

J'éleve Agis depuis l'âge de huit ans; je ne ſçaurois le quitter de ſi-tôt: ſouffrez qu'il vive avec nous quelques tems, & qu'il vienne nous retrouver.

PHOCION.

Eh! qui eſt-il donc?

HERMOCRATE.

Nos intérêts vont devenir communs. Apprenez un grand ſecret. Vous avez entendu parler de Cléomene; Agis eſt

ſon fils, échappé de la priſon dès ſon enfance.

PHOCION.

Votre confidence eſt en de bonnes mains.

HERMOCRATE.

Jugez avec combien de ſoin il faut que je le cache, & de ce qu'il deviendroit entre les mains d'une Princeſſe qui le fait chercher à ſon tour : & qui apparemment ne reſpire que ſa mort.

PHOCION.

Elle paſſe pourtant pour équitable & généreuſe.

HERMOCRATE.

Je ne m'y fierois pas ; elle eſt née d'un ſang qui n'eſt ni l'un ni l'autre,

PHOCION.

On dit qu'elle épouſeroit Agis, ſi elle le connoiſſoit, d'autant plus qu'ils ſont du même âge.

HERMOCRATE.

Quant il ſeroit poſſible qu'elle le voulût, la juſte haine qu'il a pour elle l'en empêcheroit.

PHOCION.

J'aurois cru que la gloire de pardonner à ſes ennemis, valoit bien l'honneur de les haïr toujours, ſur-

tout

tout quand ces ennemis ſont innocens du mal qu'on nous a fait.

HERMOCRATE.

S'il n'y avoit pas un Trône à gagner en pardonnant, vous auriez raiſon, mais le prix du pardon gâte toût; quoiqu'il en ſoit, il ne s'agit pas de cela.

PHOCION.

Agis aura lieu d'être content.

HERMOCRATE.

Il ne ſera pas long-tems avec nous; nos amis fomentent une guerre chez l'Ennemi, auquel il ſe joindra; les choſes s'avancent, & peut-être bien-tôt les verra-t-on changer de face.

PHOCION.

Se défera-t-on de la Princeſſe?

HERMOCRATE.

Elle n'eſt que l'héritiere des coupables; ce ſeroit là ſe venger d'un crime par un autre, & Agis n'en eſt point capable: il ſuffira de la vaincre.

PHOCION.

Voilà, je penſe, tout ce que vous avez à me dire; allez prendre vos meſures pour partir.

HERMOCRATE.

Adieu, chere Aſpaſie, je n'ai plus qu'une heure ou deux à demeurer ici.

SCENE IV.

PHOCION, ARLEQUIN, DIMAS.

PHOCION.

ENfin ſerai-je libre? Je ſuis perſuadée qu'Agis attend le moment de pouvoir me parler ; cette haine qu'il a pour moi, me fait trembler pourtant : mais que veulent encore ces Domeſtiques?

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur, Madame.

DIMAS.

Je vous ſaluons, Madame.

PHOCION.

Doucement donc.

DIMAS.

N'apriandez rin, je ſommes ſeuls.

PHOCION.

Que me voulez-vous?

ARLEQUIN.

Une petite bagatelle.

DIMAS.

Oui, je venons ici tant ſeulement pour regler nos comptes.

ARLEQUIN.

Pour voir comment nous ſommes enſemble.

PHOCION.

Eh ! de quoi eſt-il queſtion ? Faites vîte ; car je ſuis preſſée.

DIMAS.

Ah ça ! comme dit ſtautre, vous avons-je fait de bonne beſogne ?

PHOCION.

Oui, vous m'avez bien ſervi tous deux.

DIMAS.

Et voute ouvrage à vous, eſt-il avancé ?

PHOCION.

Je n'ai plus qu'un mot à dire à Agis qui m'attend.

ARLEQUIN.

Fort bien ; puiſqu'il vous attend, ne nous preſſons pas.

DIMAS.

Parlons d'affaire ; j'avons vendu du noir, que c'eſt une marveille ! J'avons affronté le tiers & le quart.

ARLEQUIN.

Il n'y a point de fripons comparables à nous.

DIMAS.

J'avons fait un étouffement de conſcience qui étoit bian difficile, & qui eſt bian méritoire.

ARLEQUIN.

Tantôt vous étiez garçon, ce qui n'étoit pas vrai ; tantôt vous étiez une fille, ce que nous ne ſçavons pas.

DIMAS.

Des amours pour ſtici, & pis pour ſtelle-là. J'avons jetté voute cœur à tout le monde, pendant qu'il n'étoit à parſonne de tout-ça.

ARLEQUIN.

Des portraits pour attraper des viſages que vous donneriez pour rien, & qui ont pris le barbouillage de leur mine pour argent comptant.

PHOCION.

Mais acheverez-vous ? Où cela va-t-il ?

DIMAS.

Voute manigance eſt biantôt finie. Combian voulez-vous bailler de la finale ?

PHOCION.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Achetez le reſte de l'aventure, nous

la vendrons à un prix raiſonnable.

DIMAS.

Faites marché avec nous ; ou bian je rompons tout.

PHOCION.

Ne vous ai-je pas promis de faire votre fortune ?

DIMAS.

Eh bian ! baillez-nous voute parole en argent comptant.

ARLEQUIN.

Oui ; car quand on n'a plus beſoin des fripons, on les paye mal.

PHOCION.

Mes enfans, vous êtes des inſolens.

DIMAS.

Oh ! ça ſe peut bian.

ARLEQUIN.

Nous tombons d'accord de l'inſolence.

PHOCION.

Vous me fâchez ; & voici ma réponſe. C'eſt que ſi vous me nuiſez, ſi vous n'êtes pas diſcrets, je vous ferai expier votre indiſcrétion dans un cachot. Vous ne ſçavez pas qui je ſuis ; & je vous avertis que j'en ai le pouvoir. Si au contraire vous gardez

le ſilence, je tiendrai toutes les promeſſes que je vous ai faites. Choiſiſſez. Quant à préſent retirez-vous, je vous l'ordonne ; & réparez votre faute par une prompte obéiſſance.

DIMAS, *à Arlequin.*

Que ferons-je, camarade ? Alle me baille de la peur : continurons-je l'inſolence ?

ARLEQUIN.

Non, c'eſt peut-être le chemin du cachot ; & j'aime encore mieux rien que quatre murailles. Partons.

SCENE V.

PHOCION, AGIS.

PHOCION, *à part.*

J'Ai bien fait de les intimider. Mais voici Agis.

AGIS.

Je vous retrouve donc, Aſpaſie, & je puis un moment vous parler en liberté. Que n'ai-je pas ſouffert de la contrainte où je me ſuis vu ! J'ai preſque haï Hermocrate & Léontine de toute

l'amitié qu'ils vous marquent : mais qui eſt-ce qui ne vous aimeroit pas ? Que vous êtes aimable, Aſpaſie, & qu'il m'eſt doux de vous aimer !

PHOCION.

Que je me plais à vous l'entendre dire, Agis ! Vous ſçaurez bien-tôt, à votre tour, de quel prix votre cœur eſt pour le mien. Mais, dites-moi, cette tendreſſe dont la naïveté me charme, eſt-elle à l'épreuve de tout ? Rien n'eſt-il capable de me la ravir ?

AGIS.

Non, je ne la perdrai qu'en ceſſant de vivre.

PHOCION.

Je ne vous ai pas tout dit, Agis ; vous ne me connoiſſez pas encore.

AGIS.

Je connois vos charmes ; je connois la douceur des ſentimens de votre ame, rien ne peut m'arracher à tant d'attraits ; & c'en eſt aſſez pour vous adorer toute ma vie.

PHOCION.

O Dieux ! que d'amour ! mais plus il m'eſt cher, & plus je crains de le perdre. Je vous ai déguiſé qui j'étois ; & ma naiſſance vous rebutera peut-être.

AGIS.

Hélas ! vous ne ſçavez pas qui je ſuis moi-même, ni tout l'effroi que m'inſpire pour vous la penſée d'unir mon ſort au vôtre. O cruelle Princeſſe ! que j'ai de raiſons de te haïr !

PHOCION.

Eh ! de qui parlez-vous, Agis? Quelle Princeſſe haïſſez-vous tant ?

AGIS

Celle qui regne, Aſpaſie ; mon ennemie & la vôtre. Mais quelqu'un vient qui m'empêche de continuer.

PHOCION.

C'eſt Hermocrate. Que je le hais de nous interrompre ! Je ne vous laiſſe que pour un moment, Agis, & je reviens dès qu'il vous aura quitté. Ma deſtinée avec vous ne dépend plus que d'un mot. Vous me haïſſez ſans le ſçavoir pourtant ?

AGIS.

Moi, Aſpaſie !

PHOCION.

On ne me donne pas le tems de vous en dire davantage. Finiſſez avec Hermocrate.

SCENE VI.

AGIS, *ſeul.*

JE n'entends rien à ce qu'elle veut dire. Quoiqu'il en ſoit, je ne ſçaurois diſpoſer de moi ſans en avertir Hermocrate.

SCENE VII.

HERMOCRATE, AGIS.

HERMOCRATE.

ARrêtez, Prince, il faut que je vous parle... Je ne ſçais par où commencer ce que j'ai à vous dire.

AGIS.

Quel eſt donc le ſujet de votre embarras, Seigneur?

HERMOCRATE.

Ce que vous n'auriez peut-être jamais imaginé; ce que j'ai honte de vous

avouer ; mais ce que, toute réflexion faite, il faut pourtant vous apprendre.

AGIS.

A quoi ce discours-là nous prépare-t-il ? Que vous seroit-il donc arrivé ?

HERMOCRATE.

D'être aussi foible qu'un autre.

AGIS.

Eh ! de quelle espece de foiblesse s'agit-il, Seigneur ?

HERMOCRATE.

De la plus pardonnable pour tout le monde, de la plus commune ; mais de la plus inattendue chez moi. Vous sçavez ce que je pensois de la passion qu'on appelle amour.

AGIS.

Et il me semble que vous exageriez un peu là-dessus.

HERMOCRATE.

Oui, cela se peut bien ; mais que voulez-vous ? Un solitaire qui médite, qui étudie, qui n'a de commerce qu'avec son esprit, & jamais avec son cœur ; un homme enveloppé de l'austérité de ses mœurs, n'est guéres en état de porter son jugement sur certaines choses ; il va toujours trop loin.

AGIS.

Il n'en faut pas douter, vous tombiez dans l'excès.

HERMOCRATE.

Vous avez raiſon; je penſe comme vous; car que ne diſois-je pas? Que cette paſſion étoit folle, extravagante, indigne d'une ame raiſonnable : je l'appellois un délire; & je ne ſçavois ce que je diſois. Ce n'étoit pas là conſulter ni la raiſon, ni la nature; c'étoit critiquer le Ciel même.

AGIS.

Oui; car dans le fond nous ſommes faits pour aimer.

HERMOCRATE.

Comment donc, c'eſt un ſentiment ſur qui tout roule.

AGIS.

Un ſentiment qui pourroit bien ſe venger un jour du mépris que vous en avez fait.

HERMOCRATE.

Vous m'en menacez trop tard.

AGIS.

Pourquoi donc?

HERMOCRATE.

Je ſuis puni.

AGIS.

Sérieuſement!

HERMOCRATE.

Faut-il vous dire tout ? Préparez-vous à me voir changer bien-tôt d'état, à me ſuivre, ſi vous m'aimez ; je pars aujourd'hui, & je me marie.

AGIS.

Eſt-ce là le ſujet de votre embarras ?

HERMOCRATE.

Il n'eſt pas agréable de ſe dédire ; & je reviens de loin.

AGIS.

Et moi je vous en félicite : il vous manquoit de connoître ce que c'étoit que le cœur.

HERMOCRATE.

J'en ai reçu une leçon qui me ſuffit, & je ne m'y tromperai plus. Si vous ſçaviez au reſte avec quel excès d'amour, avec quelle induſtrie de paſſion on eſt venu me ſurprendre, vous augureriez mal d'un cœur qui ne ſe ſeroit pas rendu ; la ſageſſe n'inſtruit point à être ingrat ; & je l'aurois été. On me voit pluſieurs fois dans la forêt, on prend du penchant pour moi, on eſſaye de le perdre, on ne ſçauroit ; on ſe réſout à me parler ; mais ma réputation intimide. Pour ne point riſquer un mauvais accueil, on ſe déguiſe, on

change d'habit, on devient le plus beau de tous les hommes; on arrive ici, on eſt reconnu. Je veux qu'on ſe retire; je crois même que c'eſt à vous à qui on en veut: on me jure que non. Pour me convaincre, on me dit, je vous aime: en doutez-vous? Ma main, ma fortune, tout eſt à vous avec mon cœur: donnez-moi le vôtre, ou guériſſez le mien; cédez à mes ſentimens, ou apprenez-moi à les vaincre; rendez-moi mon indifférence, ou partagez mon amour; & l'on me dit tout cela avec des charmes, avec des yeux, avec des tons qui auroient triomphé du plus féroce de tous les hommes.

AGIS, *agité.*

Mais, Seigneur, cette tendre Amante qui ſe déguiſe, l'ai-je vue ici? Y eſt elle venue?

HERMOCRATE.

Elle y eſt encore.

AGIS.

Je ne vois que Phocion.

HERMOCRATE.

C'eſt elle-même: mais n'en dites mot. Voici ma ſœur qui vient.

SCENE VIII.

LÉONTINE, HERMOCRATE, AGIS,

AGIS, *à part.*

LA perfide ! qu'a-t-elle prétendu en me trompant ?

LÉONTINE.

Je viens vous avertir d'une petite abſence que je vais faire à la Ville, mon frere.

HERMOCRATE.

Eh ! chez qui allez-vous donc, Léontine ?

LÉONTINE.

Chez Phroſine, dont j'ai reçu des nouvelles, & qui me preſſe d'aller la voir.

HERMOCRATE.

Nous ſerons donc tous deux abſens ; car je parts auſſi dans une heure ; je le diſois même à Agis.

LÉONTINE.

Vous partez, mon frere ! Eh ! chez qui allez-vous à votre tour ?

HERMOCRATE.

Rendre viſite à Criton.

LÉONTINE.

Quoi ! à la Ville, comme moi ? Il eſt aſſez particulier que nous y ayions tous deux affaire ; vous vous ſouvenez de ce que vous m'avez dit tantôt : votre voyage ne cache-t-il pas quelque myſtere ?

HERMOCRATE.

Voilà une queſtion qui me feroit douter des motifs du vôtre ; vous vous ſouvenez auſſi des diſcours que vous m'avez tenus ?

LÉONTINE.

Hermocrate, parlons à cœur ouvert : tenez, nous nous pénétrons, je ne vais point chez Froſine.

HERMOCRATE.

Dès que vous parlez ſur ce ton-là, je n'aurai pas moins de franchiſe que vous ; je ne vais point chez Criton.

LÉONTINE.

C'eſt mon cœur qui me conduit où je vais.

HERMOCRATE.

C'eſt le mien qui me met en voyage.

LÉONTINE.

Oh ! ſur ce pied-là je me marie.

HERMOCRATE.

Eh bien ! je vous en offre autant.

LÉONTINE.

Tant mieux, Hermocrate, &, grace à notre mutuelle confidence, je crois que celui que j'aime, & moi, nous nous épargnerons les frais du départ ; il eſt ici ; & puiſque vous ſçavez tout, ce n'eſt pas la peine de nous aller marier plus loin.

HERMOCRATE.

Vous avez raiſon, & je ne partirai point non plus ; nos mariages ſe feront enſemble ; car celle à qui je me donne eſt ici auſſi.

LÉONTINE.

Je ne ſçais pas où elle eſt ; pour moi c'eſt Phocion que j'épouſe.

HERMOCRATE.

Phocion !

LÉONTINE.

Oui, Phocion.

HERMOCRATE.

Qui donc ? celui qui eſt venu nous trouver ici ? celui pour lequel vous me parliez tantôt ?

LÉONTINE.

Je n'en connois point d'autre.

HERMOCRATE.

Mais attendez donc, je l'épouſe

auſſi moi, & nous ne pouvons pas l'épouſer tous deux.

LÉONTINE.

Vous l'épouſez, dites-vous; vous n'y rêvez pas!

HERMOCRATE.

Rien n'eſt plus vrai.

LÉONTINE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Quoi! Phocion qui m'aime d'une tendreſſe infinie, qui a fait faire mon portrait ſans que je le ſçuſſe!

HERMOCRATE.

Votre portrait! ce n'eſt pas le vôtre, c'eſt le mien qu'il a fait faire à mon inſçu.

LÉONTINE.

Mais ne vous trompez-vous pas? voici le ſien, le reconnoiſſez-vous?

HERMOCRATE.

Tenez, ma ſœur, en voilà le double; le vôtre eſt en homme & le mien eſt en femme; c'en eſt toute la différence.

LÉONTINE.

Juſte Ciel! où en ſuis-je?

AGIS.

Oh! c'en eſt fait, je n'y ſçaurois plus tenir; elle ne m'a point donné de portrait, mais je dois l'épouſer auſſi.

HERMOCRATE.

Quoi! vous auſſi, Agis? quelle étrange aventure!

LÉONTINE.

Je ſuis outrée, je l'avoue.

HERMOCRATE.

Il n'eſt pas queſtion de ſe plaindre; nos domeſtiques étoient gagnés; je crains quelques deſſeins cachés; hâtons-nous, Léontine, ne perdons point de tems; il faut que cette fille-là s'explique & nous rende compte de ſon impoſture.

SCENE IX.

AGIS, PHOCION.

AGIS, *ſans voir Phocion.*

JE ſuis au déſeſpoir!

PHOCION.

Les voilà donc partis ces importuns: mais qu'avez-vous Agis? vous ne me regardez pas?

AGIS.

Que venez-vous faire ici? qui de nous trois doit vous épouſer, d'Hermocrate, de Léontine, ou de moi?

PHOCION.

Je vous entends, tout eſt découvert.

AGIS.

N'avez-vous pas votre portrait à me donner comme aux autres?

PHOCION.

Les autres n'auroient pas eu ce portrait ſi je n'avois pas eu deſſein de vous donner la perſonne.

AGIS.

Et moi je la cede à Hermocrate. Adieu perfide! adieu cruelle! je ne ſçais de quels noms vous appeller; adieu pour jamais. Je me meurs!....

PHOCION.

Arrêtez, cher Agis, écoutez-moi.

AGIS.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

PHOCION.

Non, je ne vous quitte plus; craignez d'être le plus ingrat de tous les hommes ſi vous ne m'écoutez pas.

AGIS.

Moi, que vous avez trompé!

PHOCION.

C'eſt pour vous que j'ai trompé tout le monde, & je n'ai pu faire autrement; tous mes artifices ſont autant de témoignages de ma tendreſſe, & vous

inſultez, dans votre erreur, au cœur le plus tendre qui fût jamais. Je ne ſuis point en peine de vous calmer ; tout l'amour que vous me devez, tout celui que j'ai pour vous, vous ne le ſçavez pas. Vous m'aimerez, vous m'eſtimerez, vous me demanderez pardon.

AGIS.

Je n'y comprends rien.

PHOCION.

J'ai tout employé pour abuſer des cœurs dont la tendreſſe étoit l'unique voye qui me reſtoit pour obtenir la vôtre, & vous étiez l'unique objet de tout ce qu'on m'a vu faire.

AGIS.

Hélas ! puis-je vous en croire, Aſpaſie?

PHOCION.

Dimas & Arlequin, qui ſçavent mon ſecret, qui m'ont ſervie, vous confirmeront ce que je vous dis-là ; interrogez-les, mon amour ne dédaigne pas d'avoir recours à leur témoignage.

AGIS.

Ce que vous me dites-là eſt-il poſſible, Aſpaſie? on n'a donc jamais tant aimé que vous le faites.

PHOCION.

Ce n'eſt pas là tout : cette Princeſſe

que vous appellez votre ennemie & la mienne.....

AGIS.

Hélas! s'il eſt vrai que vous m'aimiez, peut-être un jour vous fera-t-elle pleurer ma mort; elle n'épargnera pas le fils de Cléomene.

PHOCION.

Je ſuis en état de vous rendre l'arbitre de ſon ſort.

AGIS.

Je ne lui damande que de nous laiſſer diſpoſer du nôtre.

PHOCION.

Diſpoſez vous-même de ſa vie; c'eſt ſon cœur ici qui vous la livre.

AGIS.

Son cœur! vous Léonide! Madame!

PHOCION.

Je vous diſois que vous ignoriez tout mon amour, & le voilà tout entier.

AGIS, *ſe jette à genoux.*

Je ne puis plus vous exprimer le mien.

SCENE X.

LÉONTINE, HERMOCRATE, PHOCION, AGIS.

HERMOCRATE.

QUe vois-je! Agis à ſes genoux! (*Il s'approche.*) De qui eſt ce portrait-là

PHOCION.

C'eſt de moi.

LÉONTINE.

Et celui-ci, fourbe que vous êtes?

PHOCION.

De moi; voulez-vous que je les reprenne & que je vous rende les vôtres?

HERMOCRATE.

Il ne s'agit point ici de plaiſanterie. Qui êtes-vous? quels ſont vos deſſeins?

PHOCION.

Je vais vous les dire; mais laiſſez-moi parler à Corine qui vient à nous.

SCENE DERNIERE.

HERMIDAS, DIMAS, ARLEQUIN, & le reſte des Acteurs.

DIMAS.

NOute Maître, je vous avartis qu'il y a tout plein d'hallebardiers au bas de noute jardrin, & pis des ſoudars & pis des carioles dorées.

HERMIDAS.

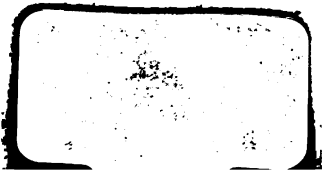
Madame, Ariſton eſt arrivé.

PHOCION, *à Agis.*

Allons, Seigneur, venez recevoir les hommages de vos Sujets ; il eſt tems de partir ; vos gardes vous attendent. (*à Hermocrate & à Léontine.*) Vous, Hermocrate, & vous, Léontine, qui d'abord refuſiez tous deux de me garder, vous ſentez le motif de mes feintes : je voulois rendre le trône à Agis, & je voulois être à lui. Sous mon nom j'aurois peut-être revolté ſon cœur, & je me ſuis déguiſée pour le ſurprendre, ce qui

n'auroit encore abouti à rien, ſi je ne vous avois pas abuſés vous-mêmes. Au reſte vous n'êtes point à plaindre, Hermocrate; je laiſſe votre cœur entre les mains de votre raiſon. Pour vous, Léontine, mon ſexe doit avoir diſſipé tous les ſentimens que vous avoit inſpiré mon artifice.

Fin du Triomphe & du Tome troiſième.

81[illegible]0

J. G. Aspin
16.10.81